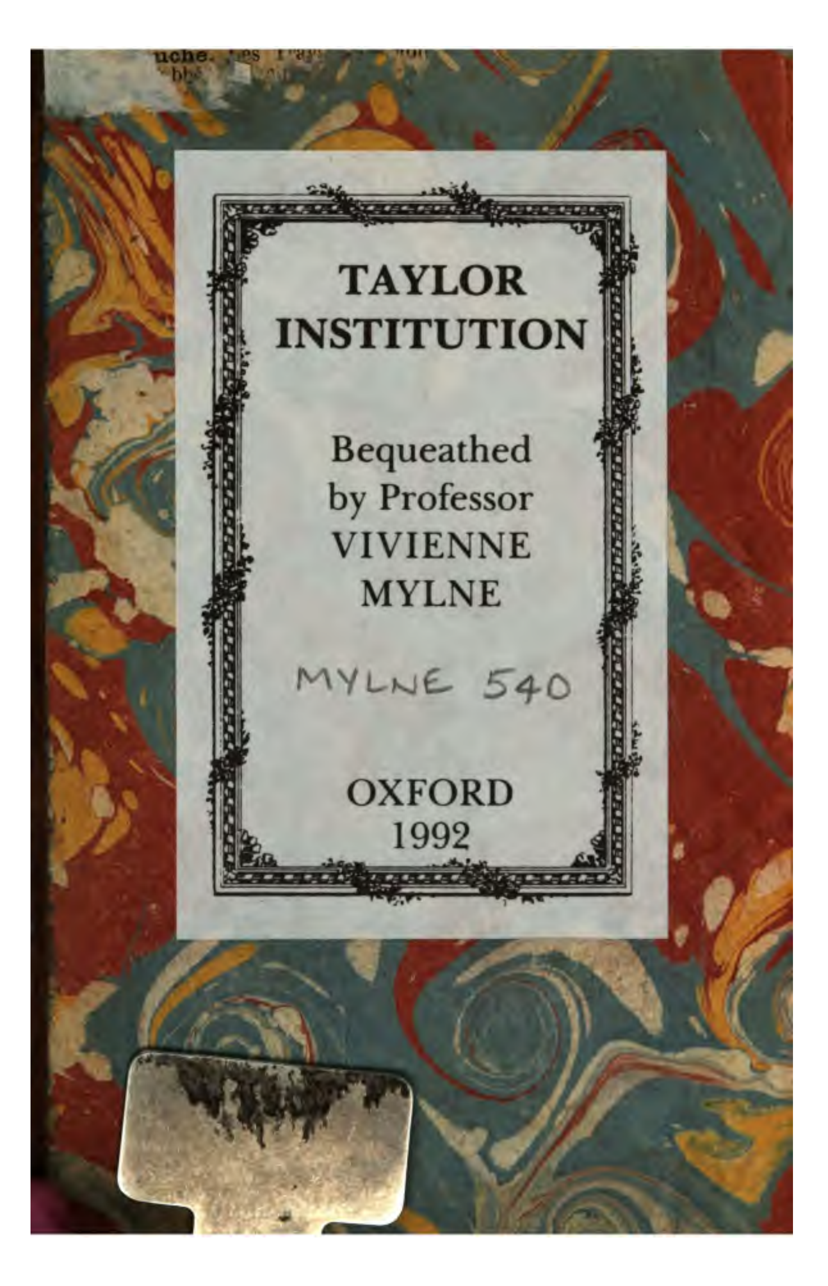

TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 540
OXFORD
1992



Ub

MMF 84,32

Par Lantier, auteur des Voyages d'Antenor.

Barbier II, 1207. (i.e. Quérard, Supercheries)

LANTIER.

One of the rare copies with the unpaginated leaves after p. 80.

LES TRAVAUX

DE

MONSIEUR L'ABBÉ

MOUCHE.

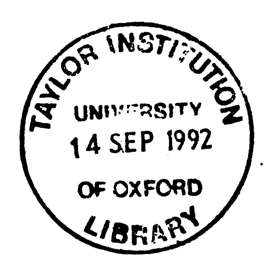
Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore ſancto
Circumfuſa ſuper, ſuaves ex ore loquelas.
Funde.

LUCRÈCE.



A LONDRES.

1784.



Cet Ouvrage se trouve à Paris,

Chez

Clousier, Imp.-Lib. rue de Sorbonne.

La Veuve Duchesne, rue Saint-Jacques.

Et la Veuve Esprit, au Palais-Royal.



LETTRE
A MESSIEURS
LES JOURNALISTES.

MESSIEURS,

C'EST vous qui d'un fouet ſanglant, *fouettés les grands hommes du jour.* J'eſpère cependant que cette production me donnera une exiſtence littéraire moins bornée, & que je vivrai dans la mémoire des cercles & des ſoupers de Paris, pendant une ſemaine entière, ſans quoi ce ne ſe-

rait pas la peine de travailler pour l'immortalité.

Pour en venir à l'objet de mon Epître, un homme de goût, jadis coopérateur d'un Journal anti-ſavant, m'a déjà marqué d'un crayon rouge les endroits que vous frapperez de votre verge comminatoire. Par exemple, j'ai fait, dit-il, dans un de mes Contes, des fautes d'ignorance que vous ne manquerez pas, vous autres ſavans, de relever. J'ai tranſporté la Meſſe, des Saints, des Abbés, un Parlement en Aſie, où rien de tout cela n'exiſte, ou du moins prend une autre dénomination. Je lui ai répondu que je n'étais pas obligé de ſavoir ce qui ſe paſſait en Aſie; que j'étais Abbé & Gentilhomme. Vous ne manquerez pas, ajoutait-il encore, de foudroyer telle rime, comme celle de *ſein* avec *ſaint*, tel hémiſtiche mal coupé & tant d'autres. J'ai répliqué qu'un homme du monde, un Gentilhomme n'était pas obligé de rimer péniblement comme un *Boileau*, comme un *Auteur*; que j'étais occupé de ſoins plus

importans qui dévoraient mes journées : je vais, lui dis-je, & à vous Messieurs, deux fois par semaine à Versailles pour faire ma cour. Je me lève tard, arrive aussi-tôt mon Maître de Harpe. A midi, je prends le négligé du matin pour aller voltiger à quelques toilettes : je reviens, le tems presse, on m'habille, je vais dîner en ville, on me fait jouer; je cours en petite loge au spectacle, le tems presse; j'ai cent visites à expédier : je sors, je vole : ensuite un souper délicieux vient terminer le cercle brillant de ma journée. Vous voyez, Messieurs, que par mon état & l'enchaînement de mes devoirs, je suis obligé de rimer, penser & vivre en courant, & de négliger un talent qui aurait fait la fortune de quelque malheureux.

Je dois vous prévenir, Messieurs, pour diriger votre jugement & celui du Public, que j'ai lu mes Contes devant quatre jeunes femmes de qualité, deux Prélats & je ne sais combien de Marquis : ils furent trouvés charmans, sublimes, sur-tout d'un

excellent ton. La Comtesse de * * * s'écria plus de vingt fois qu'elle défiait tout *Auteur juré*, d'être aussi délicieux : mais cet Abbé est divin, s'écriait-on. = Mesdames.... = Mais c'est qu'il n'est pas possible d'avoir autant d'esprit! = Mesdames.... = De goût, de graces. = Mesdames.......

Et vous-même, Messieurs, vous reconnaîtrez à l'incorrection, à la molle négligence du style, à la frivolité de l'ouvrage, qu'il est celui d'un homme de bonne compagnie qui, comme l'oiseau mouche, ne se nourrit que de l'étamine des fleurs, ne dort, ne se repose que sur leurs calices.

On m'a demandé si je n'ornerai pas cette production de mon nom. Je fus là-dessus consulter un grave Magistrat, à qui j'ai l'honneur d'appartenir. Voici sa réponse mot pour mot : » Je cesserai, Monsieur, de vous voir; j'abjurerai votre » parenté, si vous vous donnez le sot ridi- » cule de vous présenter au Public, sous

» le nom d'*Auteur*. Depuis deux cents ans » de pere en fils dans la famille des........ » personne ne s'est avisé d'écrire une phrase » qui visât à l'esprit «. De plus la Marquise de........ à qui j'ai quelques obligations particulières, m'a fait entendre que je n'aurais plus si facilement mes entrées chez elle, si j'oubliais ce que je me dois,

Pour recevoir d'un avide Imprimeur
Le nom ridicule d'Auteur.

Cette Marquise est femme de parole; elle qui prétend & qui prouve que dans un Etat Monarchique, on se passerait plutôt de Gens de lettres, de Savans, de Négocians, de Laboureurs que de Gentilshommes.

Cependant, comme à la rigueur, on n'est pas un sot, parce qu'on fait preuve d'esprit, & que le désir de la célébrité tourmente toujours l'amour-propre d'un Poète; pour que ma gloire perce à travers les ombres dont je l'enveloppe, je signerai cette production du nom de ma mère qui

n'était qu'une ſimple bourgeoiſe, & dont la famille n'aura pas le droit de s'offenſer de ce petit écart de jeuneſſe.

Je finis, Meſſieurs, en vous priant, vous qui êtes les Régens de la Littérature, de ne pas m'accabler du poids de votre férule. Ménagez ma ſenſibilité. Ah ſi jamais vous connaiſſiez la paternité, vous ſauriez combien cette ſenſibilité eſt vive & délicate ! ſur-tout n'oubliez pas d'avertir le Public que je ne ſuis pas homme de Lettres, mais homme du monde & Abbé.

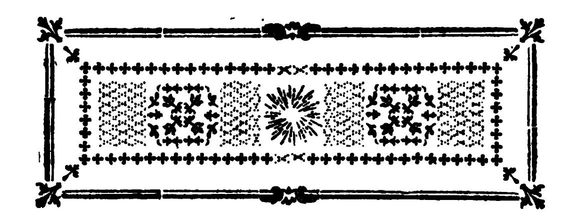
In noſtro ſermone vultus erit.

Je ſuis avec une profonde admiration,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

L'Abbé MOUCHE.



LE PETIT CANDIDE,

CONTE MORAL,

A la portée des Enfans de tout âge.

JE ſais que mon grand père Antoine Bernard était un homme de bien : mon père Antoine Bernard eut une excellente éducation : à quatorze ans il était dans le magaſin de ſon père, écrivant, chiffrant, travaillant avec un zèle, une intelligence, une aſſiduité qui étendaient ſa réputation au loin, & éveillaient les ſerpens de l'envie.

Je ne puis remonter plus loin dans mon origine ; nos Regiſtres ayant été brûlés dans un incendie qui conſuma tout un quartier de la ville d'Uſſel, dans le bas Limoſin, où je ſuis né : ſi j'avais ces papiers je prouverais à M. Cherin que mon grand père avait un père, lequel avait auſſi le ſien : ainſi en reculant de ſiècle en ſiècle, & de père en père, je lui démon-

trerais avec la dernière évidence que je ne ſuis pas ſans ayeux.

Le jour de ma naiſſance ma famille obſerva avec étonnement & plaiſir un phénomène du meilleur augure; deux pigeons ſe perchèrent ſur mon berceau, & déployant leurs aîles me couvrirent de leur ombre : le Curé qui fut témoin de ce prodige, conclut avec ma famille, qu'il préſageait que je ſerais ſous la protection immédiate du Saint-Eſprit, & qu'ainſi que Saint-Michel, j'écraſerais ſous mes pieds l'ennemi de toute vérité.

A mon batême, auquel le bruit de ce miracle attira un concours de monde prodigieux, on me donna le nom de mes pères, & je devins Antoine Bernard.

J'eus le malheur de perdre, dès ma tendre enfance, père & grand père, & ſeul rejetton de la race des Bernard, je reſtai avec Mad. Bernard, ma mère, qui ſoutint les criſes du veuvage, avec la fermeté d'une Artemiſe.

Elle recueillit les débris d'une fortune très médiocre, & après avoir acquitté les legs pieux & les frais de Juſtice, elle acheta une petite Maiſon, ornée d'un petit Jardin, aux extrémités de la ville, & ſe conſtitua cent piſtoles de rente.

Avec ce revenu, qu'adminiſtrait une ſévère économie, elle jouit d'un ſort aſſez doux; elle donnait même quelquesfois à dîner à ſon Médecin, à ſon Confeſſeur, & à M. le Curé; trois êtres qui poſſédoient entièrement ſa confiance.

Mère tendre & pieuse, elle s'occupa essentiellement de mon éducation : à l'école j'apprenais le latin ; rentré dans la maison, je lisais l'évangile du jour, la vie des Saints, & pour varier nos lectures, quelques prônes de Joli. C'était-là, avec quelques livres Ascétiques, tout ce qui composait notre Bibliothèque.

Madame Bernard avait deux grandes maximes, qu'elle ne cessait de me répéter : mon fils, me disait-elle, on ne périt jamais, quand on a la crainte de Dieu, & la haîne du mensonge : rappelez-vous le prodige des deux pigeons qui vous ombrageaient de leurs aîles, ce qui vous promet la protection immédiate du Saint-Esprit, l'ennemi du mensonge. Souvent nos vertus où nos vices tiennent à une légère circonstance ; le Royaume de France ne serait peut-être pas Chrétien, si un pigeon n'eût apporté à Clovis la Sainte Ampoule. Pour moi, le souvenir de ces deux oiseaux m'affermit dans l'amour de la vérité. Ma mère me prêchait d'exemple : elle n'avait jamais menti que deux fois dans sa vie, & encore n'était-ce qu'à son mari : ce qu'elle se reprochait pourtant sur ses vieux jours. Aussi le moindre détour, le plus léger voile que je jettais sur la vérité, était puni sévèrement. Ces corrections & son exemple fructifièrent avec le tems, & l'on verra que j'ai conservé le reste de ma vie une juste horreur pour le mensonge.

J'avais déjà parcouru mon troisième lustre,

j'expliquais Virgile & Cicéron : je ſavais par cœur la vie, les miracles de tous les Saints de la Légende dorée, lorſque ma mère, jugeant mon éducation achevée, m'appella dans ſa chambre ; & ayant renvoyé ſes gens, c'étoit ſa ſervante Thérèſe, elle me fit aſſeoir à ſes côtés, & commença ainſi un diſcours préparé depuis huit jours. » Vous voilà, » mon cher fils, à même par mes ſoins, de prendre votre eſſor dans le monde ; il eſt temps de » ſonger à embraſſer un état, & de vous occuper » de votre fortune. Vous connaiſſez l'extrême modicité de la mienne, elle peut à mon âge ſuffire » à mon exiſtence, elle ne pourrait déſormais ſubvenir à vos beſoins. Je vais vous envoyer à » Paris auprès d'un de vos couſins, homme très-riche, & qui occupe dans la finance une place » très-éminente : il a quelques obligations à votre » père, il ne peut les avoir oubliées : j'ai trouvé » nombre de ſes lettres qui l'aſſuraient de ſa reconnaiſſance, & du déſir qu'il aurait de pouvoir trouver l'occaſion de l'obliger à ſon tour. » Je ne doute pas qu'il ne faſſe pour le fils ce que » la reconnaiſſance lui inſpirait pour le père. Votre » trouſſeau eſt prêt : voilà vingt louis que j'ai » amaſſés par mes longues économies : vous partirez dans huit jours par le carroſſe : faites vos » adieux à M. le curé, à votre inſtituteur & à vos » amis : n'oubliez jamais l'aventure des deux pigeons, de la protection du Saint-Eſprit, & que

» la crainte de Dieu & la haine du menſonge ſont » les moyens les plus ſûrs pour gagner l'eſtime & » la bienveillance des hommes «.

Je répondis par des pleurs, & je jurai d'être toujours fidèle à la vérité, pour mériter l'eſtime & l'amitié des hommes & de mon couſin le financier.

Le jour du départ, ma mère m'embraſſa trempée de ſes larmes; les miennes coulaient comme un torrent. Enfin me voilà dans le coche, à la merci de la fortune & des orages d'un élément bien dangereux, muni pour bouſſole de la crainte de Dieu & de la haine du menſonge.

Dès le lendemain de mon arrivée à Paris, je me fis conduire chez mon couſin, M. Bernard de Marinville : j'entrai chez lui ſans héſiter; j'étais déjà ſur l'eſcalier, lorſqu'un portier me court après, m'arrête & me demande à qui j'en veux. A mon couſin, dis-je; je viens de la part de ma mère qui me recommande à lui. Le portier n'inſiſta plus, croyant que j'avais l'honneur d'appartenir à l'un des gens de la maiſon. Je monte, je m'égare dans des pièces immenſes, je demande mon couſin à tout ce que je rencontre. On rioit, on me tournait le dos : enfin je fis tant de bruit, je criai ſi long-temps après mon couſin qu'on fut lui annoncer ce fracas & ma viſite. On m'introduiſit dans un vaſte appartement, orné de glaces, reſplendiſſant de dorure : quand je me vis au milieu de tant de merveilles, je tremblais comme la feuille, je n'oſais

appuyer mes pieds ſur le tapis : tout m'étonnait, m'enlevait ; mon couſin, enveloppé d'une ſuperbe robe de chambre, me reçut ſévèrement, me pria de lui expliquer le bruit que je faiſais dans ſon hôtel, & par quel haſard il avait l'honneur d'être mon couſin. Je déclinai mon nom d'une voix preſque éteinte, & lui remis la lettre de ma mère. = Ah vous vous nommez Bernard ? = Oui mon couſin : = Comment, elle vit encore votre mère ? = Oui mon couſin. Il parcourt enſuite légèrement la lettre : votre mère, dit-il, eſt une bonne femme, elle s'imagine que l'on trouve des emplois à Paris, comme l'on trouve des meſſes dans ſon Village. Allez, Monſieur, je tâcherai de faire quelque choſe pour vous. Mais apprenez qu'il n'y a point de couſins dans ce Pays-ci, & que je ſuis pour vous M. de Marinville. Après cette courte morale il me congédia, & continua de prendre ſon chocolat.

Confondu, atterré de cette réception, je retournai à mon Auberge : arrivé dans ma chambre je me mis à pleurer ; mon Hôte entra dans ce moment pour ſavoir ſi je voulais dîner. Etonné de mes larmes il m'en demanda la cauſe. Je lui contai ma diſgrace & l'accueil que je venais de recevoir. Il eſſaya de me conſoler, de fortifier mon courage & mes eſpérances, me conſeilla ſur-tout de ne pas me rebuter, & de retourner aſſidument chez M. de Marinville. En général, me diſait-il, il ne faut point compter ſur la bienveillance & la généroſité des

hommes, & ſur-tout des couſins; mais l'importunité leur arrache quelquefois ce que n'ont pu obtenir l'humanité & la juſtice. M. Martin, mon Hôte, raiſonnait aſſez bien: c'était un de ces êtres qui n'aiment, & ne haïſſent perſonne: tous les hommes n'avaient à ſes yeux qu'une même phyſionomie, qu'un même caractère, il les ſuppoſait tous faux & intéreſſés. Il croyait le vice une plante auſſi naturelle que l'herbe des champs: d'après ces préjugés, M. Martin s'était fait un ſyſtême qui était appuyé autant ſur ces principes que ſur ſon cœur. Il n'avait jamais obligé perſonne aux dépens de ſes intérêts & de ſa bourſe: il était prodigue de conſeils & avare de vérités: il avait cette juſte meſure de probité qu'il faut avoir, comme dit Molière, pour n'être pas pendu; ne faire ni bien ni mal aux hommes tel était à-peu-près ſon grand principe. Ce portrait n'eſt pas ſans modèles. Docile aux conſeils de M. Martin, j'aſſiégeai la porte de mon couſin qui n'était plus pour moi que M. de Marinville. Mais un vieux Portier, animal négatif, me repouſſait toujours bruſquement, en me diſant que Monſieur était ſorti. Je ne concevais pas comment, Monſieur, à ſon âge, poſſeſſeur d'un ſi beau logement, pouvait paſſer ſon tems à courir les rues. Mon Hôte auſſi impatienté que moi voulut un jour m'accompagner: toujours même réponſe de l'inflexible Cerbère. Eh bien, dit l'Hôte Martin, nous attendrons ici ſon retour, probablement il couche chez

lui. Comme le Portier nous oppoſait des difficultés, M. Martin me conſeilla à l'oreille de laiſſer couler un écu dans la main de cet homme, ce qui produiſit l'effet du gâteau dont parle Virgile, qui aſſoupit le monſtre aux trois gueules béantes. Nous eûmes donc la permiſſion d'attendre dans la Cour. Heureuſement il était jour de fête, & Madame de Marinville, qui avait des Gens à édifier, ſortait pour aller à la meſſe. Nous trouvant ſur ſon paſſage, elle m'honora de quelques regards, & prévenue par une phyſionomie de ſeize ans, une taille aſſez haute, un teint brun, des yeux vifs, un viſage épanoui, elle me fit demander le motif de ma viſite. Mon Hôte prit auſſi-tôt la parole, & lui raconta éloquemment toute mon hiſtoire, ſans oublier que j'avais l'honneur d'appartenir à M. de Marinville. A ce récit elle eut la bonté de me raſſurer, & de me promettre de s'intéreſſer pour moi auprès de ſon époux. = Demain matin ſoyez ici à la même heure, & demandez-moi.

Me voilà en eſpérance le plus heureux des hommes, voilà ma fortune aſſurée : c'était auſſi l'opinion de M. Martin.

Le lendemain admis auprès de ma protectrice, ſon accueil fut auſſi doux que celui de mon couſin avait été dur & repouſſant. = Allez trouver M. de Marinville, il eſt prévenu très-favorablement pour vous, & vous pouvez compter ſur ſes bontés.

En effet, dès que j'eus pénétré dans ſon Cabinet,

» = Ah vous voilà, M. Bernard ? Je suis ravi de » vous voir, j'ai toujours été très-attaché à votre » famille, votre mère est une femme de bien que » j'estime: à propos, combien entend-elle de messes » par jour; car dans la Province on prie Dieu par » désœuvrement ? Je suis charmé de trouver l'occa- » sion de l'obliger : vous logerez chez moi : je » règlerai vos appointemens & vous donnerai de » l'occupation dans un de mes Bureaux «. Avez-vous déjeûné ? = Oui, Monsieur; = Ne déjeûneriez-vous pas encore une fois ? = Oui, Monsieur, sans peine : = Il est naïf. On m'emmena à l'Office, & on m'installa dans mon logement.

M. Martin fut ravi de ma bonne fortune, & il me conseilla, sur toutes choses, de m'attacher à Madame de Marinville, de chercher à lui plaire: il y a plus de chaleur, me disait-il, pour obliger dans le cœur d'une femme, que dans celui de vingt hommes à la fois, sur-tout quand il s'agit d'un jeune homme.

Je pris au mieux dans cette maison; mes naïvetés, mon ingénuité faisaient à dîner l'amusement des convives : Madame de Marinville sur-tout se plaisait à m'embarrasser, à me presser de questions: un M. Dorilas, Auteur, bel-esprit, la secondait merveilleusement, & c'est à lui que je dois le nom du petit Candide, qui depuis m'est toujours resté.

Il y avait deux mois que j'habitais ce Palais enchanté, quand Madame de Marinville m'ordonna

de venir le lendemain matin à neuf heures dans sa chambre, pour écrire quelques lettres sous sa dictée. Je fus exact, je trouvai Madame dans son lit, devant son miroir, ayant déjà étendu son rouge sur ses deux faces creuses : Madame de Marinville dont le portrait est ici nécessaire, passait, sans s'en douter, de son été dans son automne. Cinquante révolutions du soleil avaient extrêmement mûri ses charmes : un nez très-pro-éminent, un front vaste, deux petits yeux, des sourcils très-épais, un visage maigre & allongé, voilà son portrait tel que je l'ai vu, & tel que je le vois encore, tant ses traits se sont imprimés dans ma mémoire. Elle me fit déjeûner, ensuite dit à ses femmes; avertissez que l'on ne laisse monter personne, je veux écrire : elle me fit asseoir auprès de son lit, devant une petite table où m'attendaient une écritoire & quelques feuilles de papier. Pendant que je taillais ma plume elle s'écria, voyez ces étourdies, elles ont fermé ma porte. = Je vais l'ouvrir, Madame, = Non, à présent il est inutile. C'est que nous sommes seuls, vous êtes jeune, d'une jolie figure, & la médisance ! = Eh bien, Madame, je vais appeller Mademoiselle Julie. = Je ne dis pas cela, mais c'est qu'il semble qu'il y aït de l'intention dans cette étourderie : je suis encore dans mon lit, vis-à-vis d'un jeune homme. = Oh Madame, vous n'avez rien à craindre de moi. = Qu'il est ingénu ! & après un moment de silence : n'est-il pas vrai, mon cher

enfant, dit-elle, qu'il fait bien chaud? == Je n'en ſais rien, Madame, je n'ai dans ce moment ni chaud ni froid. == Il eſt unique ! écrivez. Mais vraiment il a la main jolie! Voyons. Je levai ma main avec une eſpèce d'effort, & je préſentai le bout des doigts. Mais elle s'empara de la main toute entière, la tourna, retourna, en répétant, elle eſt vraiment jolie. Je rougiſſais beaucoup. == Madame, que faut-il écrire? == Ah oui! je cherche : j'ai bien peu d'idées ce matin. C'eſt à une femme de Province, le ſtyle n'y fait rien. Oh çà, mon petit ami, ſi je vous confiais un ſecret, ſauriez-vous le garder? == Oui, Madame : == C'eſt qu'il eſt bon d'être ſincère, mais il eſt des vérités qu'il faut couvrir du ſilence. Voyons, m'aimez-vous un peu? == Oui Madame, beaucoup; vous êtes ſi bonne & je vous ai tant d'obligations : == J'eſtime auſſi infiniment votre caractère, votre ingénuité. Et comme quoi m'aimez-vous? == Comme le Confeſſeur de Maman qui me faiſait auſſi beaucoup d'amitiés : == La comparaiſon eſt neuve. Pendant ce dialogue, Madame de Marinville tenoit toujours ma main, jouait avec mes doigts, y entrelaſſait les ſiens, en s'écriant par intervalles, il ne me vient pas une idée.

J'étais dans un embarras, dans une confuſion extrême; mes yeux étaient baiſſés; je n'oſais remuer ni ma main, ni mon corps; ma langue était glacée comme ma penſée. Je ne comprenais pas

ce que ma main pouvait faire dans celle de ma bienfaitrice. Cependant elle ne l'abandonnait pas, continuait de s'en amuser, lorsqu'elle me demanda en se penchant vers moi, avec un soupir, seriez-vous bien-aise, mon cher ami, que je fusse votre petite femme? = Oh, non Madame, je suis encore trop jeune, & vous êtes d'un âge bien raisonnable. = Qu'entendez-vous par un âge bien raisonnable? = Par exemple, celui de ma mère. = Et quel est celui de votre mère? = Elle a eu cinquante ans le 4 du mois de Mai, le jour de Sainte Monique. = L'époque est brillante. Mais je ne date pas du jour de Sainte Monique. En prononçant ces mots, elle me rendit l'usage de ma main, en me disant, vous pouvez vous retirer: je ne suis pas en train d'écrire : on vous avertira quand j'aurai besoin de vous.

Je ne la revis plus du reste de la journée. Le lendemain à mon lever, le valet-de-chambre de M. de Marinville entra chez moi, jetta quelques louis sur ma table, & me signifia que Monsieur, ne pouvant m'occuper dans ses Bureaux, se reprochait la perte de mon temps, & me faisait proposer de sortir de l'hôtel, ce matin même, si bon me semblait; que l'on me dispensait des adieux. De quel étonnement je fus frappé à cette nouvelle! Mais les plaintes étaient inutiles, je ne pouvais reculer, une voiture m'attendait à la porte, qui m'emporta & moi & mon bagage. Je n'eus

pas même la consolation de prendre congé de mon cousin & de ma cousine.

Je courus chercher un asyle chez M. Martin, qui fut encore plus étonné que moi. Il eut beau m'interroger sur la cause de ma disgrace, j'avais beau m'examiner moi-même, ma conscience était calme, je ne me reprochais aucun mensonge.

J'informai ma mère de ce triste évènement: elle me répondit que peut-être j'avais laissé échapper quelque mensonge, & que Dieu m'en punissait; qu'il fallait me résigner à sa providence, me tenir dans les bornes de la vérité, & que tôt ou tard elle m'ouvrirait le chemin de la fortune.

Cette lettre releva mon courage. M. Martin, sur-tout, toujours conseillant, m'exhorta à aller voir M. Dorilas, cet Auteur qui me faisait tant d'amitiés chez M. de Marinville. Ces beaux esprits, me disait-il, sont répandus dans Paris comme les sauterelles dans les campagnes : ils sont souvent hors d'œuvre dans la bonne compagnie, parce qu'ils y sont empruntés; cependant ils y percent, les grands même les attirent chez eux, vu qu'il est encore plus commode de s'instruire à table que de puiser la science dans les livres, & je ne doute pas qu'il ne trouve le moyen de vous rendre service. Je suivis son conseil : annoncé chez M. Dorilas, comment, s'écria-t-il, c'est le Petit Candide? Qu'y a-t-il mon enfant? Quel vent favorable vous amène? Je lui racontai ma disgrace, & lui peignis

affez pathétiquement l'embarras de ma fituation. = Elle eft fâcheufe, vous infpirez de l'intérêt. Mais je ferai tous mes efforts pour vous fauver du naufrage, *nec fi male nunc & olim fic erit.* J'aime votre caractère de franchife & d'ingénuité. Je fuis recherché dans la meilleure compagnie de Paris, & j'efpère vous relever de votre chûte : en attendant, comme vos reffources me paraiffent très-limitées, je vous offre un logement chez moi. On doit donner dans peu ma Tragédie, que tout Paris attend avec impatience : vous avez une belle plume, vous m'en ferez deux copies. J'acceptai la propofition avec reconnaiffance. Retourné chez mon hôte pour enlever mon équipage, il me confeilla de m'attacher à mon nouveau Protecteur, d'admirer fes Tragédies depuis le premier vers jufqu'au dernier inclufivement, & de méprifer devant lui les ouvrages des Auteurs vivans. Etabli dans le fanctuaire des Mufes, je ne regrettai plus la magnificence de mon coufin le financier, ni l'abondance de fa table : M. Dorilas difait qu'il ne dînait pas chez lui, & il avait raifon ; il ufait d'un régime très-philofophique, lorfqu'il n'était pas prié en ville. Et quant à moi, il me foumit au régime de Pithagore ; aux fèves près, dont on me régaloit abondamment. Mais la bonne chère n'eft un plaifir que pour les êtres privés des plaifirs du cœur.

Enfin arriva le grand jour, où la Tragédie de

mon Patron allait s'élever sur l'horizon. Il n'avait pas dormi la nuit ; toute la matinée il parut dévoré d'inquiétudes, il ne put ni manger, ni s'asseoir, ni lier deux phrases de suite : je suis bien assuré, disait-il, en marchant à grands pas, du troisième acte, du cinquième & de nombre de scènes de ma pièce ; il y a une foule de vers, de tirades qui feront un grand effet. Mais j'ai des envieux : la cabale va se redresser contre moi ; & le public d'ailleurs écoute si peu, juge si mal, les connaisseurs sont si rares : les hommes du monde décident légérement : les gens de lettres, armés d'un microscope, cherchent les défauts, les taches d'un ouvrage, ferment les yeux sur les beautés. Les femmes veulent juger, donner le ton, & trouvent des sots qui les écoutent. L'agitation, les angoisses de mon Bienfaiteur m'étonnoient beaucoup : je ne concevois pas ce qu'une Tragédie avait de si intéressant pour en perdre le repos & le sommeil. Il me donna un billet de Parterre en me disant : mon cher Candide, tu iras ce soir à la Comédie ; tu écouteras bien attentivement tous les discours qu'on tiendra sur ma pièce, critiques, éloges, tu recueilleras tout, & tu me le rendras avec ta sincérité ordinaire. Quand tu verras quelqu'un applaudir, tu applaudiras avec lui de toutes tes forces ; voilà une liste de 200 vers, où tu crieras *bravo*, *bravo*. La pièce finie, tu demanderas l'Auteur à grands cris jusqu'à ce que je paraisse sur le Théâtre, &

quand tu m'y verras, tu redoubleras les *bravo* & les applaudissemens.

Je retins au mieux la leçon : & à quatre heures précises je me trouvai dans l'arène prêt à combattre des pieds & des mains, *unguibus & rostris*, & à faire assaut de poumons avec les cabaleurs. La toile se lève, la pièce commence & va jusqu'à la fin, soutenue par l'intrépidité & le jeu des Acteurs. De temps en temps, aux endroits indiqués, je lançais mes *bravo*, mais on m'imposait silence; on me riait au nez: rien ne m'épouvantait; je restais immobile comme un rocher battu des flots: enfin, après un sanglant combat de quarante Gardes-Françoises & la mort de deux ou trois Héros, je vis descendre la toile : alors de tous mes poumons, de toutes mes forces, je me mis à crier l'Auteur, l'Auteur; malheureusement j'étais le seul criard, on m'entoure, la Garde s'avance & me saisit; on me traduit au Corps-de-garde, où je fus investi de la troupe des curieux, attirés par la singularité du fait, & ma grande jeunesse. Le Sergent me demanda si je ne savais pas qu'il était défendu de troubler le spectacle, & de crier à tue-tête? Je répondis que non. Qu'au contraire, M. Dorilas, qui était mon Ami & mon Protecteur, m'avait recommandé d'appeller l'Auteur à grands cris, dès que la Tragédie serait finie. Quoi, disait-on, c'est M. Dorilas qui vous a chargé de crier l'Auteur? = Oui, Messieurs, lui-

même,

même, jusqu'à ce qu'il vînt sur le Théâtre ; & c'est bien le moins que je puisse faire pour lui, après les bontés dont il m'honore. Il me parut que ma réponse réjouissoit beaucoup l'assemblée : chacun s'intéressa pour moi, on sollicita ma liberté & elle me fut rendue.

Je ne revis l'infortuné M. Dorilas, que le lendemain matin, il entra dans ma chambre l'œil en feu, les cheveux hérissés, vraiment, s'écria-t-il, dès la porte, vous m'avez fait une belle scène ; qui vous avait chargé de me nommer au Corps-de-Garde = On me l'a demandé ; ne faut-il pas toujours dire la vérité ? = Eh ! vous êtes un sot avec vos vérités ; sachons donc, puisque vous êtes si vrai, ce qu'on disait au Parterre pendant la représentation. = A-t-on loué ma pièce ? = Je ne l'ai pas entendu. = C'est que vous êtes sourd. Est-ce qu'on la déchirait, qu'on la trouvait mauvaise ? = Oui, Monsieur, du moins, ceux qui étaient autour de moi. = Cela ne se peut pas : des gens de goût, à qui j'ai donné hier à souper, & qui étaient présens comme vous, m'ont assuré le contraire, & j'en crois plus leur rapport que le vôtre. Au reste, je désespère de vous placer, & vous pouvez, dès ce matin, prendre votre parti : j'attens aujourd'hui même un de mes parens, & j'ai besoin de votre chambre. Je n'avais rien à répliquer ; l'argument était pressant, il fallut s'y soumettre & regagner mon ancien gîte.

M. Martin me reçut à bras ouverts; instruit de mon malheur, il blâma ma conduite : = La vérité n'est bonne à rien, les hommes ne l'aiment pas, c'est moi qui vous le dis, je les connais, corrigez-vous. Cependant, je vous conseille la patience. Avez-vous de l'argent? = Très-peu: mais je vais en demander à ma mère. = C'est fort bien fait; en attendant, je ne pourrai vous donner votre chambre ordinaire, elle est à trop haut prix pour vous, mais je vous logerai au cinquième dans un petit cabinet; il faut toujours mesurer sa dépense à ses moyens. Ce cabinet se trouva un bouge très-obscur, & fort infect à cause du voisinage. Il fallait subsister, mon hôte Martin qui m'aimoit beaucoup, me conseilla de vendre une montre d'argent qui était le plus riche effet de mon mobilier. J'allai la proposer à un honnête horloger qui me demanda d'abord pourquoi je voulais m'en défaire. = Parce que j'ai besoin d'argent. = Etes-vous bien pressé? = On ne peut davantage, c'est tout ce qui me reste pour vivre. = J'en suis fâché, j'ai très-peu d'envie d'acheter, à moins que ce ne soit pour vous obliger. = Ah! Monsieur, vous me ferez le plus grand plaisir. = En ce cas-là, voilà dix écus, c'est à-peu-près ce que vaut votre montre pour moi. Je reçus les dix écus en le remerciant vivement de la générosité de son procédé. Cependant M. Martin m'assura que j'avais été friponné, & que la montre valait plus de trois louis.

Ce léger ſecours fut bientôt diſſipé : déjà la miſère m'aſſaillait, je ne pouvais ſortir faute de vêtemens : l'amitié de mon hôte ſe refroidiſſait ; il diminuait tous les jours ma ration, me conſeillant l'économie : enfin, je reçus une lettre de ma mère avec un ſubſide de quatre louis. Elle n'oubliait pas de me recommander la haine du menſonge, l'amour de la vérité, ajoutant qu'avec ces vertus on était ſûr de faire ſon chemin dans le monde, ce dont je ne doutais pas.

Les dons de ma mère ſervirent à déguiſer ma misère, & ſollicité par les avis de M. Martin, je ſortais quelquefois pour aller reſpirer l'air, & voir ſi la fortune ne m'attendait pas au coin de quelque rue pour m'enlever dans ſon char. Un jour je gliſſais, à mon ordinaire, le long des maiſons, quand, tout-à-coup, une berline rapide, ſort à l'improviſte, me pouſſe, me renverſe : les chevaux me foulent aux pieds, & par un bonheur unique je ne fus pas broyé ſous les roues ; mais j'étais moulu, évanoui. La berline s'arrête, on s'aſſemble, on m'entoure, on me met dans cette même voiture, & je ſuis tranſporté dans un appartement décoré par le goût & l'opulence. La maitreſſe de l'équipage ſe nommoit Mademoiſelle Adélaïde, & ce fut chez elle que je fus déposé : cette Demoiſelle, toute brillante d'attraits & des charmes du printemps, deſſervait les chapelles de Vénus ; mais ſa ſenſibilité n'était point

encore émoussée par l'habitude de faire des heureux : elle fut vivement émue de mon accident ; elle me garda chez elle jusqu'à mon rétablissement, & me prodigua les soins les plus généreux.

Dès que je fus hors d'affaire, elle me fit appeller à son déjeuner, où assistait un homme de qualité que couronnait son douzième lustre, nommé M. le Comte de Vieille-Maison. Il daigna m'interroger sur mes parens, mes projets, mon existence ; je satisfis à ces questions avec mon ingénuité ordinaire ; elle fit le plus grand plaisir. Mademoiselle Adélaïde sollicita pour moi les bontés de M. le Comte, qui me demanda si j'avais une écriture lisible. Il parut très-satisfait de la mienne, & il me proposa d'être son Secrétaire avec 600 liv. d'appointement, logé & nourri. J'acceptai avec transport & reconnaissance. Je respirai enfin : la route du bonheur s'ouvrait à mes regards, & M. Martin m'assura que ma fortune étoit faite, pourvu que je cessasse d'être le ridicule chevalier de la vérité, & que j'apprisse l'art de flatter & de tromper les hommes. Ma mère m'écrivit au contraire que Dieu me récompensait, que tout vit de sa bonté, & qu'on ne pouvait pas périr dans le chemin de la vérité : me recommandant de ne pas oublier le miracle des deux pigeons.

M. le Comte de Vieille-Maison avait passé sa vie occupé de ces riens importans, la grande affaire des gens du monde ; les femmes, le jeu, la

cour, les viſites, les courſes à ſon régiment avoient rempli le long période de quinze à ſoixante ans. Il avait fait pendant cet eſpace, de ſon aveu, 6500 voyages à Verſailles, ce qui, calculé avec le temps qu'il avait paſſé dans l'œil de bœuf ou dans l'antichambre des Miniſtres, produiſait environ une conſommation de 40,000 heures. Dès qu'il ſe vit ſous l'étoile de l'automne, ſon ame s'ouvrit à l'ambition: il commença à parcourir l'hiſtoire, à faire des extraits qu'il voulait placer dans ſa mémoire; il étudioit la politique, parce qu'il s'imaginait qu'un homme de ſon nom devait monter au miniſtère. C'était chez Mademoiſelle Adélaïde[1], que tous les matins en prenant ſon chocolat, en la careſſant ſur ſes genoux, il faiſait le tour de l'Europe, balançait les intérêts des Princes, & calculait les forces motrices de leurs Etats. Je lui liſais les Auteurs Diplomatiques, nous compilions, compulſions, extrayions avec autant de courage que l'Abbé Trublet. Nous dreſſions des mémoires, *rudis indigeſta que moles*, nous moiſſonnions dans tous les champs, pillions de tous côtés, & créions des codes politiques qui en impoſaient à l'heureuſe crédulité des Bureaux, & qui aſſirent enfin M. le Comte ſur le ſiége miniſtériel, où, avec l'aide de Dieu & des commis, il ſe ſoutint quelques années.

Je coulais une vie aſſez douce auprès de lui; il paraiſſait ſatisfait de mon zèle, de mon intelligence; il louait beaucoup ma franchiſe, ma can-

deur : souvent il me laissait chez sa bien-aimée Mademoiselle Adélaïde, occupé à copier ou à extraire : un jour il la quitta de très-bonne heure pour aller à Versailles. A peine fut-il sorti, qu'un jeune-homme d'une figure agréable, que je n'avais jamais vu, se présenta & fut introduit. On me fit passer dans un cabinet voisin. D'abord ils parlèrent à voix basse, mais insensiblement l'entretien s'échauffa, & malgré moi fixa mon attention. Oui, vous l'aimez, perfide, s'écriait le jeune-homme : Etes-vous fou, répondait Adélaïde ; moi aimer le Comte de Vieille-Maison ? un vieillard dont les caresses m'excèdent, & dont l'amour me rappelle le supplice de je ne sais quel tyran qui lioit les corps morts aux vivans. Ne voyez-vous pas que c'est la nécessité qui m'attache à lui ? Vous êtes sans fortune, la mienne n'est encore qu'un filet d'eau qui s'échappe de sa source ; que deviendrions-nous si je le disgraciais ? Quelle fut ma surprise à ce discours ; moi qui croyais le Comte l'ami le plus intime & le plus cher à cette femme ; je m'évadai soudain pour ne pas en ouir davantage.

Il était minuit lorsque le Comte arriva de Versailles ; je n'étais point encore couché : il m'avait ordonné de l'attendre pour lui lire le mémoire que je devais copier. Il me fit appeller, & la lecture faite ; après avoir loué mon zèle & mon activité, il me demanda des nouvelles de sa chère Adélaïde. Conviens, mon enfant, ajouta-t-il avec enthousias-

me, qu'elle eſt charmante! = Oui Monſieur le Comte. = Et ce qui fait l'éloge de ſon ame, de ſes mœurs, c'eſt ſa fidélité, ſon attachement pour moi; car tu dois t'appercevoir qu'elle m'aime à la folie. Je rougis, & ne répondis rien. = Quoi tu gardes le ſilence? douterais-tu de ſon amour? Voyons, dis-moi la vérité. Je la reſpectais trop pour oſer la déguiſer, & je l'aſſurai que Mademoiſelle Adélaïde ne l'aimait point. Il me demanda ſur quoi j'appuyais cette conjecture. Je lui racontai alors la converſation du matin avec le jeune homme. Eſt-il poſſible, s'écriait le Comte! As-tu bien entendu? = Rien n'eſt plus vrai: je ne puis m'être trompé. = Je te remercie, mon cher enfant, je n'oublirai jamais le ſervice que tu me rends. C'eſt toi qui me deſſilles les yeux: je ſerais un ingrat s'il s'effaçait de ma mémoire; en me parlant ainſi, il s'agitait, allait, venait, en s'écriant toujours: Eſt-il poſſible! Il ſonne, fait mettre ſes chevaux, & vole chez ſon infidèle. Pour moi, fort content de moi-même, ſatisfait d'avoir révélé la vérité, & aſſuré de la reconnoiſſance du Comte, je fus m'abandonner aux douceurs du ſommeil.

M. le Comte ne rentra que le lendemain à midi; & il m'envoya auſſi-tôt une gratification de quinze louis, en me faiſant dire qu'il était content de mes ſervices, mais qu'il n'en avait plus beſoin, & qu'il me permettait de ſortir de l'hôtel pour n'y plus revenir.

Je fus atterré du coup. Ma penſée était bien loin d'un pareil évènement. Je reſtai long-tems ſur mon fauteuil, immobile, & plongé dans la douleur. Enfin reprenant mon courage, je délogeai ſans bruit. Gaġe, me dit l'Hôte Martin, en me voyant entrer avec armes & bagage, que vous aviez quelque vérité de trop ſur le cœur, & vous n'avez pu la retenir. Mais avez-vous de l'argent? = Oui, je ſuis riche, j'ai vingt-quatre louis. = Tant mieux, je vous donnerai votre chambre ordinaire. Je vous conſeille cependant de ne pas vous affliger; aujourd'hui bien, demain mal, tantôt de la pluie, tantôt du ſoleil, & le tems va toujours ſon train.

Deux ſemaines s'étaient écoulées depuis ma diſgrace, quand M. Martin entra dans ma chambre pour me prier de rendre ſervice à une veuve logée dans ſon Hôtel, qui avait des Mémoires & des Placets pour la Cour à faire copier. Mais il m'avertiſſait que je ne devais eſpérer aucun ſalaire, attendu que la Dame lui paraiſſait peu chargée d'eſpèces: ce motif redoubla mon zèle, & je me fis conduire auſſi-tôt chez cette veuve. Elle ſe confondit en excuſes, en remerciemens. Je ne ſavais trop que répondre à des propos ſi honnêtes, mais enfin je lui dis que plus elle m'occuperait, & plus j'aurais du plaiſir. Madame Dumas (c'était ſon nom) était une femme de quarante ans, d'une phyſionomie fine & ſpirituelle; un air de triſteſſe, une teinte de pâleur ajoutaient à l'intérêt & à l'expreſſion de ſon viſage.

J'eus le bonheur de lui inſpirer quelque confiance; les ames honnêtes & ſenſibles ſe cherchent, ſe devinent, & s'uniſſent ſouvent au premier abord. Elle me raconta ſes malheurs. Elle était veuve d'un Négociant de Rouen, qui, frappé des traits de l'adverſité, était mort conſumé de chagrin, & n'avait laiſſé pour toute fortune à ſa fille & à ſa veuve qu'une créance de trente mille livres, dûes par le Gouvernement. N'ayant rien pu obtenir par ſes lettres, elle s'était décidée à venir elle-même ſolliciter ſon rembourſement. Pénétré de ſa ſituation, je lui offrais mes faibles ſervices avec la plus vive chaleur, lorſque tout-à-coup je vis ſortir d'un cabinet l'image des Grâces & du Printems ſous le plus ſimple négligé. C'était la fille de Madame Dumas; elle me ſalua, parla à ſa mère; je ne ſai trop ce qu'elle dit, mais au ſon de ſa voix, au charme qui l'environnait, mon ame ſembla ſortir d'un long ſommeil: j'éprouvai des ſentimens nouveaux, j'héſitais, je croyais voir un être céleſte. Sa mère me rendit l'uſage de mes ſens en me livrant le Mémoire que je devais copier. J'allais l'emporter, lorſqu'elle m'arrêta en me propoſant le modeſte dîner de la veuve: au lieu de répondre, je rougis; j'ignore pourquoi: elle vit mon embarras: allons, me dit-elle obligeamment, vous reſtez, & je reſtai. Sa table était l'école de la frugalité, & cependant ce repas me parut délicieux. Quel eſt donc cet attrait, cette attraction ſympathique qui s'em-

parant de notre cœur, l'entraîne rapidement vers un objet, nous y attache par une chaîne de fer, que l'abſence, le tems même ne peuvent uſer. J'avais vu Mademoiſelle Adélaïde, elle était réguliérement belle, une parure élégante, le goût qui dirigeait ſa coëffure ajoutaient encore à l'éclat de ſa beauté; & cependant nulle émotion n'avait encore éveillé mon cœur & mes ſens. Roſalie, c'était le nom de cet être enchanteur, ne ſe préſentait que ſous le déshabillé le plus modeſte, & déjà je l'adorais. Nul ornement ne chargeait ſa tête, ſes cheveux d'un châtain clair avaient l'air de l'abandon. Elle eût été la beauté même, ſans quelques légères imperfections dans la régularité des traits; mais ſa phyſionomie avait tant d'expreſſion, ſon regard était ſi animé, ſes mouvemens avaient tant de charmes, qu'elle parlait à l'ame avant de parler aux ſens: ſa taille était ſouple & légère, telle qu'on la donnerait aux Grâces ſi on voulait les réaliſer. Ses pieds, ſes mains, appellaient les careſſes de l'amour; ſon ame noble, élevée reſpirait la ſenſibilité. Son eſprit était délicat, prompt, plein de fineſſe & d'agrémens. Sa vivacité charmante avait beſoin quelquefois d'être tempérée par la réflexion. Elle aimait à plaire, mais la ſenſibilité de ſon cœur, & les lumières de ſa raiſon, la ſauvaient de la coquetterie. Divers talens l'embelliſſaient encore; ſa danſe enchantait, elle cultivait la Peinture, rare talent qu'elle a poſſédé depuis avec

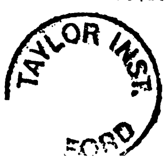
ſupériorité. Elle venait d'atteindre ſa quinzième année. Je me ſuis complu à deſſiner ce portrait; parce que Roſalie a influé ſur le reſte de ma vie, & je puis dire d'elle ce que Montagne diſait de ſon ami la Béotie, *je l'aimais parce que c'était elle, parce que j'étais moi.*

Pendant tout le dîner, mes yeux la cherchèrent, deux fois je rencontrai les ſiens, & depuis elle les tint toujours baiſſés. J'obſervai que Madame Dumas ne buvait que de l'eau : je lui en parlai; elle me répondit qu'elle en ſouffrait, mais que le vin d'auberge était un poiſon pour ſon eſtomac, & que le prix du bon était au-deſſus de ſes facultés. Je recueillis ce propos. Nous parlâmes enſuite des courſes de Paris, la boue, le temps, les embarras des rues l'empêchaient d'aller à pied, & les voitures étaient ſi chères! Je m'offris pour ſes commiſſions; après quelque réſiſtance, je fus accepté, & le dîner fini, je courus les exécuter : à peine fus-je dehors que la pluie m'aſſaillit, le retour du ſoleil après un long orage m'eût été moins agréable : ſouffrir pour ce qu'on aime eſt un plaiſir ſi doux! Je revins au bout de deux heures triomphant & tout percé de pluie; j'avais réuſſi dans mes commiſſions, voilà ce qui augmentait mon triomphe. Je fus plains de Roſalie, la mère & la fille s'empreſſèrent à m'eſſuyer. Je paſſai le reſte de la ſoirée dans une ſorte d'enchantement & d'ivreſſe; je leur parlai de ma fortune, de ma

naissance; je contai mes aventures depuis mon arrivée à Paris. Rosalie daigna me louer & me plaindre : sa mère parut en concevoir plus d'estime pour moi. On ne me pria point à souper, & je me retirai dans ma chambre, où je passai une partie de la nuit à copier le mémoire de Madame Dumas. Je me couchai à la naissance du jour, mais le sommeil me refusa ses pavots, & las d'agiter ma couche sans succès, je me levai.

Mon premier soin fut de prier mon hôte de m'avoir dix bouteilles de bon vin. Je les payai d'avance pour être bien servi : c'était la méthode la plus sûre avec lui. J'employai le reste de la matinée à la copie du mémoire, & dès qu'elle fut finie, je courus la porter à Madame Dumas. Mon activité l'étonna ; mais s'appercevant que j'avais les yeux rouges du travail de la nuit, elle me gronda de m'être ainsi excédé, & me menaça de ne plus me donner de l'ouvrage.

Je fus encore prié à dîner; je proposai alors mes dix bouteilles de vin, lui jurant qu'il rétablirait son estomac. Elle me refusa : mais Rosalie vint à mon secours, & m'aida à vaincre sa délicatesse. Je connus pour la première fois qu'il y avait un grand plaisir à donner. L'après-dînée je restai quelques momens seul avec Rosalie. Vingt fois j'ouvris la bouche pour laisser échapper quelques paroles, vingt fois ma voix expira sur mes lèvres; j'étais sans contenance, j'attisais le feu, je



me mouchais, je crachais, enfin, Madame Dumas rentra & finit mon ſupplice.

Ses affaires l'appelloient à Verſailles, mais les courſes que l'on y fait pour demander juſtice ou grace, ſont très-onéreuſes. Souvent la récompenſe ou la faveur que l'on obtient a coûté le double de ſa valeur, ſans compter la fatigue & la perte du temps, qu'il eſt permis de calculer pour quelque choſe quand on n'a pas le bonheur de faire le métier de courtiſan. Madame Dumas s'y était tranſportée deux fois ſans ſuccès; elle n'avait pu voir que rapidement les ſous-Miniſtres qui ne l'avaient pas écoutée. Je me propoſai pour faire le voyage : = Mais comment y irez-vous? = A pied, Madame, j'ai bonnes jambes, & l'exercice m'eſt très-ſalutaire. Il fallut ſupplier pour obtenir cette faveur. Le lendemain je partis à 6 heures du matin, je remis une lettre au premier Commis, & je rapportai la réponſe : j'arrivai pour dîner auſſi frais que ſi je revenais de la promenade. Comme je fus remercié, loué, accueilli ! Quel dédommagement d'une fatigue paſſagère! L'après-dînée, l'hôte Martin vint rapporter une bague à Madame Dumas, diſant qu'il n'en pouvait trouver que ſix louis; & elle en demandait dix, & la bague en valoit davantage. Je me tus : mais le ſoir je portai douze louis à M. Martin & le chargeai d'aller annoncer à Madame Dumas qu'on était venu lui offrir cette ſomme pour ſa bague : elle en fut étonnée; mais ſes idées

ne ſe fixèrent pas ſur moi. La nature s'était embellie à mes yeux, jamais la vie ne m'avait paru ſi douce; l'éternité ne doit être qu'un point ſans meſure, ſans eſpace, ſi l'on l'on jouit d'une félicité pareille ! que ſeraient quatre-vingts ans écoulés dans cet enchantement!

J'étais cependant tourmenté du deſir de faire connaître mes ſentimens à l'aimable Roſalie; mais je ſentais que je n'aurais jamais le courage de les exprimer de vive voix; après beaucoup d'anxiétés & d'incertitude, je me décidai à compoſer cette lettre.

» Je tremble, Mademoiſelle, en vous écrivant : » pardonnez-moi cette démarche, ce ſera, je vous » jure, le ſeul tort que j'aurai envers vous; mais » aujourd'hui je ne ſais plus où j'en ſuis. Je vous » aime éperdument, j'ignore ſi c'eſt de l'amour ou » de l'amitié : c'eſt peut-être tous les deux. Ne » m'en veuillez pas, je vous en ſupplie, vous me » rendriez trop malheureux : & cependant je ne » vous aimerais pas moins «.

Antoine BERNARD.

La lettre faite, il fallait la donner; & c'était là mon plus grand embarras. Je la gardai pendant trois jours ſans jamais oſer la riſquer. Enfin, la circonſtance me favoriſa. Roſalie me demanda un livre que j'avais. Je fus inventif pour la première fois. Je recopiai ma lettre ſur un carré de papier que j'adaptai ſur la couverture intérieure, & je profitai de l'abſence de la mère pour le donner à

Rosalie. En le lui présentant je balbutiai, ma main tremblait. == Mais qu'avez-vous Monsieur, vous paraissez troublé! == C'est que, Mademoiselle, ce livre contient un secret qui m'accable & que je n'ose confier à personne. == En ce cas-là je dois vous le rendre. == Non, ce serait encore pis, daignez plutôt l'apprendre, il est écrit sur la couverture. Elle l'ouvrit sans me répondre, lut quelques mots, & rougit beaucoup : dans cet instant, sa mère rentra, & Rosalie le posa aussi-tôt sur la cheminée. J'étais au supplice : mon esprit s'égarait, ce livre m'épouvantait : Madame Dumas en demande le titre ? sa fille, plus rassurée, répond pour moi : alors, sa mère le prend, l'ouvre, en parcourt quelques lignes. Je n'y tins pas : mon sang se fige, le cœur me manque, je me trouve mal : Rosalie s'en apperçut la première, jetta un cri de frayeur : à force d'eau & de vinaigre, l'eau de Cologne nous manquait, je recouvrai mes sens : mais ce qui acheva de me rétablir entiérement, ce fut l'action de Rosalie qui emporta le livre dans sa chambre.

Madame Dumas, riche des douze louis dont j'avais payé sa bague, se décida à aller faire quelque séjour à Versailles pour essayer d'échauffer l'humanité & l'activité des Commis. Elle fixa son départ au surlendemain. A peine avais-je osé paraître aux yeux de Rosalie : je ne l'approchais qu'en tremblant; mais touchée sans doute de mon

embarras, elle n'affecta rien, m'adressa la parole d'un visage tranquille, & remit la sérénité dans mon coeur. Je les conduisis jusqu'aux voitures de la Cour. En leur donnant la main pour y monter, je fus assez heureux pour tenir quelques instans celle de Rosalie. J'osai d'abord la presser légérement, je m'enhardis, je serrai davantage, mais sans oser lever les yeux; je craignais si fort de déplaire! l'aimable Rosalie voulut bien ne pas s'appercevoir de ce mouvement, & ne me retira sa main que pour entrer dans la voiture. Voilà la première faveur que j'ai reçue de l'amour: aussi s'est-elle imprimée au fond de mon ame. Je n'oublierai jamais les délices de ce moment.

Je passai quelques jours dans ma chambre, rêveur & solitaire: M. Martin voyant ma tristesse qu'il prenoit pour l'ennui du désœuvrement, me conseilla de me distraire, & d'aller à quelque spectacle des Boulevards. C'est là, me disait-il, que l'on trouve la véritable gaité, & la simple nature. J'ai été à l'Opéra, je m'y suis ennuyé: la Tragédie des Français me donne des vapeurs, & la migraine pendant huit jours: il n'y a pas assez de combats: j'y voudrais plus de soldats, plus de morts, plus de bruit, & point de ces longues conversations, qui font bâiller tout le monde.

Je suivis le conseil de M. Martin, & je fus occuper une place aux Variétés amusantes. Je me trouvai à côté d'un homme, qui s'apperce-

vant

vant combien j'étais nouveau à ce ſpectacle, fut rempli d'attention pour moi, il m'expliquait le ſujet des pièces, me nommoit les Acteurs, il porta la politeſſe juſqu'à m'obliger à prendre des rafraîchiſſemens. Après la Comédie il voulut abſolument m'accompagner juſques à mon hôtel : il me propoſa, pour le jour ſuivant, une partie chez Nicolet. Il m'en preſſa le plus obligeamment du monde : j'acceptai, & nous nous donnâmes rendez-vous à quatre heures au Palais Royal. Je me félicitai de ma bonne fortune, & d'avoir rencontré un homme auſſi aimable, & auſſi honnête. Je m'y rendis exactement. Lui-même avait devancé le tems, preſſé du deſir de me voir.

Il m'engage à me promener en attendant l'heure du ſpectacle ; me fait quelques queſtions d'amitié ſur ma ſituation, me recommande de ne point porter d'argent ſur moi dans les lieux publics, infectés de filoux ; enſuite, avec une effuſion de cœur bien rare, il m'offre ſa bourſe ; à votre âge, diſait-il, les moyens ne ſont jamais en proportion des beſoins. Je le remerciai vivement. = Abjurez tout myſtère avec moi : regardez-moi comme votre meilleur ami : j'eſpère le devenir, & mériter ce titre : êtes-vous en fonds ? Avez-vous de l'argent ? — Oui, j'en ai encore. = Combien ? = Dix louis. = Il faut les ménager. Enſuite, il me queſtionna ſur mes ſociétés, me conſeilla de m'attacher toujours à la bonne compagnie. = Qui fré-

quentez-vous à Paris? = Je lui parlai de Madame Dumas & de ſon aimable fille, de leur ſéjour à Verſailles. Je lui peignis ſur-tout Roſalie des couleurs les plus ſéduiſantes : gageons, me dit-il, en m'interrompant, que vous êtes amoureux de cette fille charmante? = Oui, je l'aime au-delà de toute expreſſion. La nuit je m'éveille vingt fois rempli de ſon image; le jour je n'ai d'autre beſoin que de la voir, & de l'entendre. = Eſt-elle riche? = Oh non, il s'en faut de beaucoup. Je lui contai alors l'hiſtoire de la bague que j'avais achetée ſous main. Il loua vivement ma généroſité, m'aſſura qu'il m'en eſtimoit davantage. » Quoi de plus doux, diſait-il, pour une ame honnête, que de ſecourir la vertu malheureuſe, & l'objet que l'on aime; en pareil cas, il faudrait ſe vendre ſoi-même; & cette bague, l'avez-vous? = Non, elle eſt entre les mains de M. Martin. Enſuite, il me demanda ſi la mère m'écrivait. = J'en attends une lettre. = Ecrit-elle bien? = Je ne connais pas ſon écriture. Nous arrivâmes ainſi deviſant chez Nicolet. Il voulut abſolument me défrayer : trop heureux, ajoutait-il, de trouver l'occaſion de me prouver l'intérêt que l'innocence & la candeur de mon caractère lui avaient inſpiré. « Conſervez ſoigneuſement cette précieuſe qualité; je voudrais bien que tous les hommes vous reſſemblaſſent.

Nous nous ſéparâmes après le ſpectacle avec

toute la chaleur d'une vive amitié. Ce qui rendait notre ſéparation ſi douloureuſe, ſi tendre, c'eſt qu'il allait paſſer quinze jours à la campagne, chez un oncle dont il devoit hériter : j'en étais réellement affligé ; j'ai vu peu d'hommes auſſi prévenans, auſſi attentifs.

Le lendemain matin, à peine avais-je quitté mon lit, que j'entendis frapper à ma porte. J'ouvre, je vois une femme d'un âge mûr, en robe noire, en grand bonnet, qui me demande d'un air doux & riant ſi je ne ſuis pas M. Antoine Bernard. = Oui, Madame, c'eſt moi-même. = Ah, Monſieur, j'en ſuis enchantée : d'après le portrait que l'on m'a fait de votre honnêteté, de la beauté de votre ame, de votre amour pour la vérité, j'avais le plus grand deſir de vous connaître. Continuez mon enfant, ne vous laiſſez point corrompre par l'air infecté du ſiècle, & Dieu vous bénira. J'écoutais l'œil ouvert, & la bouche béante, lorſquelle ajouta, j'arrive de Verſailles, & je vous apporte une lettre de Madame Dumas, cette femme reſpectable, votre amie, & la mienne. Au nom de Madame Dumas, je jette un cri de joie, je demande mille pardons à cette bonne Dame, je la fais aſſeoir, je la remercie de ſa complaiſance, de ſa peine : Je l'aurais embraſſée de bon cœur ſi j'avais oſé. = Comment ſe porte-t-elle ? = Aſſez bien ; un peu de rhume. = Et Mademoiſelle Roſalie. ? = Elle a l'air préoccupé, rêveur, je lui

ſoupçonne quelque inclination à Paris, car elle s'ennuie à Verſailles, elle me le diſait encore hier au ſoir. Il faut convenir que c'eſt une Demoiſelle bien aimable, bien honnête; trop heureux celui qu'elle aimera. Ces propos coulaient dans mon cœur comme un baume délicieux. J'ouvre la lettre, je la dévore : la voici.

» Je connais, mon cher Monſieur, la nobleſſe » de votre ame & votre amitié pour nous : je » ſuis obligée de faire un préſent de vingt louis » pour hâter & appuyer le ſuccès de mes ſollici- » tations; vous ſeul m'avez inſpiré aſſez de con- » fiance pour m'arracher un aveu pareil, & vous » prier de me les prêter, ſi cela ne vous incom- » mode pas : cependant, comme je crains fort d'être » indiſcrete, & que je ne veux pas abuſer de votre » généroſité, je me contenterai de dix louis, & » pour compléter ma ſomme je me déferai de quel- » que bijou inutile. Vous pouvez remettre cet ar- » gent à Madame Saint-Denis, qui a bien voulu » ſe charger de cette lettre. C'eſt une femme de » la plus grande probité & la plus ancienne de » mes amies. Roſalie ſe porte bien, & me de- » mande la permiſſion de vous écrire une ligne de » ſa main. Thérèſe Dumas.

» Je fais mille complimens à notre ami M. Ber- » nard, nous le regrettons beaucoup, Maman & » moi : s'il était ici avec nous, le temps ne nous » paraîtrait pas auſſi long «. Roſalie Dumas.

Quelle douce, quelle vive émotion j'éprouvai en lisant ces mots tracés d'une main si chère! je me hâtai de compter les dix louis qui me restaient, à la charitable Madame Saint-Denis; je lui fis mille excuses de la peine qu'elle voulait bien prendre : j'insistai pour la reconduire jusqu'à la porte de la rue, où je la quittai en la chargeant de mille bénédictions.

Dès que je fus dans ma chambre, je m'abandonnai à mon ravissement; je lus, relus, l'apostille de Rosalie; je la baisais, la rebaisais avec transport. Je sortis pour commander un petit sac de taffetas verd, dans lequel je renfermai cette lettre si chère, & je la portai depuis, appliquée sur mon cœur.

Quelques jours après, ces Dames revinrent de Versailles, bien fatiguées, bien excédées de ce séjour, & désolées sur-tout d'avoir épuisé leurs facultés pour avoir eu l'avantage de parler une fois au Ministre, qui leur répondit que l'on verrait, qu'il n'y avait pas d'argent, & qu'il fallait d'ailleurs constater la dette. Elles ne me parlèrent point de l'emprunt de mes dix louis, je me gardai bien aussi de laisser échapper le moindre mot à ce sujet.

Cependant j'étais dénué d'argent, & il en est de lui comme de la santé, quand il manque, on en sent la néceffité. Je confiai mon embarras à M. Martin, qui connaissant l'état de mes finances, m'en demanda le compte. Je fus obligé de lui dé

clarer la vérité. Le ſieur Martin était né défiant ; l'emprunt lui parut ſuſpect : & malgré le ſilence que j'avais exigé de lui, il s'en ouvrit à Madame Dumas ; qui étonnée, déſolée, me fit appeller ſur le champ, & exigea un nouveau récit de mon aventure. Je le fis avec fidélité : elle voulut voir la lettre que m'avait remis cette femme : comme elle était ſur mon ſein, enveloppée dans ſon petit ſac verd ; je fus un peu troublé : j'héſitais : mais preſſé par de nouvelles inſtances, je la tirai, en rougiſſant de ſon dépôt ; heureuſement, on ne s'apperçut pas de cette cérémonie, ou du moins, on ne s'y arrêta pas. Madame Dumas nous montra alors un billet écrit de ſa main, & les deux écritures étaient bien diſſemblables. Martin s'écria qu'il s'en était douté, que j'avais été friponné, & que le fripon était celui qui me faiſait tant d'amitiés aux petits ſpectacles.» Mais auſſi, qui jamais a avoué qu'il avait de l'argent chez lui. = Quand on vous le demande, ne faut-il pas dire la vérité ? = La vérité ! quelle ſottiſe ! Continuez, & vous verrez ſi la vérité ne vous menera pas en ligne droite à l'hopital, ou aux petites maiſons. A cet évènement je ne perdis que mon argent ; & j'y gagnai plus d'affection de la part de la mère & de la fille.

M. Martin, malgré ſon amitié pour moi, n'eut garde de m'ouvrir ſa bourſe, mais charmé que je vive, pourvu que ce ne ſoit pas à ſes dépens,

il déclara à Madame Dumas l'achat que j'avais fait de ſa bague. Je fus vivement grondé de cette charmante femme. La bague fut remiſe en vente, on s'en défit à un prix aſſez honnête, & mes douze louis me furent rembourſés.

Me voilà encore dans le ſein de l'opulence; enchanté du préſent, peu ſoucieux de l'avenir, & m'abandonnant tout doucement au courant de ma deſtinée.

Mais un orage ſe formait ſur notre horiſon. Roſalie, l'aimable Roſalie, depuis quelques jours languiſſait, ſouffrait des maux de tête continuels: au troiſième jour la fièvre, le tranſport la ſaiſiſſent. On vient m'éveiller dans la nuit, je cours chez un habile Médecin, il ne veut pas ſe lever, il ne marche jamais la nuit, je ne pus enfoncer ſa porte, car je l'aurais arraché de ſon lit. On m'en indique un autre, j'y vole: à force de cris & de prières, M. le Docteur s'enveloppant de ſa robe de chambre, & d'une grande perruque, conſent à me ſuivre. Il ordonna une prompte ſaignée, je vole chez le Chirurgien: je le fais dépêcher; je l'amène: quel tableau que celui d'une jeune perſonne brillante d'attraits, giſſant ſur le lit de la mort; ſa mère auprès-d'elle, pâle, éplorée, l'embraſſant à chaque inſtant, la conjurant de vivre, implorant la mort pour elle-même. Moi d'un autre côté, égaré, éperdu, voulant lui prodiguer mille ſecours inutiles.

Je connaissais la délicatesse de Madame Dumas. Je vins à ses genoux lui apporter mes douze louis ; elle m'embrassa : j'en accepte, dit-elle, la moitié ; il s'agit du salut de ma fille, & vous êtes si fort notre ami.

L'état de Rosalie était toujours allarmant : la nuit on ne me permettait pas de rester auprès d'elle ; mais j'allais de ma chambre à la sienne pour écouter à la porte, pour apprendre de ses nouvelles ; le jour je restais auprès de son lit, ou je courais la Ville pour lui chercher du secours. Enfin la fièvre se calma, l'espérance revint, & nous respirâmes. Le Dimanche Madame Dumas voulant entendre la messe, me confia la garde de sa fille. Sa pauvreté ne lui permettait pas d'en avoir d'autre : je restai donc auprès de son lit, ne lui parlant pas de peur de l'agiter, mais ayant les yeux toujours fixés sur elle, un soupir qu'elle entendit la fit tourner de mon côté ; elle jetta un regard sur moi, & de l'air le plus intéressant, sans proférer une parole, elle me présente sa main. Ah Dieux ! je la saisis, je la presse avec transport, je la couvre de mes baisers : ah ma chère Rosalie, lui dis-je, vivez, vivez, ou je meurs. Je m'arrêtai, les sanglots, les larmes m'interceptent la parole : Rosalie ne me répondit rien, mais je sentis presser doucement ma main. Je porte encore la sienne sur ma bouche, sur mon visage, je la baigne de mes larmes. Madame Dumas entra dans ce moment,

Rosalie retira sa main, mais je ne pus arrêter mes pleurs; qu'avez-vous donc, me dit Madame Dumas, d'où viennent ces pleurs? Je fus obligé de lui raconter la scène touchante qui venait de se passer. Elle ne répondit rien: mais le soir elle me prit en particulier & me demanda si j'aimais sa fille. Oui, Madame, avec idolâtrie. = Lui avez-vous déclaré votre amour? = Jamais de vive-voix: mais je lui ai écrit. = Elle a reçu votre lettre? J'avouai alors le détour dont je m'étais servi pour la lui faire parvenir. = On doit excuser votre jeunesse, & votre sincérité couvre votre faute. Mais je vous conjure au nom de l'amitié & de l'honneur de ne pas nourrir cette passion. La fortune s'oppose à vos vœux: nous sommes pauvres, vous n'êtes pas plus fortuné que nous, & l'union de vos cœurs ferait votre malheur réciproque. Allons, promettez-moi de ne plus l'aimer. = Mais, Madame, comment peut-on s'empêcher d'aimer? = C'est l'ouvrage du tems & de la raison. Promettez-moi du moins de lui cacher vos sentimens. Je soupirai, & je promis. Je connus dès ce moment les tourmens, les angoisses de l'amour.

Le jour suivant, pour dissiper ma tristesse, je fus me promener sur les Boulevards: je les traversais, au milieu d'une foule de carrosses, abandonné à ma rêverie, lorsqu'un grand laquais me tirant par le bras, me dit qu'une Dame, dont il m'indiqua la voiture, désirait de me parler. Je le

ſuivis, & je reconnus Mademoiſelle Adélaïde. Elle m'accueillit d'un ſouris gracieux, me reprocha doucement mon indiſcrétion vis-à-vis du Comte de Vieille-Maiſon. = Mademoiſelle, j'en étais bien fâché, je vous l'aſſure, mais il faut toujours dire la vérité. = Non pas vraiment, toute vérité n'eſt pas bonne à dire. Mais mon amitié vous pardonne, & je ne renonce pas au plaiſir de vous obliger. J'ai congédié le Comte de Vieille-Maiſon, auſſi antique que ſon origine. Il me fatiguait de ſa politique, ne m'entretenait que des affaires, des intérêts des Princes, moi je m'occupe des miens, & m'inquiète fort peu de ceux des Princes. Je vis préſentement avec le Marquis de Valinzac, l'amant de la Ducheſſe de Beaucourt, femme du Miniſtre; le Marquis me la ſacrifie en ſecret, & j'obtiens par le crédit de ma rivale tout ce que je veux. Venez chez moi demain matin, vers le midi, c'eſt l'heure de notre lever, & je vous préſenterai au Marquis.

Je fus exact au rendez-vous: mais M. le Marquis avait été obligé de s'expoſer au grand air avant que le ſoleil eût atteint ſon zénith; il avoit perdu dans la nuit quinze cens louis, & il s'était arraché des bras du ſommeil & d'Adélaïde, pour aller attaquer la bourſe de ſes bons amis, Meſſieurs les Uſuriers. Cependant il était prévenu de ma préſentation, & j'avais ordre de me rendre à ſon Hôtel à deux heures. = A propos, n'oubliez pas

de dire que vous êtes un pauvre Gentilhomme; la nobleſſe eſt ſa manie : j'ai emprunté ce détour pour échauffer ſon zèle, il ne voudrait pas obliger un roturier. Comme l'heure de mon rendez-vous était encore éloignée, je ne pris pas la ligne droite pour me rendre à l'Hôtel Valinzac. En décrivant ma parabole, je rêvais à cette nobleſſe dont Mademoiſelle Adelaïde voulait m'honorer. C'eſt un menſonge, diſais-je, que de me donner pour Gentilhomme, & dans le monde on ne peut réuſſir que par la vérité. M. Martin que je rencontrai fortuitement, me demanda à quoi je rêvais. Je lui expoſai mon inquiétude, & ce qu'exigeoit de moi Mademoiſelle Adelaïde. = Eh bien, le grand embarras! je me dirais le fils de l'Empereur du Mogol, ſi cela devait faire ma fortune. = Mais c'eſt un menſonge, & le menſonge.... eſt néceſſaire dans le monde : ſi les hommes ne ſe trompaient pas entr'eux, ils ſe déteſteraient : on ment aux Rois, aux femmes, aux Grands, aux beaux-eſprits, & le menſonge eſt le nœud de la ſociété.

Je quittai le ſieur Martin ſans être ſéduit par ſes ſophiſmes. Mes principes avaient jetté dans mon cœur de trop profondes racines. J'arrivai avec mes réflexions à l'Hôtel Valinzac : à la faveur d'une lettre dont j'étais porteur, je fus introduit dans la ſalle des bains où était M. le Marquis. Vous venez à propos, me dit-il, je me charge de votre fortune; & en attendant que je puiſſe vous obtenir

une place, je vous nomme mon Lecteur, avec cent pistoles d'appointemens. Mon Maître-d'Hôtel a ordre de vous faire bonne-chère. Cela vous convient-il? = Ah Monsieur! le Marquis, avec ce traitement & vos bontés, je serai plus riche que vous. Il rit de ma naïveté: = Eh bien, vous allez entrer en exercice, prenez ce livre, & lisez-moi pendant que je suis dans le bain.

Ce Livre avait pour titre, les Bijoux Indiscrets; il me parut qu'il amusait beaucoup M. le Marquis; mais je n'y comprenais rien, n'ayant jamais lu chez ma mère, pour égayer nos soirées, que Marie à la Coque, la Légende Dorée, & les Miracles du Bienheureux Paris, rédigés par le Conseiller Carré de Montgeron.

En me renvoyant, M. le Marquis me prévint de l'heure de mes devoirs auprès de lui. = » Le » matin quand je me baignerai; & lorsque je coucherai chez moi, vous me ferez auprès de mon » lit une lecture voluptueuse, jusqu'à ce qu'un » doux sommeil me ferme la paupière. Je veux » m'endormir dans les bras de la volupté. J'ai » recueilli, disait-il, dans le cours de sept ou huit » ans environ deux cent mille livres de rente; si » je crois mon fidele Intendant, il ne m'en reste » plus que la moitié. Mais les jouissances coûtent, » & je n'aime pas les privations: j'ai trente ans, » c'est-à-dire, à-peu-près encore une quinzaine » d'années à boire dans la coupe des plaisirs, je

» veux, jusqu'à cette époque, que ma vie ne soit » qu'une longue & délicieuse ivresse: alors, après » avoir épuisé toutes les sources de la volupté, je » consens à rendre en paix mon corps aux élémens «. J'ai su depuis qu'il avait tenu sa parole, & qu'il était mort à quarante-cinq ans, ruiné, chargé de dettes, desséché, perclus de tous ses membres, mais souffrant depuis deux ans des douleurs très-aigües, sur lesquelles sans doute il n'avait pas compté.

Jusqu'à sa rentrée dans le bain, je ne vis plus M. le Marquis : alors je fus mandé pour faire ma lecture : mais à peine l'avais-je commencée, qu'on apporta un billet de la Duchesse de Beaucourt, il éclata de rire en le lisant ; sa colère est plaisante, disait-il, en ricanant. Allons, écrivez M. Bernard, ce billet mérite une réponse. » Oui, ma » belle Duchesse, je ne suis pas assez faux pour » chercher à vous en imposer ; j'ai passé la nuit » avec la petite Adélaïde, mais je ne soupçon- » nais pas qu'une femme de votre rang, & aussi » sûre de mon cœur que vous devez l'être, pût » s'effaroucher d'un désir passager pour une petite » grisette : on appelle cela préluder au plaisir ; & » si vous daignez l'appeller auprès de vous, vous » verrez que ce prélude n'affaiblit point les sen- » timens éternels de respect & de tendresse que » vous m'avez inspirés «. Monsieur le Marquis, par discrétion, mit l'adresse lui-même : ensuite il

ſe fit habiller, & diſparut pour le reſte du jour.

Il rentra chez lui à trois heures du matin, & me fit éveiller pour venir remplir auprès de lui mon office de lecteur. Mon ami, me dit-il, j'ai des vapeurs, ou plutôt un reſte d'humeur enveloppe mon eſprit. J'avais compté paſſer une partie de la nuit chez la Ducheſſe, mais elle eſt piquée au vif du billet de ce matin, elle le trouve impertinent : cependant tu l'as vu, il reſpirait la paſſion, c'était l'expreſſion du plus pur ſentiment ? les femmes, on ne peut les comprendre ! Lis-moi quelque choſe d'un peu gai pour chaſſer ces nuages ; je pris un livre, c'était le Sopha. = Non, il eſt trop ſérieux, je n'ai pas dans ce moment l'eſprit enclin à la réflexion. Ah ! cherche-moi les Œuvres de l'Abbé de Grecourt : » cette Ducheſſe » eſt pourtant ſingulière, ſes idées ſont neuves, » il ſemble qu'on ne peut l'aimer, en couchant avec » d'autres femmes «. Je crus au nom de l'Abbé de Grecourt, que ſes Œuvres étaient ou morales ou pieuſes. Mais les expreſſions m'en parurent ſi biſarres, elles étaient ſi nouvelles à mon oreille, que j'anonnais, balbutiais ; un vif incarnat colorait mon viſage. Heureuſement le ſommeil verſa bientôt ſon baume ſoporifique ſur les yeux fatigués de M. le Marquis, & me permit de me retirer.

A l'heure du bain, je me préſentai pour mon ſervice : M. le Marquis n'était plus tourmenté des vapeurs de la veille : mais il avait une pareſſe d'eſprit

qui ne lui permettait pas de lier deux idées : laisse ton livre & causons : ta famille est du Limousin ? = Oui, Monsieur le Marquis. = A qui tiens-tu dans la Province ? = A ma mère. = Parbleu, je le crois aisément. As-tu des parens un peu distingués, qui marquent dans le monde ? = Oui, j'ai un cousin germain qui est Chanoine à Limoges. = Diable, c'est une belle fortune ! une grande illustration pour une famille. Mais que faisait ton pere, a-t-il servi ? = Il était comme mon grand-père, Marchand Drapier. = Marchand Drapier ! vous avez donc dérogé ? = Non, Monsieur, nous avons toujours été honnêtes gens. = Mais n'es-tu pas Gentilhomme ? = Non, Monsieur le Marquis. Il est vrai que Mademoiselle Adélaïde m'a recommandé de me donner pour tel, mais ce seroit un mensonge, & je l'ai en horreur ; il ne mène à rien de bon. = Ma foi mon cher ami, j'en suis fâché pour toi : mais je voulais obliger un Gentilhomme & non un Roturier. Voilà quatre louis, je te rends ta liberté, adieu.

Je me consolai aisément de cette disgrace, les lectures de M. le Marquis n'étaient pas à ma portée, & effarouchaient mon innocence. D'ailleurs je retournais auprès de Rosalie, & près d'elle je n'aurais pas regretté l'empire du monde.

J'avais pourtant promis à Madame Dumas de taire mon amour : & je me trouvai bientôt dans une situation embarrassante. Madame Dumas réglait

des comptes avec M. Martin, & moi plus reculé avec Rosalie, je lui taillais une plume : j'allais l'essayer lorsqu'elle me dit avec une douceur & une gaité charmante, = Qu'allez-vous écrire ? = Ce que vous ordonnerez. = Eh bien, écrivez si vous êtes amoureux. Le trouble me saisit, je me rappelle ma promesse à sa mère, & j'écris : *j'ai aimé. Mais j'ai promis de renoncer à celle que j'aimais.* Rosalie s'empresse de lire, mais à ces mots, elle jette le papier, me tourne le dos sans prononcer une parole, & ne me regarde plus du reste de la soirée. J'étais désespéré. Je passai la nuit, dans la plus vive agitation.

Le lendemain je ne pus voir Rosalie jusqu'à l'heure du dîner. Elle s'était renfermée dans son cabinet, sous prétexte de finir un tableau. A dîner elle eut un air fort gai, & moi fort sot, elle affectait de manger avec appétit, & mes morceaux hésitoient dans ma bouche. Sans doute elle démêla mon trouble, & pour mieux en jouir, & pour l'accroître, elle me demanda s'il y avait long-temps que je n'avais vu Mademoiselle Adélaïde. Elle s'était imaginé que c'était à Adélaïde que j'avais fait cette promesse. A cette question je rougis par-dessus les yeux. Je ne sais ce que je répondis. Le dîner fini : elle s'éclipsa pour aller reprendre son ouvrage. Madame Dumas qui nous avait observés, & qui voyait quelque chose de peu ordinaire dans la conduite & le ton de sa fille,

voulut

voulut en savoir la cause; je lui en fis l'aveu très-ingénu; elle approuva ma conduite, & me pria de lui pardonner la rigueur dont elle usait. = *Je suis mère, & j'en remplis les devoirs.* Mais la tendre Rosalie, sous cet air de sérénité, n'en était pas moins agitée. Elle m'a confié depuis, qu'après avoir passé une partie de la nuit à pleurer, elle fut entendre une messe bien dévotement, pour demander à Dieu la grace de m'oublier, & de triompher de sa passion. L'amour est un sentiment de dévotion, & celle-ci un sentiment d'amour, un besoin d'aimer. Dès que je pus quitter Madame Dumas, je courus dans ma chambre, & je répandis un torrent de larmes : elles me soulagèrent : je sortis, je fus me promener au loin dans la campagne sans rien voir, sans rien entendre, anéanti dans ma profonde rêverie. Je ne rentrai chez moi que fort tard, & je ne vis personne. Dès que le jour parut je regagnai les champs. Je trouvais un certain adoucissement dans cette promenade, soit que la nature parle mieux au cœur quand la sensibilité est affectée, ou que l'action & le mouvement soient une diversion au chagrin. Je dînai même hors de la ville : mais je ne pus résister au desir pressant de retourner dans l'asyle où respirait ma chère Rosalie. M. Martin m'apprit en arrivant que Madame Dumas était fort inquiète de moi, & avait envoyé plusieurs fois pour savoir si j'étais rentré. Hélas! je brûlais d'être chez

elle; & cependant en y allant, je modérais mes pas, je m'arrêtais, je tremblais. Je fus grondé sur ma disparution : mais bientôt à travers les discours & l'intérêt que me témoignait Madame Dumas, je vis, sur ses yeux & sur sa physionomie, un voile de tristesse, qui commença à m'inquiéter. Rosalie était auprès de la fenêtre son ouvrage à la main. Sa mère & moi étions devant le feu; Le silence régnait dans la chambre, quand, tout-à-coup, j'entendis pleurer Rosalie. = Ah mon Dieu, Mademoiselle, qu'avez-vous? Soudain Madame Dumas se lève, se précipite dans les bras de sa fille, & confond ses larmes avec les siennes. A ce tableau si touchant, les miennes coulèrent abondamment. Je me jette aux genoux de Madame Dumas, au nom du ciel, lui dis-je, apprenez-moi la cause de vos pleurs. Quel malheur vous menace? Que vous est-il arrivé? = Rien mon enfant, rassurez-vous, nous ne sommes pas heureuses, & ma fille pleure. Ses larmes soulagent son cœur; laissons-la pleurer. Après ces mots, elle reprit sa place, essaya de soutenir la conversation; mais la contrainte & la douleur éteignoient sa voix, ses paroles étaient entrecoupées & sans suite : ne pouvant vaincre son affliction, elle se détermina au silence. Rosalie, moins maitresse d'elle-même, continua ses soupirs & ses sanglots. Dans ce moment, on frappe à la porte : = Ah Maman, c'est lui! = Qui Mademoiselle? qui donc?

parlez, je vous en conjure. = Ah Monſieur, c'eſt Maman qui va vendre ſon linge & ſes robes; je veux donner les miennes; elle s'y oppoſe. = Et pourquoi cette vente? = Nous devons huit louis à M. Martin qui les réclame, & nous fait entendre que ſi nous ne le payons pas, il ſera obligé, malgré lui, de nous refuſer ſon logement. Mais j'en ai, m'écriai-je! j'ai douze louis : que je ſuis heureux! les voilà : je vais les porter à M. Martin. Non, me dit Madame Dumas, en m'arrêtant: je ſuis pénétrée de votre généroſité. Mais je ne puis en profiter. = Et pourquoi, Madame, vous me mépriſez donc bien? Ah Mademoiſelle, votre mère me mépriſe : que lui ai-je fait? = Non, mon cher enfant, on ne peut vous eſtimer davantage, mais vous êtes auſſi infortuné que nous! = Infortuné! Moi? Non je ſuis le plus heureux des hommes. Je ne troquerais pas mon ſort contre le plus brillant de la terre : je ſuis avec vous : j'ai cent écus. Roſalie, Mademoiſelle, jettons-nous à ſes pieds, pour la prier de les accepter : en effet, nous tombons tous les deux à ſes genoux; pendant cette ſcène on continue de frapper à la porte : je me lève, je cours l'ouvrir : n'eſt-ce pas ici me dit un petit homme, que loge une femme qui a des nippes à vendre : = Des nippes? ah malheureux! ſortez; laiſſez-nous : rien n'eſt à vendre. = Pardonnez-moi, Monſieur, je veux entrer. = Non vous dis-je, on n'entre point. Comme il s'obſti-

nait, & voulait forcer la porte, la colère m'enflamme, je le prends par le col, & je l'entraîne vers l'escalier : plus il s'efforçait de m'échapper, & plus je serrais vivement. Je le conduisis ainsi d'escalier en escalier jusqu'au premier étage : il criait, heurlait, je fus inflexible. Lorsque je lâchai ma proie, lui, toujours avide de la sienne, voulut remonter : je l'atteignis bientôt, & par un effort, sans doute trop vigoureux, je le renversai à mes pieds, & il roula quelques marches. Alors, tout joyeux de ma victoire, je vole à M. Martin, j'acquitte Madame Dumas : après quoi, pour éviter tout reproche ou un refus d'elle, je ne parus plus du reste de la journée.

Je passai une nuit paisible & douce, j'étais si content de moi-même. J'avais pu rendre un bon office à ce que j'adorais. Le soleil brillait déjà sur l'horizon; quand l'hôte Martin m'éveilla en sursaut, en s'écriant, que diable avez-vous fait hier au soir à ce coquin de frippier ? je l'ai bien entendu beugler sur l'escalier, mais je me suis bien gardé de paraître; je n'aime pas à me jetter dans des embarras, vous auriez pu l'étrangler à votre aise, & d'ailleurs un frippier mort, il en renaît dix autres plus frippons : allons, levez-vous : nous sommes mandés chez le Commissaire Cocard. = *Je suis innocent, je ne crains rien, & je parlerai au Commissaire Cocard :* je m'habillai à la hâte, & nous nous rendîmes avec le sieur Martin chez

ce suppôt subalterne de la Justice. Soyez ferme, me disait mon hôte, chemin faisant, il n'y a point de témoins; niez tout hardiment : pour moi, je jurerai que je n'ai rien entendu.

Je trouvai une accusation très-grave chez le Commissaire Cocard : & j'avais pour antagoniste, la femme du frippier qui se présentait pour son mari, qu'elle disait détenu dans son lit par ses douleurs & ses contusions. Quand on eut lu la déposition, le sieur Martin, stable dans ses maximes, jura que rien n'était plus faux : que je n'avais pas touché cet homme, & qu'il n'avait rien entendu. A ces mots, la femme s'anime, l'affaire s'engage, les invectives, les injures partent, se croisent, volent d'une bouche à l'autre. Alors M. le Commissaire rajustant sa perruque, se dresse sur ses deux pieds, & impose silence aux parties déclamantes. Ensuite, il se tourne vers moi, & m'interpelle d'une voix grave & majestueuse. Fidèle à mes principes, je racontai l'aventure sans la voiler d'aucun déguisement. Pendant le récit le sieur Martin se désolait, me faisait des contorsions épouvantables, mais il eut beau me regarder, grimacer, je n'en suivis pas moins la ligne de la vérité.

Le Commissaire Cocard, homme expert dans son métier, jugea d'après ma confession que je cachais la moitié de mes méfaits, puisque j'en avouais une partie, & procédant en conséquence, il me fit conduire en prison.

Je fouffris ce revers avec la conftance d'un Héros, j'étais martyr de la vérité, & cette idée me confolait : je ne pouvais pas oublier que deux pigeons, fymboles du Saint-Efprit, avaient ombragé mon berceau. Mais l'hôte Martin était furieux, il me traitait d'infenfé, d'imbécille. Voilà, dit-il, où mène votre fyftême : j'ai dit cent mille menfonges dans ma vie, & je m'en trouve très-bien : quand on veut fe conduire comme vous, il faut aller vivre chez les Sauvages. Sa diatribe finit à la porte de la prifon, où il me laiffa en me confeillant de ne pas dire fes vérités au géolier qui pourrait les repouffer brutalement.

Madame Dumas & fa fille accoururent auffitôt. Elles me trouvèrent dans un fale & obfcur réduit, confondu avec trois ou quatre malheureux. Elles me firent donner une chambre féparée, & décorée pour tout meuble d'une chaife de paille & d'un petit banc. Rofalie & moi occupâmes le banc, & la chaife, quoique délabrée, fut le fiége d'honneur de Madame Dumas. Dès que nous fûmes feuls, cette charmante femme m'embraffa : enfuite s'adreffant à fa fille; eh bien ma chère Rofalie, penfes-tu qu'il nous aime ? crois-tu qu'il nous foit attaché ? = Oui, Maman, Monfieur paraît avoir avoir de l'amitié pour nous. = Et nous l'aimerons-nous ? tu ne réponds rien ? = Maman je crois que vous devez l'aimer. = Oui, moi, fans doute : mais toi ? = Je ne le dois pas. = Pour-

quoi, avec mon aveu? = Il ne suffirait pas, il faudrait que Monsieur eût autant d'attachement pour moi qu'il en a pour vous : mais..... = achevez. = Je n'ai plus rien à dire. Ah! si je vous aime, m'écriai-je! je m'arrêtai, je rougis, je baissai les yeux. Madame Dumas jouit un moment de mon trouble & de celui de sa fille. Ensuite elle nous dit, allons mes enfans, aimez-vous : je le veux bien, consolez-vous par les sentimens les plus purs & les plus tendres des rigueurs de la fortune. A ces mots je me précipitai à ses pieds, ensuite à ceux de Rosalie, je saisis sa main, je la mouillai de quelques larmes qui sortirent du fond de mon cœur. Je lui jurai cet attachement éternel que la passion envisage, & qui existerait certainement si les mœurs & le ton de la société n'avaient dépravé l'amour, & modifié la nature même. Le germe le plus heureux déposé sur un terrein ingrat, ne produit que des fruits amers. Après cet épanchement d'amour & de sensibilité, Madame Dumas me rappella à la raison : mes enfans, nous dit-elle, notre misère respective s'oppose à votre union. Il faut attendre que vous soyez placé : vous avez du mérite, des mœurs, vous devez réussir avec ces moyens là. C'est dans cette effusion de l'ame, dans la conception de cent projets de fortune, d'arrangemens de mariage, que la journée s'écoula délicieusement. Nous n'étions plus dans une prison : qu'importe le réduit que nous habitons quand le bonheur y est

avec nous ! Depuis ce jour, je n'appellai plus Madame Dumas que ma petite maman, & Rosalie était ma sœur.

Elles s'occupèrent vivement de ma délivrance : mais le frippier exigeait une somme considérable en réparation, & c'était là précisément le ressort qui nous manquait. Le sieur Martin venait quelquefois me donner des conseils, mais il n'eut jamais la force de m'offrir sa bourse. Déjà six semaines s'étaient écoulées, & rien n'avançait. Ma petite maman & Rosalie étaient au désespoir. Pour surcroît de disgrace elles furent obligées d'aller à Versailles. Le chagrin & l'ennui commencèrent à m'envelopper. Le sommeil me fuyait, je perdais l'appétit. Le peu d'argent que j'avais s'était fondu rapidement dans ce creuset infernal : la misère & la faim m'environnaient. Une nuit, que dévoré d'inquiétude je cherchais dans mon esprit les moyens d'amollir la dureté du Commissaire & du frippier ; Mademoiselle Adélaïde vint se présenter à ma pensée : ah m'écriai-je ! si elle savait ma situation, elle en aurait pitié ! Cette idée fut un trait de lumière : je me lève à la pointe du jour, je compose une lettre pathétique où je lui peins l'excès de mon infortune : on vous répondra, dis-je, au Commissionnaire, qu'il n'est pas jour chez elle : mais priez, suppliez qu'on l'éveille, assurez qu'il s'agit d'une affaire importante : il s'acquitta à merveille de ma commission, & il insista

ſi vivement qu'on interrompit le ſommeil de Mademoiſelle Adélaïde. Elle me répondit ſur un petit morceau de papier ambré : ſoyez tranquille, vous aurez de mes nouvelles dans la journée. Qu'elle fut longue ! que je fus agité ! déjà le jour s'éteignait, & perſonne ne paraiſſait. L'eſpérance m'abandonnait, le déſeſpoir m'égarait. Je reſtais immobile devant la porte de la priſon, les yeux fixés ſur elle. Enfin cette porte s'ouvre, j'avance, & j'apperçois la généreuſe Adélaïde. Je vole dans ſes bras. = Ah, Mademoiſelle, ayez pitié de moi, ſauvez-moi, je ſuis perdu ſans vous. Raſſurez-vous me dit-elle, en me preſſant doucement dans ſes bras : vous êtes libre ; & je viens vous chercher. Auſſi-tôt un laquais enlève mes hardes, elle paye le Géolier, & m'entraîne dans ſa voiture. La reconnaiſſance, la joie étouffaient mes paroles, je lui ſerrais les mains, j'embraſſais ſes genoux. Adélaïde partageait mon émotion. Je ne croyais pas, dit-elle, qu'il fût ſi doux de faire du bien ! elle me raconta enſuite que ma lettre reçue, elle avait fait venir le frippier chez elle, lui avait offert de l'argent ; que refuſant ſes propoſitions, elle avait voulu le traduire chez le Lieutenant de Police : j'ai mon carroſſe là-bas, lui dit-elle ; partons : je lui parlerai au nom des malheureux : il en eſt le protecteur, & par ſa place & par la bonté de ſon cœur. Ma vivacité & cette menace ont effrayé ce miſérable juif. Il a accepté mes propoſitions en

exigeant ſeulement que je lui rembourſâſſe les frais d'un habit complet, dont il avait, diſait-il, gratifié M. le Commiſſaire Cocard. J'y ai adhéré : j'ai couru chez cet honnête Cadi, & ayant obtenu l'ordre de votre élargiſſement, je me ſuis fait un vrai plaiſir de venir vous l'annoncer moi-même. A ces mots ſon carroſſe s'arrêta devant la porte de mon Hôtel : = Adieu, mon cher ami, je veux voir le dernier ballet de l'Opéra, & l'heure preſſe. A propos, vous êtes ſans argent, voilà ma bourſe. = Mais Mademoiſelle, comment vous le rendrai-je cet argent, je n'ai rien ? = Je vous donne vingt ans : adieu, ſoyez demain à mon lever, j'ai imaginé un moyen de pouvoir vous être utile.

Je rentrai tout radieux dans l'Hôtel du ſieur Martin, qui fut très-étonné de mon apparition. = Comment diable avez-vous fait pour échapper aux ſerres de la Juſtice ? Je dois tout à Mademoiſelle Adélaïde, m'écriai-je, & je lui fis le récit de la généroſité, de la magnanimité de ſon procédé. = Cette Demoiſſelle Adélaïde eſt une fille inimitable. Je ſuis toujours étonné d'apprendre qu'il y ait des gens qui donnent ainſi leur argent, car quand on l'a lâché, il ne revient plus. Et cependant il y a de ces gens-là, tout le monde l'aſſure, il faut bien le croire. Il eſt vrai que j'ai prêté ſix louis à Madame Dumas pour ſon voyage de Verſailles. Comment faire, cette pauvre femme eſt intéreſſante, elle n'a pas le ſou: il faut bien s'exécuter. =

Ah M. Martin, que je vous en ſais bon gré, vous ne ſauriez mieux placer votre argent. = J'ai ſeulement exigé qu'elles me laiſſâſſent leurs hardes. = Eh mais mon Dieu, comment feront-elles ſans hardes. = Ma foi, comme elles pourront. Elles ont chacune une robe & trois chemiſes, avec cela on peut aller au bout du monde. Je me hâtai de lui rendre ces ſix louis, & de faire partir pour Verſailles la malle qu'il avait en nantiſſement.

Je courus chez ma bienfaitrice à l'heure indiquée : tel eſt l'effet des ſervices rendus; cette aimable fille m'accueillit comme ſi elle me devait de la reconnoiſſance; elle s'attachait à moi en raiſon du plaiſir qu'elle avait eu à m'obliger. Voilà, me dit-elle, une lettre que vous porterez à l'Abbé de Saint-Paulin, c'eſt le neveu du Cardinal de Saint-Pierre qui eſt très-bien avec la Princeſſe de Walmeck, dont le mari a la plus grande influence à la Cour, & il adore ſa femme. Allez-y, c'eſt le moment : l'Abbé m'a quelques obligations, & j'aime à croire qu'il ne les a point oubliées.

Je vais donc chez M. l'Abbé de Saint-Paulin, porté ſur les ailes de l'eſpérance. On me laiſſe paſſer à la porte : j'entre dans une antichambre, je demande M. l'Abbé au laquais de garde. = Il n'eſt pas jour. De quelle part? = De Mademoiſelle Adélaïde. = Attendez, on va le ſavoir. Le Laquais de garde court avertir le ſecond laquais, celui-ci avertit le valet-de-chambre : enfin de bouche

en bouche la réponſe me revient ; & je ſuis introduit dans le boudoir de M. l'Abbé de Saint-Paulin.

Ce jeune Prélat était enveloppé d'un vaſte peignoir garni de dentelles, & noué d'un ruban roſe. Il prenait ſa leçon de harpe, & s'accompagnait. Sa voix était douce, intéreſſante, mais peu étendue. Il me fit ſigne de m'aſſeoir, & continua de chanter une ariette que j'ai retenue. C'était une production de ſon génie, & ſon Maître avait fait la muſique.

Amour, plaiſir, volupté douce & pure,
Dieux bienfaiſans que j'adorai toujours,
Comblez mes vœux : au ſein de la nature,
Aux pieds d'Eglé, laiſſez couler mes jours !
Vains préjugés, triſtes menſonges,
Fuyez, fuyez loin de mon cœur :
Ah ſi la vie eſt un tiſſu de ſonges,
Faiſons au moins le rêve du bonheur !

La leçon finie, je lui préſentai ma lettre : un moment de grace, dit-il, je ſuis à vous. = Dumont (c'était le valet-de-chambre) je dois ſortir ; donnez à mes cheveux le négligé du matin. Je veux me trouver à la toilette de la Ducheſſe de Melcourt. Il doit y avoir un travail pour les bénéfices, le moment eſt déciſif ; il faut abſolument qu'elle y mette de la chaleur, qu'elle ſollicite vivement ma cauſe. Il eſt étonnant que l'on ne faſſe rien pour moi : je n'ai encore qu'une Abbaye de vingt-cinq

mille livres: je ſuis écraſé de dettes; je meurs de faim. Oh je crierai! pardon Monſieur, comment ſe porte Adélaïde? — A merveille. = Voyons ce qu'elle demande. Il commençait à lire lorſqu'il fut interrompu par un billet qu'un laquais apporta, & qu'il ouvrit auſſi-tôt. La lecture faite: = Regardez Dumont ſur mon regiſtre les engagemens que j'ai pour Mardi; la Marquiſe d'Elmont me prie à dîner pour ce jour-là. Dumont apporte un *in-folio* & lit. = Engagement de Monſieur pour Mardi: à onze heures une partie de cheval avec la Comteſſe d'Orſin: à quatre heures un dîner d'hommes avec des huîtres vertes & du vin de Champagne, chez l'Abbé de Xaintonge. A neuf heures du ſoir rendez-vous chez la Princeſſe de Walmeck, pour y jouer dans les Proverbes le rôle d'un jeune fat. = Il eſt vrai, il faudra que j'étudie. Tu diras à la Marquiſe (s'adreſſant au laquais) que je ne puis la voir de tout Mardi. = Pourrez-vous, Monſieur, pour Jeudi? = Dumont, voyez pour Jeudi. Dumont regarde. = Jeudi, Monſieur, à dix heures, va donner une leçon de chant à cette jeune Actrice qui débute aux Italiens. Et à trois heures, Monſieur, doit aller ſe promener au Bois de Boulogne avec une Dame qui n'eſt pas nommée. = Ah parbleu, j'allais l'oublier! Mon ami, tu diras à la Marquiſe que j'en ſuis au déſeſpoir, que je lui ferai dire le jour que je pourrai lui donner.

Enfin Monſieur l'Abbé reprit ma lettre. = Ah,

ah, voilà qui eſt très-plaiſant! Adélaïde prétend que vous dites tout ce que vous avez ſur le cœur ? = Oui, Monſieur, je n'ai jamais trahi la vérité. = Cela doit être très-piquant: on ne vous reſ-ſemble nulle part. = Pardonnez-moi; ma mère n'a jamais dit que deux menſonges dans ſa vie. = Quoi votre mère? ah c'eſt encore plus original dans une femme! Je donnerais mes deux plus beaux chevaux pour avoir pendant huit jours une femme auſſi ſingulière. Enſuite ſe regardant dans ſon miroir, = Mais Monſieur Dumont, voilà des boucles qui ſont d'une roideur & d'un apprêt.... Vous ſavez que j'aime tout ce qui a l'air de la négligence & d'un aimable déſordre. = Monſieur, quelle réponſe donnerai-je à Mademoiſelle Adélaïde. = Vous lui direz que je n'ai rien à lui refuſer, que je ferai l'impoſſible pour elle. Revenez demain à la même heure: j'eſpère vous donner d'heureuſes nouvelles. Adieu, Monſieur, vous le trouvez bon? je reſte.

Ce lendemain arriva; M. l'Abbé ne fut pas viſible. Il s'était couché à ſept heures du matin; le jour ſuivant il faiſait de la Muſique, & ſa porte était fermée à tout le monde ſans exception. Le jour ſuivant il était à Verſailles, le jour ſuivant il avait pris médecine: le jour ſuivant il était monté à cheval, le jour ſuivant il n'avait pas couché chez lui. Enfin las, impatienté de tant de courſes inutiles, j'allai conter mes infortunes à la géné-

reuſe Adélaïde. Vous ne m'étonnez pas, me dit-elle, c'eſt bien là ſa tournure : il n'eſt occupé que de ſes plaiſirs & de ſa fortune : mais je me charge de votre affaire : je traiterai avec lui directement, & vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Quinze jours s'écoulèrent ſans que j'entendiſſe parler ni d'Adélaïde, ni de Monſieur l'Abbé. Je déſeſpérais déjà du ſuccès de mes démarches, lorſqu'un billet d'Adélaïde m'avertit que je pouvais me préſenter chez M. le Duc de Bellozane à qui j'étais très-expreſſément recommandé par Madame la Princeſſe de Valmeck ſa ſœur.

A cette heureuſe nouvelle je commençai à reſpirer, la fortune, dis-je, ſe laſſe de me perſécuter ; elle m'ouvre la barrière, il faut que tôt ou tard la vérité ſoit récompenſée. Je me rendis chez M. le Duc ; il fut plus acceſſible & plus affable que M. l'Abbé de Saint-Paulin : auſſi n'était-il qu'un ſimple grand Seigneur, & M. l'Abbé était un enfant gâté de la Tribu de Lévi.

Le Duc me dit avec bonté qu'on lui avait parlé très-avantageuſement de moi ; = On aſſure que la vérité eſt toujours ſur vos lèvres? = Et dans mon cœur, M. le Duc. Ne doit-on pas haïr le menſonge ? = Oui, ſans doute, & c'eſt à cauſe de cette qualité ſi rare & ſi précieuſe que je me charge de votre fortune ; je vous deſtine une place analogue à votre caractère. Demain je vous en dirai davantage, votre ſort eſt fixé : je crois que vous

en ſerez content : allez voir M. Dubois, mon Intendant, qui vous en inſtruira. M. Dubois m'apprit que j'aurais quinze cens livres d'appointemens, & mon couvert chez lui : un tel traitement valait pour moi la poſſeſſion des mines du Potoſe, & je me propoſais de le partager avec ma petite maman & ma chère Roſalie qui m'écrivaient de tems en tems qu'on les ruinait en eſpérances, & que rien n'avançait.

Le Duc de Bellozane joignait à une ambition démeſurée d'aſſez minces talens : mais il poſſédait au ſuprême dégré la ſoupleſſe & l'aſtuce d'un vieux Courtiſan : ſa grande paſſion était de faire parler de lui : de remplir l'univers de ſon nom, & de ſa renommée : il ambitionnait tous les talens ; la politique, la guerre, l'adminiſtration, le bel-eſprit ſur-tout, comme plus éclatant, piquait plus vivement ſon amour-propre. Un certain M. Dorval, bel-eſprit avoué, auteur de ſon métier, ſe gliſſait myſtérieuſement tous les matins dans le cabinet de M. le Duc ; & quoique Monſeigneur eût franchi ſes cinquante ans, M. Dorval lui donnait des leçons de latin, lui corrigeait ſon thême : on voyait éclore du ſein de cette union, des Epîtres galantes, des Satyres, des Madrigaux, qui paraiſſaient ſous le voile de l'Anonyme, mais toute la maiſon diſait, & avait ordre de dire que ces ouvrages étaient les enfans légitimes de Monſeigneur.

M. le Duc m'ayant fait appeller, me développa

en ces termes ses intentions & ses vûes sur moi.
L'espèce d'emploi auquel je vous destine, exige de l'intelligence & de la sincérité : vous vous répandrez dans les endroits publics, dans les Cafés, dans certaines maisons, le rendez-vous des Gens de lettres, car ces Messieurs, en dépit de la raison & de nous-mêmes, font & défont les réputations ; ils sont les organes de la renommée. Vous écouterez attentivement tous les propos, tous les discours qu'on tiendra sur mon compte, & vous me les rapporterez avec la plus grande fidélité : éloge, ou censure, n'importe : si par hasard vous trouvez l'occasion de détruire une critique, ou même d'appuyer la louange, je m'en rapporte là-dessus à votre zèle & à votre sagacité. Voilà le seul service que j'exige de vous : tous les matins à dix heures vous descendrez chez moi, & vous me rendrez compte des découvertes de votre journée.
Je promis zèle & fidélité, & dès le même jour j'entrai en exercice de ma nouvelle charge. Pendant quelques-tems mes courses furent infructueuses : personne ne s'avisait dans Paris de songer à M. le Duc de Bellozane : ce qui l'étonnait étrangement ; il s'imaginait qu'un grand Seigneur comme lui, un homme de son mérite, devait remplir l'univers du bruit de son nom & de son existence.
A la fin, mes travaux furent récompensés. J'entrai dans un Café situé vis-à-vis la Comédie, c'était le rendez-vous de quelques habitués du Parnasse, pères

trop tendres de quelques productions que la main du tems avait déjà effacées du livre de mémoire. Ils se consolaient de l'éclipse de leur gloire par les chûtes fréquentes de leurs successeurs dans la même carrière, & par le plaisir flatteur d'exercer à leur tour leur critique sur les ouvrages nouveaux. Je m'étais placé à côté d'un grouppe de ces Ecrivains émérites, pour écouter leur conversation. Ils déploraient vivement la ruine du goût, en rejettaient la cause sur les femmes qui se mêlaient de décider & de fixer les réputations littéraires. Ils parlèrent des épines attachées à la littérature, de l'insouciance de la Cour pour les talens, de l'ingratitude du Public pour des hommes de génie qui voulaient bien se dévouer pour lui créer des plaisirs, & pour répandre la lumière. Insensiblement leur bile s'échauffait, & ils auraient poussé plus loin l'aigreur de leur censure, quand survint un de leurs confrères, personnage imposant, & qui me parut l'oracle de cet Aréopage. = Eh vous voilà, s'écria-t-on, il y a trois jours que l'on ne vous a vu. = Il est vrai, je me suis dérobé à la société & aux importunités des invitations pour m'enfermer chez moi; & mettre la dernière main à ma traduction; mais aussi suis-je excédé, abîmé. = Qu'avons-nous de nouveau en littérature? = Mais on parle beaucoup, sur-tout dans le grand monde, d'un Roman plein d'esprit & de goût, qu'on attribue à M. le Duc de Bellozane. A ce nom je redoublai d'atten-

tion. = Je l'ai lu, continua-t-il, avec le plus grand plaisir, rien n'eſt plus ingénieux, c'eſt un tableau de la Cour parfaitement deſſiné : les portraits ſont frappés de main de maître, on y reconnaît la manière originale du Duc, & le pinceau d'un grand Seigneur. Aucun de ces Meſſieurs ne connaiſſait cet ouvrage ; & depuis quand paraît-il, lui demanda-t-on ? = Depuis environ un mois, il ſe vend chez Demonville. Meſſieurs, c'eſt un livre claſſique, un ouvrage qu'il faut avoir : enſuite il crayonna l'éloge du Duc : ſes talens, ſon goût, l'étendue de ſes lumières compoſaient les couleurs du portrait. J'écoutais avidement, & j'imprimais dans ma mémoire chaque trait de ce ſuperbe panégyrique, & de peur d'en oublier un ſeul, je courus auſſi-tôt chez moi pour les dépoſer ſur le papier. Le lendemain, animé d'une douce joie, je deſcendis chez M. le Duc, & je le régalai du récit de cette converſation. Il en fut ſi ému, ſi tranſporté, qu'il m'aſſura, dans l'excès de ſa reconnaiſſance, que je pouvais à jamais compter ſur ſes bontés, & que je n'avais qu'à le prévenir dès que l'occaſion ſe préſenterait. A ces mots je tombai à ſes pieds, & lui dis que ſatisfait de ſa protection, heureux de ſes bontés, je n'avais rien à déſirer pour moi, mais que je connaiſſais deux victimes infortunées qui gémiſſaient ſous le poids du malheur, & qui méritaient d'intéreſſer ſa généroſité & ſa pitié. Je lui expoſai alors la ſituation

de Madame Dumas, sa misère, la dette de la Cour de trente mille livres, sa seule espérance. Je mis tant de chaleur & d'intérêt dans ma prière, que le Duc me promit d'appuyer Madame Dumas de tout son crédit, ajoutant qu'il allait passer quelques jours à Versailles, & que je pouvais lui écrire de lui apporter un Mémoire bien circonstancié sur cette affaire. A l'excès de ma joie, à la vivacité de mes remerciemens, le Duc reconnut l'intérêt pressant qui animait mes sollicitations, & son zèle en fut réchauffé.

J'écrivis aussi-tôt à ma petite maman pour lui annoncer cet heureux retour de fortune. Elle se rendit chez le Duc qui réellement fut touché de ses malheurs; il la présenta au Ministre de qui dépendait cette affaire, parla vivement en sa faveur: enfin il agit, pressa avec tant de chaleur, qu'après quinze jours d'anxiété, de doutes, d'espérance, d'allarmes, Madame Dumas vainquit l'adversité, & obtint le remboursement de sa créance: tant à la Cour la Justice est clairvoyante quand la faveur daigne soulever son bandeau.

M. le Duc eut l'attention de me donner cette nouvelle dès qu'il la reçut, & de me remettre l'ordonnance pour toucher les trente mille livres. Je partis aussi-tôt pour Versailles, où ces Dames étaient encore: je monte rapidement à leur quatrième étage: j'arrive essoufflé, égaré, transporté: je veux leur parler, ma voix expire: mais je leur

présente l'ordonnance; je fus embrassé, caressé, remercié de la mère, de la fille avec le délire de la joie & de la reconnaissance. Quel heureux jour! qu'il est doux d'avoir passé par le sentier des peines, lorsqu'au bout de la route on rencontre le bonheur! Si jamais on a vu sur la terre le tableau de trois êtres heureux, c'était nous trois dans une petite chambre d'Auberge, qui contenait pour toute magnificence, quelques chaises de paille, un lit, & une table. Après l'épanchement de la joie, de l'amitié, & des plus doux sentimens, nous parlâmes d'arrangement, d'affaires; le sort que nous vous devons, me dit Madame Dumas, ne peut suffire à notre bonheur commun. Vous êtes à la fleur de votre âge, dans le chemin de la fortune: le Duc de Bellozane vous protége, & vous voyez que sa protection est toute-puissante: cultivez ses bontés, attachez-vous à lui, & quand votre état sera fixé, nous formerons alors des noeuds qui me feront aussi chers qu'à vous deux, & qui rempliront le reste de ma vie de consolation & de félicité. Nous allons retourner dans notre Province; nous vivrons à la campagne solitaires & heureuses, en attendant notre prompte réunion. Ce plan fut exécuté. Il fallut nous séparer, & malgré l'espérance d'un avenir plus fortuné, cette séparation nous parut bien cruelle.

Je repris aussi-tôt mes fonctions d'observateur pour le compte de M. le Duc. Je me fis présenter

chez Madame Duhameau, femme bel-esprit; d'abord galante, ensuite dévote, & puis intrigante; & qui voulant terminer sa carrière comme le soleil couchant d'un beau jour, rassemblait chez elle deux fois la semaine un cercle d'amateurs & de beaux-esprits : Madame Duhameau, présidente du Lycée, y lisait ses ouvrages de la semaine, ses observations, ses réflexions sur les livres nouveaux, sur les pièces de Théâtre, sur les critiques ridicules, âcres ou bénignes de Nosseigneurs les Journalistes; ensuite les initiés lisaient, au grand contentement de toute la compagnie, leurs petites productions : & comme les beaux esprits se nourrissent plutôt d'ambroisie que de mêts substantiels; on servait à neuf heures une collation qui rappellait ces tems heureux où un Chancelier de l'Hôpital n'avait à son dîner qu'un plat de viandes bouillies, & à son souper un seul plat de rôti. Mais dans cette société de beaux esprits, par une loi somptuaire le rôti était supprimé, & l'on y suppléait par les racines & *les fruits du champ que le rustre a bêchés.*

Un des jours de cette assemblée, je m'y rendis de très-bonne heure : le cercle était borné à trois ou quatre personnes : après avoir épuisé les nouvelles de Paris, on se jetta sur celles de la Cour. On parla d'une révolution dans le ministère; matière toujours agréable aux spectateurs désintéressés qui aiment le mouvement & la variété dans

les ſcènes. On nomme, dit un des interlocuteurs, le Duc de Bellozane au Département des Affaires Etrangères : le Duc de Bellozane, s'écria un Abbé Gaſcon : ah nous voilà tondus ! c'eſt bien le plus.... = Je vous en fais mon compliment, me dit Madame Duhameau, ne lui êtes-vous pas encore attaché ? = Pardonnez-moi, Madame, il m'honore toujours de ſes bontés. = Eh cadédis, reprit le Gaſcon, vous êtes attaché à Monſeigneur le Duc de Bellozane : la belle étoile que vous avez ! c'eſt bien le plus aimable Seigneur de toute la Cour, le plus ſavant, le plus généreux : je donnerais le meilleur bénéfice de la Gaſcogne pour avoir l'honneur d'entendre une ſeule fois ce fleuve d'éloquence & d'érudition, cet archétype des beaux eſprits : & le voilà qui ſe jette à corps perdu dans les grandes qualités du Duc.

Je retins exactement chaque phraſe de M. l'Abbé, & je les fis couler bien vîte dans les oreilles de M. le Duc. Il parut très ſatisfait de mon zèle, & ſur-tout de celui du Gaſcon. Cet homme, me dit-il, doit avoir de l'eſprit, je ſerais bien-aiſe de l'entendre, vous pouvez me l'amener un de ces matins.

En ſortant du cabinet du Duc, je me trouvai face à face avec l'Auteur qui, dans le Café, avait fait un éloge ſi pompeux des talens & du Roman de M. le Duc, & qui m'avait valu pour Madame Dumas le payement de ſa créance. J'appris que

ce bel esprit était ce même Dorval qui venait deux ou trois fois par semaine faire un travail avec le Duc, & qui lui composait ses ouvrages. Il n'eut garde de me reconnaître, mais frappé de sa physionomie, à laquelle j'avais donné la plus grande attention, je me le rappellai aussi-tôt.

Mémoratif des ordres du Duc, je cherchai l'Abbé Gascon, & je le lui présentai. = Je suis ravi de vous voir, lui dit-il, je sais de bonne part que vous avez un peu d'estime pour moi. = Eh sandis, Monseigneur, c'est mon faible à moi, je raffolle des grands hommes. Cette saillie ne déplût pas. Je m'en apperçus au sourire du Duc. Après qu'il eut respiré assez d'encens, il nous renvoya, & permit à l'Abbé de venir le voir.

Je continuai mes courses, mes visites, pour remplir ma mission, mais on ne parlait plus du Duc : je revenais à l'Hôtel vuide de louanges, & même de censures. Il s'étonnait, & m'accusait de négligence. L'Abbé Gascon fut plus heureux que moi : étant revenu faire sa cour, il débuta pour amuser Monseigneur, par le récit de quelques anecdotes qu'il avait recueillies la veille. Je me trouvai, dit-il, aux Boulevards, au milieu d'une foule nombreuse; j'étais sur-tout voisin de quelques jeunes gens qui s'égayaient à décocher leurs sarcasmes sur tous ceux qui défilaient devant eux. = Ah voilà, disait l'un, le Comte de Novion & le Marquis de Verdac : = Ils sont d'une sincérité piquante. Hier au foyer de

l'Opéra, en petit comité, ils faisaient les honneurs de leurs mères. Novion avouait qu'il n'avait pas l'honneur d'appartenir à M. le Marquis de Novion, & que son vrai père, celui qui lui avait donné l'existence, était le C....... de Saint-Pierre. Verdac déclarait que sa mère ne savait pas précisément s'il était fils du Maréchal de Montdidier, ou de Monseigneur de Plaisance. = N'est-ce pas le Marquis de Vallancourt qui est dans cette brillante voiture ? = Lui-même. = L'autre jour, l'aventure est plaisante, le Comte de Bonnin vint lui débiter une belle morale. Comment, lui disait-il, tu ne soupes jamais chez toi, tu passes les nuits au jeu, tu ne vis qu'avec des filles, & cependant tu as une femme charmante, du plus grand mérite, pleine d'esprit, de connaissances. = Je te crois, lui répondit Vallancourt, ma femme sans doute te paraît adorable, tu ne l'as que depuis six mois. Quand tu auras vécu avec elle une dixaine d'années comme moi, ton enchantement se dissipera.

Dans ce moment la Duchesse de Roxelane se montra dans un char de triomphe. = Oh pour celle-ci, dit soudain un de ces Messieurs, toutes les femmes envient son bonheur, elle a le plus benin, le plus cocu des maris : savez-vous son aventure, elle est très-gaie. Son cher époux s'avisa après minuit, je ne sais trop par quel mouvement de la nature qui ne lui était pas ordinaire, de vouloir pénétrer dans l'appartement de Madame, qui

avait dans ce moment une converſation très-intéreſſante avec le Chevalier de Belval. Le bon mari entrait ſans myſtère, en bonnet de nuit, une bougie à la main. Belval entend du bruit, veut s'évader, & ſe trouve face à face avec Roxelane. Le Chevalier était enveloppé d'une mauvaiſe redingote. Sa préſence d'eſprit le ſauva. Ah, Monſieur, s'écria-t-il, ne me perdez pas : je ſuis un voleur, je vous demande grace : je n'ai rien pris, ſauvez-moi. Le généreux mari revenu de ſa frayeur, ſe laiſſe fléchir, lui ouvre la porte, en lui diſant, vas malheureux, vas te faire pendre ailleurs, & Belval de courir. Le Duc entre enſuite chez Madame en s'écriant, vous êtes d'une imprudence ſans égale, ſans moi on vous aurait volé vos diamans, vos bijoux, que ſais-je ce que l'on vous aurait fait. = Vous m'effrayez, Monſieur, de quoi s'agit-il ? = Je viens de trouver un voleur dans votre antichambre. = Un voleur, ah Monſieur! elle ne put achever, elle ſe trouva mal, s'évanouit.

Que ne peut la frayeur ſur l'eſprit des mortels !
Mais le tendre époux la fit revenir avec des eaux ſpiritueuſes, & à force de careſſes. Après le débit de ces contes, le Duc lui demanda ſi par haſard ces jeunes gens avaient prononcé ſon nom. = Oui Monſieur le Duc, mais je ne ſais ſi je dois vous répéter leurs diſcours: ils ont laiſſé échapper quelques traits de critique. = N'importe, je ſerai bien-aiſe de connaître l'objet de leur cenſure. = Ils

prétendaient que vous étiez trop philosophe, trop enclin à cette douce incurie qu'on reproche aux beaux esprits; que vous deviez vos connaissances à la patrie: & avant-hier encore chez Madame Duhumeau, un homme de beaucoup d'esprit & de bon sens, disait que c'était bien dommage que vous eussiez si peu d'ambition, que toute la France avait les yeux sur vous, & vous nommait le génie tutélaire de l'Etat. = Il me semble Monsieur Bernard, me dit le Duc, que vous étiez avant-hier aussi chez Madame Dubameau. = Oui Monsieur le Duc. = Avez-vous entendu ces reproches que l'on me faisait. = Non, Monsieur le Duc, je n'ai rien entendu. = C'est que Monsieur, répliqua l'Abbé, était distrait dans ce moment: il parlait avec son voisin.

Cette conversation décida ma perte. Le Duc me fit appeller le lendemain, & sans grand préambule me remercia de mes services.

Me voilà de nouveau chassé du temple de la Fortune, consterné, attristé, mais ferme, intrépide au milieu de l'orage. Sent-on le poids du malheur quand on a une Rosalie! Nouveau Byas, je sortis, emportant toutes mes richesses avec moi, & retournai chez mon ami Martin. Eh bien, s'écria-t-il, Chevalier de la vérité, est-ce elle qui vous ramène ici? vous aurez fait encore quelques sottises. Mais quelle rage aussi de dire la vérité aux gens, sur-tout aux grands Seigneurs qui ne

veulent pas seulement la voir de profil..... allez, vous mourrez de faim avec vos vérités, je vous le prédis, quand vous manquerez de pain, personne ne vous en donnera, du moins ce ne sera pas moi; je ne le puis pas.

J'appris bientôt que j'étais remplacé dans l'Hôtel par l'Abbé Gascon que j'y avais introduit. Il succéda à mes fonctions, & fut si heureux dans ses découvertes, on fit si souvent l'éloge de M. le Duc dans toutes les sociétés de Paris, qu'il se passionna pour lui, & qu'il lui fit obtenir quinze mille livres de rente en bénéfices, tant les richesses, par une pente naturelle, coulent nécessairement dans le sein de la vertu.

Je me consolai des rigueurs de ma destinée par le plaisir que je trouvai à en informer mes tendres amies. L'amitié & l'amour se nourrissent quelquefois de peines & d'amertumes, le malheur entretient la sensibilité.

Ce fut alors que je reçus une lettre de ma mère, qui m'apportait la nouvelle fâcheuse qu'elle avait été frappée d'une attaque de paralysie; le danger était passé, mais elle avait le bras & la jambe gauches presque perclus. Elle me témoignait le plus grand désir de me voir, & déplorait sa destinée qui la séparait de moi, d'un fils chéri, & qui la condamnait à passer sa vieillesse dans la solitude & l'abandon. Cette lecture porta la tristesse au fond de mon cœur, & dès ce moment

je me décidai d'aller adoucir sa retraite, & consoler le reste de sa vie.

J'eus aussi bientôt une réponse de Madame Dumas; mon cher enfant, me disait-elle, venez oublier avec nous les caprices & les rigueurs de la fortune, venez partager la nôtre, celle que nous vous devons; Rosalie & moi nous vous attendons avec impatience: le monde n'est pas fait pour vous; vous luttez sans armes, sans bouclier contre des gens armés de pied-en-cap: l'intrigue, la ruse, le mensonge, s'élèvent toujours sur les ruines de la vérité & de la vertu. Voilà les réflexions que m'a fait faire votre dernière disgrace. Venez mon cher enfant, vous trouverez sous un toît pauvre & solitaire, la vertu, l'amitié, la confiance, & peut-être le bonheur.

Ah comme j'oubliai à cette lettre, & l'ambition, & tous les grands de la terre, & Paris, & mes malheurs! J'allai faire mes adieux à la généreuse Adélaïde, je l'embrassai avec attendrissement, je lui jurai de me souvenir à jamais de son amitié, de ses bontés, mais de ne plus revenir à Paris, & sur-tout de ne plus rien demander aux hommes, & à la fortune; j'en dis autant à mon cher hôte Martin que je payai libéralement, & qui fut ému pour la première fois de sa vie, ensuite je volai où m'appellait le bonheur. Je fus reçu comme l'enfant de la maison, & je le devins bientôt. Un mois après je menai Rosalie à l'autel, où nous

jurâmes de nous aimer toujours: oui, ma chère Rosalie, ton cœur me tient lieu de tout: le désir de te plaire est ma seule ambition, & mon amour est ma richesse & ma grandeur.

Nous partîmes ensuite pour aller joindre ma mère. Je lui fis vendre sa maison, & ajoutant au produit quinze mille livres prises sur la dot de ma femme, j'en achetai à deux lieues d'Ussel une jolie maison de campagne, que nous cultivons tous à l'envi selon nos forces & nos inclinations. Nous y coulons avec ma mère, Madame Dumas & ma femme, quelques amis que nous voyons, des jours purs & sereins. S'il survient quelque nuage, il peut obscurcir un moment notre horison, mais sans le troubler, & l'agiter. Les orages respectent l'asyle de l'amitié & de la médiocrité. Nous ne sommes pas exempts des maux attachés à notre frêle existence. Mais nous n'avons plus les maux de l'opinion & de la vanité qui poursuivent, & tourmentent plus vivement notre malheureuse espèce.

J'ai été assez heureux depuis mon séjour ici pour rendre service à la bienfaisante Adélaïde: son ame douce & sensible devait sentir l'attrait de la vertu, & s'y attacher dès qu'elle la connaîtrait. Son retour, son bonheur sont les fruits de sa générosité. Elle se trouvait dans une de ces orgies de jeu, rendez-vous trop long-tems tolérés de tous les gens marqués du mépris public, un jeune homme nommé Davin, fils d'un Notaire, avait été attiré dans ce temple

infernal ; les sacrificateurs entourés de victimes, les égorgeaient avec une férocité barbare. Le jeune Davin, enveloppé de piéges, perdit six cents louis sur sa parole ; la fureur, le désespoir investirent son ame : retiré dans un coin de la salle, il frémissait, maudissait son être, dévorait les cartes. Adélaïde le voyait pour la première fois ; mais sa sensibilité embrassait tous les malheureux : elle l'aborda, & essaya de verser la consolation & l'espérance dans ce cœur égaré. == Mademoiselle je suis perdu, déshonoré, je ne puis payer cette somme. == J'ai un contrat de vingt mille livres, je vous l'enverrai, & vous payerez. Ce qui fut exécuté. Davin vint remercier sa bienfaitrice, il la vit plusieurs fois, & soit reconnaissance ou disposition de l'ame, il brûla aussi-tôt pour elle de la plus vive passion. Adélaïde attachée alors au fils du Comte de Valsain, s'efforça d'éteindre dans le cœur de ce nouvel amant un sentiment trop malheureux : mais elle ne fit que l'irriter ; éperdu d'amour il lui offrit sa main : elle fut refusée : prières, larmes, tout fut inutile. Davin désespéré se confia à un ami, qui crut de son devoir d'informer le vieux Notaire : celui-ci se concerta avec le Comte de Valsain pour solliciter un ordre d'enfermer la tendre Adélaïde. Ce même ami qui l'avait dénoncée, l'avertit de l'orage qui la menaçait : consternée, effrayée, elle prit soudain la poste, & vint descendre chez moi. Je fus ému, attendri à sa vûe ; je l'embrassai de bien bon cœur. Avec

le consentement de ma famille, qui la combla de caresses, je lui donnai un azyle dans ma maison. Davin découvrit bien-tôt sa retraite & y accourut. Il implora tour-à-tour Adélaïde, ma femme, moi pour faire accepter sa main. Adélaïde était trop sensible pour résister à tant d'amour : elle céda ; mais à condition qu'il aurait l'aveu de son père, ou qu'ils attendraient son décès. Davin, heureux de cette promesse, retourna à Paris, Adélaïde se retira dans un Couvent : le vieux Notaire toujours inflexible, vécut encore deux ans : tous les six mois Davin venait à pied de Paris pour voir son aimable amie. Enfin à la mort du père, ils furent unis des douces chaînes de l'hymen. Adélaïde régénérée par ce lien, m'écrit souvent pour se féliciter de son bonheur, & déplorer son inconduite passée. Le sieur Martin, mon cher hôte, a été la victime de sa cupidité. Il avait amassé par une longue parsimonie, une somme de quarante mille livres qu'il avait placée chez un Banquier dont la banque a été renversée : il n'a pu supporter ce terrible revers, & trois mois après le chagrin l'a conduit à la tombe.

On verra par ce tableau des premières années de ma vie, que je trace quinze ans après mon mariage avec ma chère Rosalie, que si la vertu & la vérité ne mènent pas à la fortune, du moins elles conduisent au bonheur, & l'un vaut bien l'autre.



LE DÉJEUNER

DE M. ANTOINE BERNARD,

Pour servir de suite au PETIT CANDIDE.

JE pourrais me donner les honneurs de l'invention, & m'attribuer le Conte du *Petit Candide* : mais aussi attaché à la vérité que lui, je conviens que je ne brille pas par la force de l'imagination. Né avec une complexion amoureuse & délicate, raison pour laquelle on fit de moi un petit *Eliacin*, je ne m'égare que dans les contre-allées du Parnasse : à la chaleur de mon foyer je fais éclorre, sur l'anecdote du jour ou les attraits de quelque prétendue *Aspasie*, de légers impromptu qui passent rapidement d'un pôle à l'autre, portés sur les ailes du Mercure ou du Journal de Paris. Il est vrai que ces infortunés ne sont pas avoués de leur père, par égard, comme je l'ai dit, dans mon Epître, pour la Marquise de * * *, & mon oncle le Président

qui hait bien autant la Poéſie & les Poètes; que les Jéſuites haïſſaient les Lettres Provinciales & Port-Royal. Je préviens cependant que je prends ſur mon compte, que j'avoue authentiquement tous les avortons poétiques qui couvrent la face des Journaux. D'après cet aveu, j'oſe eſpérer que le Public, déſormais plus circonſpect & plus équitable, voudra bien m'épargner le déſagrément qu'il me fait eſſuyer tous les jours, en s'écriant, en ma préſence, *ah que c'eſt mauvais! que ces faiſeurs de petits Vers ſont déteſtables!*

Mais laiſſons mes Vers & mes talens: il s'agit du petit Candide. En voici l'Hiſtoire très-fidèle, dont peut-être on oſera révoquer en doute la véracité. Je ſais qu'il règne dans le monde un vertige de Pirrhoniſme qui annonce la ruine de l'univers & de mes Confrères: mais, comme les Apôtres, mon devoir eſt de publier la vérité, y croit enſuite qui peut.

Le Chevalier de *** mon parent, en

garnifon à Uffel dans le bas Limoufin, fe lia d'amitié avec un des principaux Habitans de cette Ville, homme fenfé, honnête, & qui donnait à dîner. Monfieur Antoine Bernard, le héros de cette Hiftoire, venait de rédiger les premières aventures de fa vie à Paris, en ftyle affez négligé; il avait confié fon manufcrit à cet homme de bien, fon ami & fon allié; un jour, au fortir de table, en prenant le café, moment de la confiance & de l'épanchement de l'ame, ce bon Bourgeois parla à mon parent de ce Manufcrit, & après quelques inftances, confentit à lui en faire la lecture. Voilà mon jeune Militaire qu'échauffait l'amour du vrai & du beau, qui veut abfolument connaître le petit Candide. On attèle un cabriolet, & dans une heure le Chevalier fe trouve au milieu de tous les Bernard, enchanté de leur bonhommie, & de la noble & touchante fimplicité de leur accueil. Il demanda à Madame Bernard la permiffion, *non de lui faire fa cour*, mais de venir profiter des

agrémens de ſa ſociété. = Monſieur, répondit M. Bernard, on dîne ici dans tous les tems, vers le coucher du ſoleil, comme nos anciens Patriarches, ou comme nos Maîtres les Romains; faites-nous l'honneur d'arriver, une fois, à cette heure-là, & ſi le dîner & les hôtes vous conviennent, vous pourrez revenir quand bon vous ſemblera.

Le Chevalier profita ſi bien de l'invitation, & trouva l'hoſpice ſi agréable, qu'ayant pris ſon ſémeſtre, il s'y établit pendant tout le mois d'Octobre, & voici les détails qu'il a recueillis.

M. Bernard eſt aujourd'hui un homme de trente-cinq ans, d'une figure noble, ouverte, d'une conſtitution forte & éprouvée par la fatigue & l'habitude de l'air. Bravant l'inclémence de toutes les ſaiſons, il eſt ſans ceſſe occupé des travaux de l'Agriculture (*a*). Madame Bernard ou

---

(*a*) Je dois prévenir que M. Baldus, dont tout le monde connait la profonde érudition, & qui eſt de trente-trois Académies, a bien voulu m'aider dans cet Ouvrage; &

Rosalie, car c'est ainsi que son mari la nomme toujours, est cette fleur du midi où l'on retrouve encore le charme & la fraîcheur de celle du matin. Sa figure séduit, sa décence arrête l'imagination; son silence est plein d'expression; & son langage est celui du cœur & de la raison. Madame Dumas sa mère, brille encore du coloris de la santé; le repos de son ame, la continuité du bonheur ont dissipé ces nuages de tristesse, cet air de langueur que l'infortune avoient jadis empreints sur sa physionomie. Le ménage s'est accru de deux petits Bernard & d'une Rosalie, doux fruit d'un si charmant hymen. La pieuse Madame Bernard la mère n'existait plus, & voilà me disoit son fils le seul chagrin qui ait troublé la sérénité de ma longue retraite.

que toutes les notes sont de lui. Il prétend que M. Bernard a de grands traits de ressemblance pour le moral avec le fameux Atticus. » *Mendacium neque dicebat, neque pati* » *poterat. Itaque ejus comitas non sine severitate erat,* » *neque sine facilitate* «. S'il y a des Dames qui n'entendent pas le latin, elles pourront se faire expliquer celui-ci par les Instituteurs de Messieurs leurs enfans.

Un jour, me promenant avec lui, je hasardai quelques questions sur sa fortune, sa situation, son bonheur : je vois, dit-il, que vous avez lu l'histoire de mes premières années, & que vous désirez d'en apprendre la suite. Eh bien demain nous déjeûnerons à la Bibliothèque, d'autant que vous ne la connaissez pas encore; nous recevrons en tiers Madame Bernard, si vous ne la trouvez pas de trop ? = Au contraire la scène n'en sera que plus intéressante. = Vous aurez l'un & l'autre du café à la crême que vous aimez beaucoup, & moi je déjeûnerai en vrai campagnard ; ce que je ne hais pas.

Je fus exact au rendez-vous ; & j'y trouvai mes aimables hôtes. Rien de si gracieux, de si riant que cette Bibliothèque : c'était une petite rotonde, décorée avec un goût simple & pur, parée de jolis tableaux de paysage & des portraits de la famille, faisant face au jardin, sous l'aspect du midi. Comme je ne me lassais pas d'admirer & de louer ; = Je vois votre

étonnement, me dit M. Bernard; mais il cessera quand vous saurez que c'est l'ouvrage de Rosalie: elle est la Bibliothéquaire, & elle embellit tout ce qu'elle touche. Mais passons au sujet qui nous amène ici. Il m'a paru que vous désiriez savoir si j'étais heureux. Jettez les yeux sur ce jardin brillant de verdure, sur ces raisins qui descendent en festons, ces fruits qui tapissent ces espaliers; voyez ces trois enfans qui poursuivent des papillons, & qui cueillent des fleurs; regardez à vos côtés l'image de la douceur, des graces & de la modestie; eh bien, Monsieur, tout cela est à moi; & vous doutez de mon bonheur? Rosalie à ces mots l'embrassa, & je vis une ou deux larmes qui humectaient ses yeux. = A l'égard de ma fortune, vous connaissez le ton du ménage? Quel revenu me supposez-vous? = Environ dix à douze mille livres de rente. = Vous me faites trop d'honneur: j'en ai quatre mille tout au plus. = Comment la propreté, l'aisance règnent dans la mai-

ſon, l'abondance dans vos repas, votre cave abreuverait un Couvent de Bernardins... = Mais nous n'achetons preſque rien : j'ai une excellente ménagère, en déſignant Roſalie, qui fournit ma table à très-bon compte, & mon potager la couvre de fruits & de légumes; je ſuis comme le vieillard du Galèſe, *Dapibus menſas onerabat inemptis* (*a*). Quand j'étais à Paris, je n'entendais parler, ſous les lambris du luxe & de l'opulence, que d'économie, de dettes, de privations: nous ne connaiſſons point cette indigence : l'économie n'eſt pas ici la privation; c'eſt l'intelligence & l'ordre : rien ne ſe perd, ne ſe prodigue, rien n'eſt payé au tarif de l'opinion. Nos déſirs ſont rarement contrariés; il vrai que nos beſoins & nos déſirs diffèrent de ceux qui tourmentent les Habitans des grandes Villes; chez eux ils tiennent à l'opinion, au déréglement de l'imagination; chez nous ils émanent de la nature.

(*a*) Il chargeait ſa table de mêts non achetés. Traduction de M. Baldus.

Il vous ſouvient avec quelle modique fortune je vins ici chercher un azyle : j'achetai d'abord cette maiſon de campagne très-délabrée, je l'ai fait valoir : comme les Cincinnatus, les Fabricius, j'ai labouré mon champ, & j'eſpère que plus heureux que l'un d'eux, je pourrai marier ma fille (*a*). Roſalie auſſi, plus d'une fois, de ſes petites mains blanches & délicates a traîné la brouette, & ſarclé le jardin. Nous étions pauvres alors ; mais nous avions le courage & l'énergie des ames nobles, & nous nous aimions preſque autant qu'aujourd'hui. Roſalie ſourit. = Vous voyez, Monſieur, ajouta-t-il, ce pain qui me nourrit, je n'en ai jamais trouvé d'auſſi délicieux ; c'eſt ma femme qui l'a pêtri. Mais revenons : la maiſon contigüe à la nôtre appartenait à

(*a*) On voit que M. Bernard aime à citer : mais ſa mémoire n'eſt pas nette. J'ai conſulté M. Baldus, qui m'a dit que ce trait regardait Fabricius qui mourut ſi pauvre que le Sénat fut obligé de marier ſa fille aux frais du Public. M. Baldus ajoute, en vrai ſavant, qu'après la mort d'Epaminondas, on ne trouva chez lui pour tout meuble qu'une broche & un chaudron.

un vieillard pauvre & délaissé. Son terrein, quoique considérable, était négligé, & cessait de produire. Ma femme toujours compatissante lui prêtait ses secours, lui envoyait du bouillon quand nous en avions, & adoucissait ses maux & sa misère par mille soins délicats. Ce bonhomme dans l'effusion de sa reconnaissance, fit son testament, & nomma Rosalie son héritière. Il s'empressa, avec la joie d'un cœur plein d'une bonne action, de lui apporter cette nouvelle. J'étais présent; Rosalie jetta les yeux sur moi; je lui dis, ma chère amie, nous n'avons qu'une même ame, qu'une même façon de penser, ainsi ce que tu diras, ce que tu feras sera exactement conforme à ma pensée, à mes sentimens. Mais c'est à elle à finir ce récit. = R. Je suis très-reconnaissante, répondis-je à cet homme généreux, de cette preuve d'attachement & de confiance, mais vous avez un neveu? = Le V. C'est un ingrat, il m'a abandonné. = R. N'importe, je dois connaître ses droits & non ses torts; ainsi je ne puis

accepter vos bienfaits. Je vous demande ſa grace, me la refuſerez-vous ? = Le V. Oui c'eſt la ſeule choſe que je puiſſe vous refuſer. = B. Alors je pris la parole : je vais vous propoſer, dis-je au vieillard, un arrangement qui peut vous convenir à l'un & à l'autre. Votre neveu n'aime pas la campagne, & par ſon état ne peut l'habiter. J'achète votre maiſon, je vous en donne dix mille livres, vous y demeurerez le reſte de votre vie, & je vous ferai l'intérêt de cette ſomme que je remettrai à votre neveu, ſi nous avons le malheur de vous perdre. Cependant je défricherai ce terrein inculte, je l'engraiſſerai, je ranimerai la végétation, les fruits en ſeront pour moi ; réſervez-vous ſeulement ce qui peut être néceſſaire à votre ſubſiſtance. Ce bon vieillard m'écoutait, l'œil humide de larmes, & me ſautant au cou, = J'acepte ce nouveau bienfait ; mais mon neveu n'aura pas les dix mille livres. = B. Le marché ne peut donc ſe conclure. = R. Alors ſaiſiſſant ſa main, mon cher

voiſin, lui dis-je, c'eſt moi, c'eſt votre amie qui vous en conjure: pardonnez lui en ma faveur, au nom de la vertu qui pardonne les offenſes; c'eſt votre ſang, le fils de votre frère. = Le V. Ah mon frère m'aimait, & je l'aimais bien auſſi; il ne m'eût pas abandonné! = R. Et vous pouvez haïr ſon fils? je le vis ébranlé, attendri: je l'embraſſai, & la grace fut accordée. = B. J'ai travaillé, fécondé ce ſol amaigri, & du produit qui paſſait mon eſpérance, j'ai embelli mon habitation ruſtique. = Le Chevalier. Pas ſi ruſtique! voilà des portraits, des payſages qu'on ne trouverait pas chez les bergers d'Arcadiè, encore moins dans les cabanes Helvétiques. Ce ne ſont pas des plantes de votre jardin; c'eſt du luxe qui coûte. = B. Moins peut-être que la pêche que je cueille dans mon verger. C'eſt Roſalie, cette aimable magicienne, qui d'un coup de baguette crée ces merveilles; demandez-lui. = R. Ma magie eſt bien ſimple, ces tableaux ſont mon ouvrage, & les fruits

du loiſir de la campagne. = B. N'avez-vous pas lu dans mon hiſtoire, que Roſalie à quatorze ans, commençait à peindre? = Le Chevalier. Oui je me le rappelle. = B. Eh bien n'ayant ni loge à l'Opéra, ni viſites à rendre, ni billets du matin à écrire, elle a cultivé ce talent, & s'y eſt perfectionnée. = Le Chevalier. Qu'on eſt heureux de joindre au goût de la campagne, celui des Arts & de la lecture. = R. Et ſur-tout d'avoir ſon ami toujours auprès de ſoi. Son ami à ces mots la preſſa doucement dans ſes bras. = B. Venons à ma vie intérieure qui paraît aiguillonner votre curioſité : c'eſt à-peu-près tous les jours le même cercle que je parcours : je me lève avec le ſoleil, c'eſt mon réveille-matin; je ſors ſans troubler le repos de Roſalie, car nos cellules ſont ſéparées; mais nous avons un Calendrier pour nous retrouver, qui n'eſt pas celui des vieillards. Roſalie rougit, & baiſſa les yeux. = B. Je vais aux champs préſider aux travaux & aiguiſer mon appétit. Je rentre

vers les dix heures chez ma femme, où je trouve toute la famille aſſemblée qui m'attend pour déjeûner. Après ce léger repas, la troupe ſe diſperſe: Roſalie ſe retire dans ſa Bibliothèque qu'elle aime beaucoup. Ses deux paſſions favorites, après ſon mari s'entend, ſont la Peinture & ſur-tout la lecture. Moi je n'empêche pas de lire; mais je voudrais que l'on ſe promenât, que l'on fit de l'exercice. C'eſt-là le ſujet de nos grandes querelles, qui cependant s'appaiſent avant la nuit, parce que l'Apôtre a dit, *ſol non occidat ſuper iracundiam veſtram* (*a*). Vous ne ſoupçonnez pas ſous cet air de ſimplicité qu'elle eſt très-inſtruite; mais elle ſait encore mieux qu'une femme doit couvrir ſon érudition du voile des graces & de la modeſtie (*b*). Pour moi je ſuis un ignorant,

---

(*a*) Que le ſoleil ne ſe couche jamais ſur votre colère. Traduit par M. Baldus.

(*b*) C'eſt un conſeil qu'un grand Prince d'Italie très-ſenſé, très-aimable, le Prince de P * * *, donna à la Princeſſe ſa femme, lorſqu'il s'apperçut de ſon vif penchant pour la lecture. C'eſt le Prince lui-même qui a dai-

un écolier à qui Rosalie dore les bords du vase pour faire passer l'instruction : je n'aime que l'Histoire & la morale : Montagne est mon inséparable ; c'est le manuel d'un solitaire, il n'est pas fait pour les gens du monde. J'ai peu de goût pour la Poésie ; Voltaire me dirait, *que je dois avoir l'esprit lourd* (*a*). De tous les Poëtes, je ne lis que les Géorgiques de Virgile, le quatrième & le sixième Chant de l'Enéïde, les Epîtres & quelques Odes d'Horace, une quinzaine de Fables de la Fontaine, Britannicus, le rôle de Phédre, les trois premiers Actes des Horaces : je lirais davantage, mais j'ai des occupations, & d'ailleurs il me faut du mouvement & de l'action. Vous jugez bien que la Bibliothèque de ma mère, ses livres ascétiques, sa Légende Dorée, tout cela est monté au garde-meuble, & y séjournera long-

---

gné le dire à un Voyageur Français qui avait l'honneur de lui être présenté.

(*a*) » Qui n'aime pas les Vers a l'esprit sec & lourd.

VOLTAIRE. Cité par M. Baldus.

tems, à moins que Rosalie, au bord de sa carrière, n'incline à la dévotion: c'est le besoin des ames tendres.

Pendant l'existence de ma mère nous faisions deux repas, nous dînions & soupions: c'était sa routine, & je m'y soumettais: mais après sa perte, j'ai réformé aussi-tôt cette vieille & absurde méthode qui ne convient qu'aux désœuvrés (*a*). C'est couper gauchement sa journée en deux parties, c'est abréger le tems des affaires, celui qui passe le plus rapidement, & se préparer des heures de désœuvrement & d'ennui. Le plaisir est une liqueur douce, flatteuse, que la volupté doit verser goutte à goutte, sans quoi elle enivre & rebute bientôt. Faire deux grands repas, c'est prévenir le besoin, & quel est le plaisir qu'il ne doive précéder? Demandez à Rosalie avec qu'elle fraîcheur d'appétit je me présente au festin: comme l'attente de ce

(*a*) M. Baldus prétend qu'il n'y avait jadis à Rome que les libertins qui fissent un repas au milieu de la journée.

moment

moment embellit ma journée : aussi quand je suis attablé, je serais capable, me disait-elle un jour, d'imiter je ne sais quel Grec, qui à souper ne daigna pas ouvrir une lettre importante, en disant, *à demain les affaires sérieuses* (*a*). Oui, Monsieur, c'est à ce repas que le dur Fabricius devient un véritable Atticus. Je veux que tout ce qui flatte les sens y soit réuni : grand feu l'hyver, fraîcheur l'été ; si j'osais, j'imiterais les Anciens qui, pendant le festin, se couronnaient de fleurs, & répandaient des parfums (*b*). Je fais même attention à la toilette de ma femme, qui, pour me plaire devient coquette deux heures par jour. Ma salle à manger est la pièce la plus riante de la maison : à Paris, c'est

(*a*) Ce trait mal développé par M. Bernard, est d'un Spartiate qui commandait dans Thèbes conquise. Il reçut à souper une lettre d'Athènes, qui l'avertissait de la conjuration & du départ de Pélopidas : il la mit sous son coussin sans l'ouvrir, en disant : *In crastinum differo res severas*. Note de M. Baldus.

(*b*) M. Baldus prétend que les Romains n'étaient pas contens si au milieu de l'hyver les roses ne nâgeaient pas sur le vin de Falerne.

ordinairement la plus trifte : mais auffi l'ennui eft prefque toujours un de leur convive. Vous avez vu comme mon réfectoire eft orné de fleurs & de verdure : dans l'hyver des mirthes, des lauriers-rofe, des orangers nous offrent le charme du printems : des oifeaux captifs, mais heureux, égayent la fête de leurs chants. C'eft là notre Opéra, & nous fommes toujours aux premières loges. Les Etrangers prennent ma falle à manger plutôt pour une chapelle à l'Amour, que pour le fallon de Bacchus & de Comus. Dans la belle faifon, après ce fouper-dîner, on fe promène, ou fuivant la fantaifie & le tems on joue aux échecs, au trictrac, au billard ; ce font les feuls jeux autorifés dans nos états. Nous admettons toujours quelques convives à nos libations, le Curé, homme inftruit, quelque honnête Fermier qui nous entretient,

Non pas fur la fortune,

ma foi j'allais vous citer des Vers de la Fontaine, mais je les ai oubliés : ainfi vous

m'en difpenferez (*a*). De plus j'ai deux chambres confacrées à l'amitié, qui font prefque toujours occupées : mes amis trouvent chez moi la paix, la liberté, la bonhommie ; pourquoi ne s'y plairaient-ils pas ?

Vous voyez, Monfieur, par ce tableau fidèle de ma fituation, que je ne dois pas me repentir d'avoir toujours aimé, & profeffé la vérité (*b*) : il eft vrai qu'il m'a fallu tirer une ligne de féparation entre

---

(*a*) M. Baldus qui a plus de mémoire, a bien voulu me les donner,

» Non pas fur la fortune,
» Sur fes jeux; fur la pompe & la grandeur des Rois;
» Mais fur ce que les champs, les vergers & les bois
» Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.

(*b*) M. Baldus à qui je demandais fi une fociété d'hommes toujours vrais pourrait exifter, m'a répondu qu'au Pérou, avant l'arrivée des Efpaguols, le menfonge n'avait jamais fouillé la bouche des enfans du Soleil. Pithagore, ajoutait-il avec enthoufiafme, difait que l'homme approche de Dieu particulièrement par deux chofes l'une en difant toujours vrai, & l'autre en faifant du bien aux hommes. Malgré Pithagore & M. Baldus, j'ofe encore douter : & je propofe une medaille de fix cents livres, qui fera décernée par l'Académie de Limoges au meilleur Ouvrage fur cette propofition : » Si une Société d'Hommes toujours

les hommes & moi ; & que ſur cette foule d'individus qui peuplent la terre, à peine j'en cultive une douzaine, auxquels encore je ne demande rien.

= Le Chevalier. Permettez-moi, Monſieur, encore quelques queſtions : elles ſont relatives aux perſonnages que vous avez célébrés dans votre Hiſtoire. Qu'eſt devenu ce M. Dorilas qui vous a gratifié du nom de *Petit Candide*, & dont la Tragédie vous conduiſit au Corps-de-Garde ? = B. Il ne s'eſt pas relevé de ſa chûte, à ce qu'on m'a dit, mais la fortune l'a dédommagé : il a épouſé une jolie femme, & conquis le fauteuil Académique. Auſſi un de ſes amis, à qui il faiſait part du bonheur de ces évènemens, lui répondit *vous voilà bien aſſis, bien couché ; ainſi, croyez-moi, tenez-vous tranquille.* = Le Chevalier. Et Monſieur & Madame de Marinville quelle eſt leur deſtinée ? Vous comprenez aujourd'hui ce que Madame exi-

---

» *vrais* peut exiſter ; « le ſtyle n'y fera rien, on exige cependant qu'il ſoit intelligible.

geait de vous à ce fameux déjeûner ? =
B. A-peu-près : au ſein de l'opulence ils épuiſent les dégoûts de la vie : après un Procès ſcandaleux, le mari & la femme ont été ſéparés juridiquement. Leur fils, quelque-tems après, a obtenu la main d'une Demoiſelle de qualité. Les deux nouveaux époux ont quitté bientôt le foyer paternel, & ſe ſont partagés un vaſte Hôtel au Marais, où chacun dans l'eſſor de la liberté, ſuit en paix ſes douces inclinations : Madame reçoit chez elle toute la Cour, Monſieur tout le Marais. Leur union eſt telle, qu'un jour quelqu'un demandant à Madame des nouvelles de Monſieur, elle répondit, *je le vois très-rarement, il n'eſt pas de ma ſociété.* De ſorte que le père, la mère, les enfans ont chacun leur ménage & leurs Dieux à part : & pour tout rapport, tout lien entr'eux, ils s'envoyent des meſſages dans les grandes occaſions, & ſe font écrire reſpectivement à leurs portes.

Ainſi finit le déjeûner & la converſation de M. Bernard. Le Chevalier ſe méfiant de

ſa mémoire, courut auſſi-tôt confier ces détails au papier. Après un mois de ſéjour dans cette douce retraite, il en partit avec un vif regret. Il vint à Paris au mois de Novembre dernier, avec le projet de faire imprimer, pour l'exemple & le bonheur de l'humanité, les Mémoires & le Déjeûner de M. Antoine Bernard: & c'eſt à moi qu'il s'eſt adreſſé pour l'exécuter. Je m'en ſuis chargé avec plaiſir, à condition que nous aurions l'attache de M. Bernard; que nous avons obtenue après bien des ſollicitations (*a*).

(*a*) Si quelque incrédule doutait de l'exiſtence de M. Bernard, ou de la vérité de ſon Hiſtoire: il peut en écrire à M. le Begue, Notaire, rue des Bonnes-Femmes, à Uſſel, dans le bas-Limouſin. M. le Begue ſe fait un plaiſir d'éclaircir tous les doutes relatifs à ce ſujet: il prévient ſeulement qu'il faut affranchir les lettres.





A SON ALTESSE

MADAME LA PRINCESSE

DE KOSTIN.......,

EN ALLEMAGNE.

MADAME,

QUELLE reconnoiſſance ne dois-je pas à votre Alteſſe d'avoir daigné permettre que ſous ſes auſpices j'oſe donner l'eſſor à mes productions littéraires : vous, MADAME, qui préſidez ſur le trône des Muſes ; vous à qui Apollon donnerait la palme des talens, comme Pâris celle de la beauté. Je ne parlerai pas à votre Alteſſe de la grandeur de ſa naiſſance, de cette antique origine qui ſe perd dans l'immenſité des ſiècles ; & dont tous les Généalogiſtes de Germanie, quelque profonds qu'ils ſoient, n'ont encore pu percer la ténébreuſe nuit ; quoiqu'ils prouvent mathématiquement que le ſang d'un roturier n'a jamais ſouillé celui de vos ancêtres ; & que le premier de votre brillante tige s'intitula *très-haut & très-puiſſant Seigneur*, comme nos Marquis Français qui ſont de très-hauts & très-puiſſans Seigneurs dans le Journal de Paris. Arlequin diſait qu'il ſavait mauvais gré à Adam de n'avoir pas acheté une Charge de Secrétaire du Roi, parce qu'il ſerait noble : mais votre illuſtre Maiſon dédaignerait avec juſtice une nobleſſe d'un ſi mince aloi. Mais j'oublie que je parle de naiſſance à une Philoſophe bien ſupérieure à ces préjugés ; tandis que j'aurais à tracer dans un tableau, ſi la modeſtie de votre Alteſſe ne s'y oppoſait, Vénus

ſouriant aux Grâces, & les Grâces s'empreſſant à l'envi de répandre leur charme le plus doux, le plus ſéduiſant ſur la Déeſſe de la beauté. Tel l'aſtre des nuits verſe ſes rayons argentés ſur la terre embellie, & cette planète à ſon tour réfléchit ſur la lune les rayons qu'elle reçoit du flambeau de l'univers. Il n'appartient pas à un ſimple mortel de s'arrêter ſur l'éclat de vos yeux, de peindre ces cheveux ondoyans & ſuperbes, jouets des zéphirs, retraite des amours, ces lis ſi purs, ſi brillants, où ſe marient quelques feuilles de roſe pour compoſer le coloris de votre teint: non, vous repouſſez, MADAME, la louange, même quand elle eſt auſſi vraie, & vous dédaignez le don fragile de la beauté.

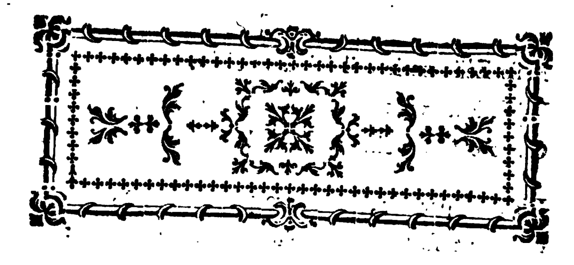
Ce qui élève votre Alteſſe au-deſſus des Zénobie, des Aſpaſie, des Corinne, des Sempronia, des Julie, & de tout votre ſexe paſſé, préſent & futur; c'eſt l'étendue de votre génie, c'eſt le talent enchanteur d'unir à la légéreté des graces, à l'urbanité de Rome, à l'atticiſme d'Athènes, l'éloquence de Platon, la Dialectique de Socrate, & la Philoſophie de Zenon; & j'oſe aſſurer que depuis qu'on travaille des Epîtres Dédicatoires, votre Alteſſe eſt la première, & ſera la dernière, qui méritera ces éloges, & l'encens enivrant & déſintéreſſé d'un homme de lettres.

Puiſſe, MADAME, le doux ſourire qui erre continuellement ſur vos lèvres, ne pas s'enfuir à la lecture des Vers que j'ai l'honneur de vous préſenter.

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,
L'Abbé MOUCHE.



LES SOUPERS DE PARIS.

*A Madame de * * * *.*

CROIS-MOI, Zélis, l'ami de la nature,
L'homme éclairé doit chercher le bonheur
Loin des palais, séjour de l'imposture,
Loin des Cités où rien ne parle au cœur,
Mais dans les bois, sous un toît de verdure,
Près du foyer de l'humble laboureur.

Je les ai vus, ces soupers que l'on cite,
Ces soupers fins, où des gens du bon ton,
Parés, ambrés, ivres de leur mérite,
Ont apporté leurs airs & leur jargon.
Je les ai vus. Hélas! j'en bâille encore.

Mais Zélis parle, il lui faut obéir.
Puiſſe à ta voix mon vers facile éclore ;
Comme à ta voix renaît le doux plaiſir.

D'abord par air, peut-être par prudence,
On vient fort tard ; le plutard c'eſt le mieux :
Car chacun ſait, & par expérience,
Que tout l'ennui qu'il apporte en ces lieux,
Va circuler, & gagner à la ronde :
Tel & moins prompt ſe propage le feu.

Mais vingt autels ſont dreſſés pour le jeu.
Sans ce ſecours, que ferait le beau monde ?
Que dire après quelques froids complimens ?
Du moins le jeu ſert à tuer le tems.
Ce tems qu'on perd, qu'on regrette ſans ceſſe ;
Le ſot le tue, & le ſage en jouit.
Ah ! l'homme en vain meſure ſa vîteſſe ;
Songe trompeur, il nous pèſe ou s'enfuit
Selon l'idée ou le vœu qui nous preſſe :
Loin de Zélis, j'accuſe ſa pareſſe ;
Quand je la vois, c'eſt l'éclair qui me luit.

On a ſervi : ſoudain chaque Déeſſe
Se lève & marche ; on vole, on la conduit.
Monſieur l'Abbé, vermeil comme les roſes,

Digne ſoutien du Rituel Romain,
Et grand diſeur de très-petites choſes,
Vole à Zulmé, lui préſente la main,
Preſſe la ſienne, & parcourt d'un œil tendre,
Pour adoucir les ennuis du chemin,
Tous les contours & les lys d'un beau ſein.
Trente laquais très-ennuyés d'attendre
Ont entouré la table du feſtin.

Il eſt brillant : le luxe, l'opulence
L'ont ordonné ſous les yeux de Plutus ;
Bacchus fournit le Tokai, le Conſtance,
Et le deſſert eſt dreſſé par Comus ;
Mais dans nos jours de mode & de décence,
On ſe raſſemble, & l'on ne ſoupe plus.

Du moins l'eſprit, la piquante ſaillie,
Les doux propos, le conte ingénieux,
Vont égayer cette galante orgie.
Mais le début d'abord ſilencieux
Ne promet pas des efforts de génie.
Enfin pourtant un Marquis merveilleux
Ouvre la bouche, inſtruit la compagnie,
Du froid piquant qu'il a fait tout le jour.
Le Chevalier, qui revient de la Cour,

Parle du Roi, leur raconte avec grace;
Comme il riait en partant pour la chasse;
Et son voisin, observateur expert
Dit que Monsieur avait un habit vert.
= Mais comment va le Duc de Malassise?
= On craint pour lui: son Médecin prétend...;
= Qui nomme-t-on à son Gouvernement?
= Mais un moment, réplique la Marquise,
Pour le donner, attendez qu'il soit mort.
= Ah, ah, Messieurs, dit le Comte d'Elfort,
Grand amateur, bel esprit de Ruelle,
Auteur lui-même, & rimant des bouquets,
On nous annonce une pièce nouvelle;
= Chez Audinot? = Non vraiment aux Français;
Et c'est parbleu toute une Tragédie.
= On la prétend du petit Lisimon.
= Tant pis, répond l'élégante Isménie,
Femme de goût, prodige de raison,
Je le connais, il n'est pas sans génie
Mais il n'a pas cette fleur de bon ton
L'ame des vers & de la Tragédie.

= A propos! = Quoi? = Le Marquis du Lignon
Hier chez moi me fit une chanson:
Ah! je défie à Messieurs du Parnasse,

A tout Auteur d'imiter cette grace,
Ce goût si pur, ces traits si délicats.....
= Peut-on la voir ? = Il garde l'Anonyme.
Mais écoutez, & ne le nommez pas.
Je vous préviens qu'il manque quelque rime;
Mais l'ortographe est fort bien. La voici :
= Charmant, charmant! = Admirable! = Sublime!

= Et nos vaisseaux, dit l'illustre Bailli
De Bavançourt, apprentif politique,
Illustre appui des Nymphes de Paphos,
Des Calembourgs, de l'Opéra-Comique,
Cela m'occupe : où sont-ils ? = Sur les eaux,
Réplique alors la maligne Angélique.

= Mais les Anglais.... = Madame, si j'osais,
Répond l'Abbé rompant un long silence,
Vous demander qui monte vos bonnets;
C'est la Bertin : on voit son élégance.
= Vous me trouvez donc assez bien ? = Au mieux,
Délicieuse; & le feu de mes yeux
De vos appas vous prouve l'influence.
= Eh bien, l'Abbé, l'on a donné, dit-on,
Un bénéfice à l'Abbé de Vollange ?
= Vous m'enchantez, répart la jeune Elbon;

Il eſt charmant, il chante comme un ange;
Parle de mode, & ſe met avec goût:
Il eſt unique; il doit aller à tout.
═ N'a-t-on rien dit du C..... de Brie?
═ Il eſt outré: Zulmé le congédie;
═ Et la raiſon? ═ C'eſt qu'il s'eſt mis au lait.
Ce ton déplaît. L'entretien s'échauffait,
On l'égayait d'un peu de calomnie,
Quand le ſignal qui déjà retardait,
Se donne enfin, chacun quitte la table;
L'eſtomac vuide & la tête un peu plus,
Et d'un loto le tableau ſecourable
Vient terminer ces ſoupers ſi courus.

O vous Chaulieu, Saint-Evremond, Lafare;
Vous dont l'eſprit, le goût encor plus rare
Fit du plaiſir l'ame de vos feſtins,
Vous qui mêliez, à vos ſoupers divins,
Le ſentiment à la Philoſophie,
Et qui des mains d'une jeune Vénus,
Prenant la coupe où riait l'ambroiſie,
Buviez en chœur à Minerve, à Bacchus;
Et ſages même au ſein de la folie,
Montant le luth du ſage Anacréon,
Chantiez Glicère & le Dieu d'Idalie,

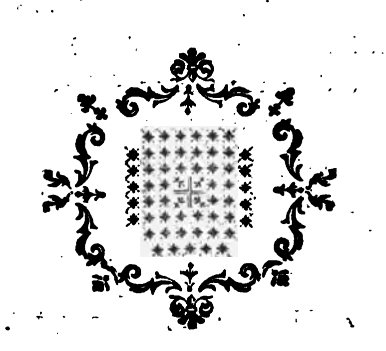
Et d'un vers doux habilliez la raison ;
Que diriez-vous si rendus à la vie,
Vous descendiez chez vos petits neveux ?
Que diriez-vous de leur ton précieux ?
De leurs soupers un peu plus ennuyeux ?
Comme autrefois vous verrait-on encore,
Vous oubliant dans le sein des plaisirs,
Le verre en main, attendre que l'aurore
Eût rallumé le jour & vos désirs ?
Non, méditant une fuite prochaine,
Et nous croyant très-vuides de raison,
Vous jureriez par le Dieu d'Hyppocrène,
D'aller plutôt souper avec Fréron.

ENVOI

A MADAME DE ***.

TELS sont, Zélis, nos soupers de Paris.
Quels rendez-vous pour une ame sensible !
Ah ! trop heureux qui sous ton toît paisible
Peut quelquefois épier ton souris,
Suivre de l'œil, à tes côtés assis,
Tes doux attraits & ta taille légère,
A tes bons mots ranimer ses esprits
Et s'embellir du désir de te plaire !

Bien plus heureux si, sur la fin du jour,
A ton banquet il occupe une place !
Il croit souper dans l'Olympe, au Parnasse,
Avec Minerve & la sœur de l'Amour.



LE DÉJEUNER,

CONTE.

OUI, l'occaſion a des aîles;
Elle s'enfuit rapidement;
Mais, croyez-moi, Bergers fidèles;
Il eſt toujours un bon moment.
La pudeur veille au cœur des belles;
C'eſt un dragon fier & jaloux;
Mais par bonheur un ſommeil doux
Ferme par fois ſes deux prunelles:
On ne peut pas veiller toujours;
Profitez-en ſans vains diſcours,
Oſez être un peu téméraire:
Car après tout que riſque-t-on?
On riſque tout lorſqu'on diffère;
Vous allez voir ſi j'ai raiſon.

DAMON ſoupirait pour Mélite;
Depuis un mois ſon cœur brûlait;
Mais c'eſt en vain qu'il ſollicite,
Hélas! à peine on l'écoutait.
Pendant un mois être infléxible!

Le trait est fort, dit un plaisant.
D'accord Monsieur, mais cependant
Vous conviendrez qu'il est possible.

En vain Damon de ses soupirs
Fatiguait l'écho solitaire ;
En vain aux pieds de sa Bergère,
Maigre d'amour & de désirs,
Il consumait sa vie entière ;
Soupirs & pleurs, tout était vain.

Mais enfin le marbre se brise,
L'airain fléchit sous notre main ;
Et la beauté, quoiqu'on en dise,
N'est ni de marbre ni d'airain.

Damon aux pieds de son amante,
L'œil triste, embrassant ses genoux,
La presse d'une voix touchante,
De lui donner un rendezvous.
Mélite était bonne & facile,
Son amant se désespérait ;
La vertu la plus difficile
Ne voit souffrir qu'avec regret.

= Eh bien demain, je suis trop bonne,
Avec moi venez déjeûner ;

Je crois que je n'aurai personne ;
Mais gardez-vous d'imaginer
Que c'est, sous l'air d'un déjeûner,
Un rendez-vous que je vous donne.

Déjà la nuit, du haut des airs,
Développait son voile sombre,
Et les amours blottis dans l'ombre,
Déjà repeuplaient l'Univers.
Tout plein de sa bonne fortune,
Damon dans son lit s'agitait,
Il accusait les cieux, la lune
Et le soleil qui retardait.
Mais le jour brille, l'heure sonne,
Il vole enfin d'un air vainqueur.
Un Dieu vivement l'aiguillonne,
Et l'espérance à l'air flatteur,
Déjà lui tresse une couronne.

Mélite à peine en ce moment,
Au demi-jour qui vient d'éclore,
Entr'ouvrait son œil languissant.
Le vermillon qui la colore,
Fruit du repos & du désir,
L'ornait, l'embellissait encore :
C'était Vénus, c'était l'Aurore



Sortant du palais du plaisir.
Elle s'éveille, elle médite,
Et son amant qui s'enhardit,
Etait déjà près de son lit.
A cet aspect, toute interdite,
Elle se plaint, gronde, rougit;
Mais la rougeur bientôt s'efface
Le désir reste, & la raison
Du criminel obtient la grace:
Quand on est seuls, se fâche-t-on?

Dans cet alcove solitaire,
Régnaient le silence & l'amour;
Tout auprès veillait le mystère
Tempérant les rayons du jour.
Sous un mouchoir que l'oeil caresse,
On soupçonnait un sein charmant;
Le lin docile qui le presse,
Par deux contours s'arrondissant,
De ce sein alors palpitant,
Offrait la forme enchanteresse.

Mais que faisait ce beau Paris?
Belles, pardonnez si j'hésite.
Vous rougirez si je le dis;
Et vous plaindrez notre Mélite.

Damon ſe tait, & ne fait rien.
Enfin il parla de la ſorte;
Vous allez voir s'il parla bien.
═ Où ſuis-je? Quel feu me tranſporte?
Que de beautés! que de fraîcheur!
Telle on nous peint la jeune Flore,
Ou de Pſiché l'air enchanteur.....
═ Laiſſez, Monſieur, la métaphore,
Vous me traitez avec fadeur.
═ Ah! dans l'ardeur qui me dévore,
Que ne puis-je au moins une fois
Vous tenir ſeule au fond d'un bois?
═ Ah, Monſieur, quelle frénéſie!
Vous voulez donc m'aſſaſſiner?
═ Qui? moi? Vous pourriez ſoupçonner....
Mais en vain il ſe juſtifie;
Elle ſonne, le congédie;
Et le galant tout étonné,
Sortit ſans avoir déjeûné.

Méritait-il cette diſgrace?
Meſdames, décidez le cas.
Pour moi, je ſais bien qu'à ſa place,
J'aurais fait mes quatre repas.

ÉPITRE

*Ecrite de la Campagne à M. de M.***, Maître des Requêtes.*

A vous l'enfant de la ſageſſe ;
Salut, honneur, ſanté, richeſſe,
Un peu d'amour ne gâte rien.
Permis à vous, homme de bien,
De travailler pour la Patrie,
Tandis qu'au ſein de l'incurie,
Sans préjugés & ſans lien,
Ici s'écoule notre vie :
Nous jouiſſons d'un doux loiſir :
La nuit ſe paſſe à bien dormir ;
Et nous preſſons la plume oiſeuſe
Juſqu'au moment où le ſoleil
Levant ſa tête radieuſe,
Diſſipe l'ombre & le ſommeil.
On court auſſi-tôt ſur l'herbette,
Reſpirer l'air pur du matin,
Cueillir la roſe & le jaſmin
Pour les offrir à ſon Annette
Et parfumer ſon joli ſein.

Je dois ici quelques fleurettes
Aux Déités de ce séjour ;
Ce sont gentilles bergerettes,
Ce sont plutôt brebis d'amour ;
Plus philosophes que Lucrèce
Et du plaisir suivant les loix ;
C'est un amant qui les confesse,
Et leur chapelle est dans les bois.

Mais quand du jour le char rapide
S'élève & brûle nos côteaux,
Que l'ombre fuit, que les troupeaux
Reposent sur la terre aride ;
Que loin du bruit, sur des roseaux,
Détachant sa juppe légère,
La jeune & timide bergère
Se baigne, & joue au sein des eaux :
Alors une cloche argentine
Annonce l'heure du festin ;
On part, on court, chacun soudain
S'assied auprès de sa Corine,
Lui sourit le verre à la main,
Et va presser à la sourdine
D'un pied furtif, son pied voisin.
Le café pris, pour tout systême,

Chacun s'échappe à volonté :
Car dans ces lieux, comme à Théleme,
Notre devife eft liberté,
La liberté, ce bien fuprême,
Que l'or des cours ne peut payer.
Le gros Mondor, grand Financier,
Digère & dort, c'eft fon ufage.
Zélis s'armant de fon ouvrage,
D'un pied léger, va loin de nous,
Chercher le repos & l'ombrage ;
Saint-Far que cachait le feuillage,
Paraît & tombe à fes genoux.
Il eft aimé de la bergère,
L'afyle eft fûr, voluptueux ;
Ne troublons point ce doux myftère :
Et cependant, non moins heureux,
Amant des arts, de la nature,
Je vais errer à l'aventure,
Au fond d'un bois filencieux.
Tantôt montant ma faible lyre,
Je chante & Délie & l'Amour.
Tantôt frappé d'un nouveau jour
Et philofophe fans délire,
Des paffions, de leur empire,

Mon

Mon œil perce l'obſcur détour,
Ou quand du ſoir l'ombre tardive
Commence à voiler l'horiſon,
Je vais jouir dans le vallon
Du frais d'une onde fugitive.
Là j'écoute berger nouveau,
Aſſis ſur l'humble violette,
Le lent murmure du ruiſſeau;
Les ſons plaintifs d'une muſette,
Où la naïve chanſonnette
De Roſine, amour du hameau,
Qui l'air riant & ſatisfaite
Des champs ramène ſon troupeau.
Ainſi s'échappe avec vîteſſe
Chaque moment d'un jour ſerein,
Sur le duvet de la pareſſe,
Libre des ſoins du lendemain.

Tel un oiſeau ſimple & docile,
Quand le printems & le zéphir
Couvrent de fleurs ſon doux aſyle,
Sans s'occuper de l'avènir,
Laiſſe couler le tems mobile
Et vit ſous l'aîle du plaiſir.

Ami, que la foule importune

S'empresse aux palais des Séjans ;
Que le temple de la Fortune
Soit fatigué de leür encens :
Pour moi docile à la nature,
Repoussant le joug des erreurs,
Je ne demande pour faveurs
Qu'un bois baigné d'une onde pure,
Une compagne & quelques fleurs.
Heureux cent fois si ma Délie
Objet trop cher à mes rivaux,
Daigne toujours parer ma vie
Des fleurs du Gnide & de Paphos !
Si toujours fidèle & sensible
Elle sourit à mes desirs ;
Si dans ses bras l'aube paisible
Me trouve enivré de plaisirs !

Mais du voile qui m'environne ;
Pourquoi percer l'obscurité ?
Sachons jouir, quand l'heure sonne ;
Du caprice de la beauté.
Adieu, je l'entends qui m'appelle :
Le jour penche vers son déclin ;
Oui, oui, ma Délie est fidèle,
Et j'en réponds jusqu'à demain.

LE REPENTIR,

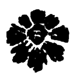
CONTE.

QUEL cœur honnête & quelle ame ſenſible
N'a quelquefois, pendant le cours paiſible
De ſon printems, vers le ſoir d'un beau jour,
Suivi Vénus dans le temple des Grâces!
Qui n'a jamais abandonné les traces
De ſon devoir, & careſſé l'amour!
Ce n'eſt pas moi : j'ai connu la tendreſſe;
J'ai bien aimé; mais loin de m'en vouloir,
Dieux tout-puiſſans, prolongez ma jeuneſſe;
Et j'aimerai du matin juſqu'au ſoir.

Tel fut le ſort de la Comteſſe Aurore:
Les doux plaiſirs composèrent ſa cour,
Belle, ſenſible, & plus aimable encore,
On l'adorait; elle aimait à ſon tour.
Mais le remords tyran de la faibleſſe,
La peur d'un Dieu de ſes décrets jaloux;
Enveloppa d'un voile de triſteſſe,
Le ſoir d'un jour qui fut d'abord ſi doux:
Elle pleurait, Magdeleine touchante,

De ſes péchés le charme empoiſonneur,
Et des plaiſirs dont l'image préſente,
Malgré ſes vœux, troublait encor ſon cœur.

Avint un jour, c'était la Pentecôte,
Qu'aux Théatins prêchait un grand Docteur,
Tout était plein; & la vieille bigote,
Et la coquette, & cent chefs à calotte,
Croſſés, mîtrés, appellés Monſeigneur,
S'amoncelaient dans la nef & le chœur.
A ce ſermon notre aimable dévote
Vint un peu tard: il fallut par malheur,
Pour la placer, déranger bien du monde:
Lors un brutal, que Lucifer confonde!
Crie: eh morbleu, laiſſez, Meſſieurs, laiſſez
Cette Catin. Cette ame douce & belle
Soudain répond: ſi vous la connaiſſez,
Monſieur, ſi bien, priez le Ciel pour elle.



ÉPITRE

A MADAME DE ***.

Il est parti ce tendre amant,
Vos beaux yeux ont versé des larmes,
J'y lisais vos vives allarmes
Et la douleur du sentiment:
Quoi s'arracher à ce qu'on aime!
Laissez, laissez couler vos pleurs,
Oui pleurez, la tristesse même
Pour un cœur tendre à ses douceurs.

Mais que dis-je, déjà l'aurore
A vu six fois votre douleur;
Six fois & vous pleurez encore,
C'est trop se livrer à l'erreur:
Votre ame abusée & sensible,
Par des regrets trop superflus,
Poursuit un objet invisible,
Ce qui pour vous n'existe plus:
Telle, séduite par un songe,
La jeune Iris à son réveil

Chérit encor l'heureux menſonge
Dont là berçait un doux ſommeil.

Ouvrez les yeux : non la nature
N'a point perdu de ſes couleurs ;
On voit encor ſur la verdure
Briller l'émail des jeunes fleurs :
Cette Naïade ſi chérie
Dans ce vallon ſe plaît toujours ;
Et ſa fraîcheur ſur la prairie
Invite encore les amours ;
Le ciel eſt pur, l'air eſt tranquille ;
Du roſſignol les chants légers,
Charment encore cet azyle,
Et du printems le Dieu facile,
Sourit encore à nos vergers.

L'amour n'a point quitté vos traces,
Et malgré ſa mobilité,
Il eſt toujours auprès des Grâces.
Mais cet amour, enfant gâté,
Oſe, dit-on, rire des belles,
Qui jurent de longues ardeurs,
Le traître ſait qu'il n'a des aîles
Que pour voler vers tous les cœurs.
Vit-on jamais l'aimable enfance

Suivre longtems les mêmes jeux ?
L'Amour, enfant capricieux,
S'endort auprès de la constance.

Voyez ce berger fortuné
Que le plaisir des fleurs du Gnide
Depuis long-tems a couronné :
Penché sur le sein de Zélide
Il est distrait, sombre, rêveur,
Le doux baiser qu'elle lui donne
Ranime à peine sa tiédeur ;
Zélide même, elle s'étonne
De languir si près du bonheur.
Mais regardez ces traits de flamme
Qui s'élancent des yeux d'Atis ;
Quels transports agitent son ame,
Depuis deux jours qu'il voit Doris :
A ses genoux il brûle, il presse,
Il respire la volupté ;
Son ame nage dans l'ivresse,
Au rang des Dieux il est monté,
Heureux amans, fêtez bien vîte
Le jeune amour quand il sourit ;
Ce Dieu, souvent au même gîte,
Ne passe pas plus d'une nuit.

Bientôt le tems, par qui tout cesse,
Va moissonner & jeux & ris,
Plus de désir, plus de caresse,
La main de la froide vieillesse
Ferme le temple de Cypris.
Mais vous, quand Vénus règne encore,
Qu'elle vous ouvre ses bosquets;
Pourquoi dans le sein des regrets,
Laisser flétrir les dons de Flore?
Ces jours charmans vont expirer.
Sous ce berceau l'Amour t'appelle:
Viens ma Zélis, viens me jurer
Aux pieds du Dieu d'être fidèle:
Viens, je recevrai ton serment.
Et puisses-tu dans ce moment
Où s'éclipse l'ame enflammée,
Me presser sur ton sein brûlant,
Et t'écrier demi-pâmée
Le bon billet qu'a mon amant.



LA PRESENCE D'ESPRIT,

CONTE.

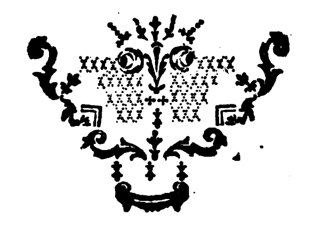
Au quartier du Marais, pays des bonnes ames,
Des bons maris, des bons bourgeois,
Et même encor des bonnes femmes;
Pays où cocuage habite quelquefois,
Même ſouvent, mais ſe cachant dans l'ombre,
Sur la pointe des pieds ſe gliſſant doucement,
Ne marchant point le nez au vent,
Comme à la Cour, ou gâté par le nombre,
Et l'accueil empreſſé des gens d'un ſi grand ton,
Monſieur ſe croit l'enfant de la maiſon.

Or donc de ce marais trois jeunes Citoyennes,
Un beau Dimanche au retour du Printems,
Voulurent s'égayer, & reſpirer aux champs
Le parfum des zéphirs & leurs douces haleines.
Le valet de Cloris, le fidèle Jeannot
S'en va chercher le fiacre, il arrive auſſi-tôt.
On s'embarque & l'on part: la joie, on peut m'en croire,
Les bons mots & le rire éclataient à plaiſir.

'Allant, venant, & la blonde & la noire,
Tout était critiqué : partant il eſt notoire
Que l'on s'amuſait fort : critiquer c'eſt jouir.
Mais que la joie eſt choſe bien chanceuſe!
La fortune a trahi Scipion & Céſar!
Le galant Phaëton de la troupe joyeuſe
Au gré de ſes deſtins abandonnant ſon char,
S'approcha de ſi près d'un rayon trop perfide
Que la main de l'hiver avait approfondi,
Que la roue avançant, & tournant dans le vuide,
Fut au fond du foſſé chercher un point d'appui.
Voilà le coche à bas, & voilà nos femelles,
Pouſſant des ah, des cris, à vous fendre le cœur.
Pour elles cependant n'ayez aucune peur ;
La chûte fut heureuſe : & c'eſt le ſort des belles :
Mais par un accident qu'on ne prévoyait pas,
Nos Déeſſes avaient leurs trois têtes en bas,
Et les jambes en l'air ſortant par la portière
Qui venait de s'ouvrir, on ne ſait trop comment.

Les gens inſtruits ſavent parfaitement
Que tout corps pèſe, & tend au centre de la terre :
Or les jupons ſoumis aux mêmes loix
Laiſſent à découvert, entraînés par leur poids,
Des tréſors que jamais on ne montre à Lorette.

Le Dieu du jour, dit-on, pour la première fois;
Vit, dans tout leur éclat, une peau blanche & nette,
Et six globes qu'auraient adorés les trois Rois.
Cloris au désespoir d'étaler à la vûe
Les superbes contours d'une face inconnue,
S'écrie, en frémissant, Jeannot, mon cher Jeannot
Cache le mien: = Lequel est-ce, Madame?
Je ne le connais pas. = Le plus blanc. Le grand mot!
Comme il peint la pudeur & l'ame d'une femme!



LES CINQ PÉRIODES

DE LA VIE D'ÉGLÉ.

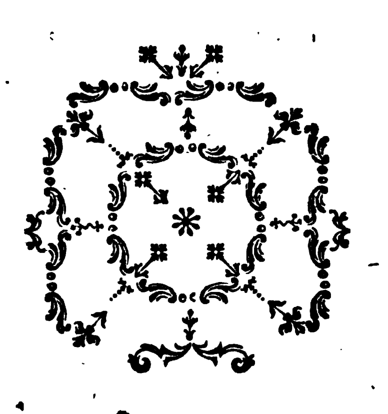
ENCORE enfant la petite perſonne
Déjà convoite & pompons & rubans,
Aime beaucoup ſa poupée & ſa bonne,
Brûle ſur-tout d'avoir bientôt quinze ans.

Le printems vient: Eglé déjà preſſée
Rêve beaucoup, lit les Romans du jour,
Au fond du cœur enterre ſa penſée,
Attend l'hymen pour connaître l'amour.

Enfin Eglé jure d'être fidèle,
L'hymen ſourit en recevant ſes vœux:
Elle court, vole au plaiſir qui l'appelle;
Tout en courant elle fait des heureux.

L'automne arrive: Eglé plus réfléchie
De ſa toilette écarte les témoins,
Couvre ſon âge; elle-même l'oublie;
Pour ſon amant elle eſt aux petits ſoins.

Voilà l'hiver : la belle inconſolable
Trouve que l'homme eſt petit & bien vain ;
Invoque Dieu par la crainte du Diable ,
Et joue , & triche , & médit du prochain.



LA RECONNAISSANCE,

CONTE.

Vous connaissez, Madame Hortense,
Ses grands yeux noirs & sa pudeur:
Voici le fait, Messieurs, silence,
Je vais conter avec candeur.

Cette beauté sensible, au sortir de l'enfance,
Aux piéges des plaisirs abandonna son cœur :
Le jeune Armand parut, & bientôt sut lui plaire,
De ce pas au second, le chemin n'est pas long.

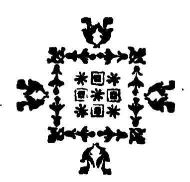
Or un beau jour, oui très-beau, le fripon
Au fond d'un bois riant & solitaire,
Cueillit d'amour la rose printannière.
Eût-il tort ou raison? Ce n'est pas mon affaire.
Mais les plaisirs ont le destin des fleurs.
Las! il fallut se quitter tout-à-l'heure.
Quoi se quitter! O revers! O douleurs!
Armand gémit, Hortense pleure;
On jure de s'aimer, toujours, jusqu'au trépas.
Puis l'on s'embrasse, & l'on s'embrasse encore:

Qu'il eſt dur de quitter ce que le cœur adore !
Si je n'en ſuis pas mort, c'eſt que l'on n'en meurt pas.

Armand courut aux plaines de Bellonne
Contre l'Anglais déployer ſa valeur;
Hortenſe, au retour de Pomone,
Des chaînes de l'hymen, lia ſon jeune cœur.
Mais comment le mari trouva-t-il la bergère ?
Très-neuve, auſſi pure qu'un lis,
Chaſte comme l'agneau qui ſuit encor ſa mère.
Comment cela ſe peut-il faire ?
Je ne ſais: demandez à Meſſieurs les maris.
Enfin tout eſt au mieux: pendant qu'on fait la guerre,
Hortenſe en paix avec toute la terre,
Retournait quelquefois aux boſquets de Paphos;
Et du mari l'étoile débonnaire,
Lui donnait tous les ans, quelques amis nouveaux.

Les parques cependant déroulent leurs fuſeaux,
Et le char du Soleil va ſon train ordinaire.
Vingt fois le Sirius avait doré Cérès,
Lorſqu'Armand dans un cercle apperçoit une belle,
Dont les yeux noirs, la démarche, les traits,
Lui rappellent Hortenſe. O ciel! Eſt-ce bien elle?
Hortenſe! il ne ſe trompait pas,

Quoique le tems du bout de l'aîle,
Eût en passant défleuri ses appas.
Ravi de la rencontre, aussi-tôt il s'avance :
Madame, lui dit-il, j'ai le bonheur je croi,
D'être connu de vous. = De moi?
Je n'ai pas cet honneur. = Pardon, la ressemblance....
C'est pourtant là sa taille, ses grands yeux.
Il tourne autour, regarde, approche, observe mieux,
Et toujours plus reconnaît son Hortense.
= Pardon, Madame, ou j'ai perdu le sens,
Ou dans un bois, vous aviez quatorze ans,
J'avais l'honneur de vous.... Vous m'entendez peut-être?
= Eh oui, Monsieur, je vous entens,
Appellez-vous cela connaître?
On connaîtrait par trop de gens.



A MADAME

A MADAME LA COMTESSE DE R***,

Le jour de ſon Mariage.

COMMENT Madame la Comteſſe,
Quoi ce matin ſous cet air doux,
Vous avez donc fait la promeſſe
D'être fidelle à votre époux ?

Ah ! quels procédés ſont les vôtres !
Pour le bonheur d'un ſeul mortel
Vous prononcez le vœu cruel
De faire le tourment des autres.

Vit-on jamais Flore ou Vénus
Promettre une flamme éternelle !
Non la ſœur même de Phébus
N'oſa jurer d'être fidelle.

Lorſque la roſe ouvrant ſon ſein,
Sourit aux baiſers du zéphire ;
Le Dieu content de ſon ſourire
A d'autres fleurs vole ſoudain.

Mais votre époux qu'on dit ſi ſage,

Si doux, si cher à ses amis ;
Sait-il bien que ce mariage
Va lui donner mille ennemis ?

Ignore-t-il en prenant femme
A l'esprit fin, l'œil enchanteur ;
Que bientôt l'ami de Monsieur
Veut être l'ami de Madame ?

Si Ménélas plus réfléchi
Eût épousé femme moins belle,
A tous les sages j'en appelle
Pâris fût resté son ami.

Croyez-moi donc, femme jolie
A son mari fait des jaloux ;
Mais on pourrait calmer l'envie
Par cet accord qui paraît doux.

L'Hymen, enfant de la paresse,
Marche à pas lents, craint les travaux ;
Eh bien que votre époux nous laisse
Les jours marqués pour son repos.

Mas quoi ! vous riez de mon zèle,
Et votre cœur reste endurci ?
Madame, eh bien soyez fidelle ;
Mais que je plains votre mari.

LES GLISSEUSES,

CONTE.

Oui la C........ n'en déplaiſe aux Calvins,
Eſt choſe néceſſaire au ſalut des humains.
Il faut un frein pour retenir les ames,
Pour tous nos grands Meſſieurs, pour leurs petits
amis;
Il en faut un, oui ſur-tout pour les femmes:
Sans quoi je plaindrais les maris.

La douce Agnès qui doit la veille d'une fête,
Aux yeux du Père Antoine ouvrir ſon jeune cœur,
Sur les bords du plaiſir s'arrête:
Car comment avouer à ce rude cenſeur
Qu'on a commis le péché malhonnête!
On en mourrait de honte, & la honte retient:
Vous allez en juger par ce Conte chrétien.

Devers le tems qu'après un jeûne auſtère
Aux mortels émaigris on permet de ſouper,
Que le Paſteur d'Admete, au centre de la ſphère,
D'un rayon plus direct commence à nous frapper,
Trois novices d'amour, Doris, Eglé, Corinne,

Voulaient, ſelon la loi, purifier leur cœur;
Et laver leurs péchés dans la ſainte piſcine.
Un point les tourmentait: comment au C . . . . . ;
Révéler une faute hélas! bien naturelle,
Qui fait tant de plaiſir, mais tache un peu l'honneur?
L'avouer net pour une belle
Eſt un ſupplice ſans égal.
Le péché ſerait doux, ſi l'on pouvait le taire;
Mais le moment était fatal;
Pâques preſſait: on rêve, on délibère,
On n'imaginait rien. Eglé pleurait, diſant:
Il valait mieux ne pas le faire.
Corinne s'irritait contre le téméraire
Qui ſi bien ſut profiter du moment.
Doris enfin trouve un expédient:
Ecoutez: nous dirons au Père Boniface;
Sans rien développer que nous avons gliſſé:
Il eſt bon homme, & ſans autre préface,
Il nous délivrera nos patentes de grace.
Avec tranſport l'avis fut embraſſé.
Celle qui le donnait y paſſa la première.
Après avoir conté rapidement
Tous les menues détails qu'on nomme peccadilles,
Péchés, faute de mieux, communs aux pauvres filles.

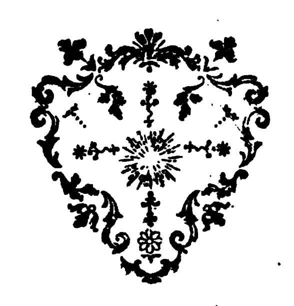
Père, dit-elle en rougiſſant;
Sur l'herbe j'ai gliſſé. = Vous êtes-vous fait mal?
= Non du tout. Admirant cette rare innocence,
Le Révérend reprit d'un ton de ſapience,
Gliſſer n'eſt pas un crime capital.
Je vous abſous : pour votre pénitence
Vous direz le *Credo*, de plus un chapelet;
Allez, vivez toujours, comme vous avez fait.

La ſeconde ſurvient & débite ſa chance :
Puis avec un ſoupir & le regard baiſſé,
S'accuſe auſſi d'avoir gliſſé.
Le papelard riait à l'ombre de ſa grille,
Surpris pourtant de voir tant de candeur
Et de ſimplicité dans le cœur d'une fille.
Et deux. Ma bonne, va ſans peur,
Dirent-elles à la dernière,
Ce bon humain de C......
N'a jamais vu que ſon bréviaire.
Elle y vient donc, & fait le même aveu.
Oh, oh, dit le Pater, ceci m'étonne un peu.
Quoi parbleu, tout le monde gliſſe!
Ou là-deſſous il eſt quelque malice,
Ou je ne ſuis qu'un ſot : le père avait raiſon,
Comme vous ſavez tous = Oh, ça, dit-il, ma chère,

Rendez un peu cette énigme plus claire.
Par ce mot de gliſſer, parmi vous, qu'entend-on ?
= On veut faire de l'exercice ;
On ſe promène ; il ſurvient un amant ;
On veut s'enfuir, en courant le pied gliſſe,
On tombe, je ne ſais comment.
Le caffard à ces mots plein d'une ſainte rage,
Hors du ſ.... boudoir allonge ſon viſage,
Serre les dents, arrondit ſes gros yeux,
Et voit d'un regard furieux
Ses pénitentes amoureuſes
Qui ſur leurs deux genoux, l'air humble & triſte encor,
Répétaient leur *Confiteor.*
= Oh çà, Meſdames les Gliſſeuſes,
S'écria-t-il à haute voix,
Venez, venez, par Saint François,
Je ſuis au fait de la douce gliſſade.
Grand Dieu quel Confeſſeur mauſſade !
Il fit rougir ces trois enfans :
Il fallut revenir aux pieds du Cénobite,
Tout avouer, jurer de réprimer ſes ſens ;
D'exiler les amours & leur aimable ſuite,
Et d'attendre l'hymen pour cueillir ſes préſens.

On promit, on jura par le Dieu qu'on adore ;
Puis on s'en fut : & chacune en marchant
Pour l'oublier ſongeait à ſon amant.

Allez en paix, aimables ſœurs de Flore ;
Et puiſſiez-vous dans le ſiècle ſuivant
D'avoir gliſſé, vous confeſſer encore.



A MADAME DE ***.

APPRENEZ-MOI, vous que l'amour careſſe,
Heureux bergers qui vivez ſous ſes loix,
L'art d'enflammer, de fixer la tendreſſe
Du jeune objet dont mon cœur a fait choix.

J'aime Cloé, vive, gaie & légère,
Fraîche d'attraits comme la fleur du jour;
Mais las! Cloé ſatisfaite de plaire,
Et chante & rit quand je parle d'amour!

J'avais au loin cueilli ſur le rivage
Le beau Narciſſe & la fleur de Vénus;
De ce bouquet mon cœur lui fit hommage
Une heure après elle ne l'avait plus.

Hier matin ſur l'écorce d'un chêne
J'avais gravé ſon nom & mes tourmens;
Elle paſſa, vit ſon nom & ma peine,
Et s'envola comme l'oiſeau des champs.

Mais j'apperçois, qu'elle eſt riante & belle!
L'aimable Iris qui porte ici ſes pas;
Elle me voit, ſon doux ſouris m'appelle;
Adieu Cloé; je vole dans ſes bras.

LA FAUSSE PEUR,

CONTE.

QUE du plaiſir, la route eſt dangereuſe!
Qu'il eſt aiſé de gliſſer ſur ſes bords!
Ils ſont charmans : là, la terre amoureuſe
Couvre ſon ſein des plus riches tréſors;
Là, ſur des fleurs la volupté repoſe,
L'illuſion careſſe le déſir;
Mais le réveil détruit ce lit de roſe,
Et ſur ſes pas conduit le repentir.
Mais aux Meſſieurs de notre Académie,
A nos eſprits laiſſons ces grands diſcours,
Et racontons ſimplement les amours
Du beau Lindor & l'aimable Célie.
Las! à ce nom quel doux ſaiſiſſement!
Célie était la plus jeune des Graces,
Vive, légère & toujours ſautillant,
Son joli pied à peine en le foulant,
Sur le gazon imprimait quelques traces :
Tel eſt l'oiſeau qui voltige en marchant.
L'heureux Lindor aimé de cette belle

Gémit pourtant dans le ſein du bonheur ;
Qu'y manquait-il ? Rien qu'une bagatelle
Que nous nommons la ſuprême faveur.
Hélas ! pourquoi faut-il donc à nos ames,
Que la nature ait attaché des ſens ?
L'amour n'aurait que d'innocentes flammes,
Des plaiſirs purs : quel bonheur pour nos Dames
Qui craignent tant les déſirs des amans !

Célie aimait & de ſon doux printems
Son cœur ſans doute éprouvait l'influence ;
Mais la pudeur, cet inſtinct de l'enfance
Qui peint ſon front d'un rouge intéreſſant,
Mais dont l'éclat s'uſe inſenſiblement,
Gardait le gîte où niche l'innocence.

Dans ce tems-là, ſous des cieux inconnus,
L'hiver fuyait. Le mois cher à Vénus,
Le front orné d'une roſe nouvelle,
Epurait l'air. La tendre Philomèle
Par ſes chanſons annonçait les beaux jours,
Et le zéphir balancé ſur ſon aile
Au fond des bois éveillait les amours.
Célie alors & le père & la mère,
Le petit frère avec le précepteur,

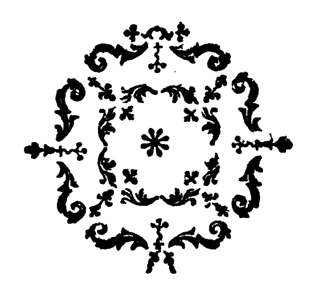
Volent aux champs: c'eſt-là qu'eſt le myſtère,
L'occaſion, au ſourire enchanteur;
Là des vrais biens coule la ſource pure;
Là notre cœur plus près de la nature
S'ouvre au déſir, appelle le bonheur.
Lindor obtint après longue prière
Et vingt refus qui finirent enfin,
La clef d'un parc aſyle clandeſtin
Où le plaiſir vivait en ſolitaire.
Il promit bien qu'il ſaurait le chemin.
Or le voilà qui vient le lendemain.
Qui fut ſurpris? Ce fut la bergerette;
Vraiment ſitôt, on ne l'attendait pas:
Mais par bonheur elle était là ſeulette,
Quand tout-à-coup il vole dans ſes bras.
On le gronda; mais il ſe juſtifie.
On l'eſſuya, car il avait bien chaud.
En l'eſſuyant cependant on oublie
Qu'il faut gronder; le cas n'eſt pas nouveau.
O vous cenſeurs, vous ſauvages Lucrèces!
Concevez-vous les tranſports, les careſſes
De ces amans, leurs entretiens ſi doux!
Eh non, vos cœurs repouſſent la nature:
Fuyez, fuyez, la Naïade murmure,

Et les amours pâliſſent de courroux.
Déjà Lindor tout brillant d'allégreſſe
Et de déſirs, le regard plein de feu,
Serrait la main de ſa belle Maîtreſſe,
Puis s'approchait, & puis encore un peu;
Puis demandait d'un air ſoumis & tendre
Un ſeul baiſer; & tout en demandant,
Il le prenait; on voulait ſe défendre;
Mais ce qu'on veut, on le fait rarement.
Le frais tiſſu d'une gaze légère
Enveloppait les lis d'un ſein naiſſant;
Je ne ſais pas comment ſe fit l'affaire,
Mais le mouchoir diſparut à l'inſtant.
Mille baiſers couvrirent tant de charmes:
Célie émue, on le ſerait à moins,
Le repouſſait, priait, verſait des larmes,
Larmes d'amour ſi douces ſans témoins.
Et ſon amant, quelle ardeur quand on aime!
Des yeux, du cœur, dévorait ſes appas,
Ne parlait plus, & déjà dans ſes bras,
La ſœur d'amour devenait Vénus même.
Quand tout-à-coup des bords de l'horiſon,
L'orage approche, étend ſon orbe immenſe;
Le jour pâlit, un bruit ſourd & profond

Roule dans l'air, & redouble & s'avance;
L'éclair, la foudre a frappé le vallon;
Et l'habitant garde un morne ſilence.
Soudain la nue ouvre ſes vaſtes flancs,
L'onde ſe preſſe, & s'échappe en torrens.
A ce fracas, cette beauté touchante
Tremble, frémit; colombe gémiſſante
A deux genoux, elle implorait les Cieux:
» C'eſt mon péché, c'eſt mon crime, dit-elle,
» Pardon, grand Dieu, je ne le ferai plus;
» Oui je mourrai toujours chaſte & fidèle;
Et ſon amant affligé de ſes pleurs,
La conſolait, appaiſait ſes terreurs,
De tout ce bruit lui dévoilait les cauſes;
Et cependant que la foudre éclatait,
Son œil fripon parcourait, careſſait
Un ſein ſans voile où s'élevaient deux roſes.

Mais le bruit ceſſe, & le flambeau des airs
Brille déjà ſur la voûte azurée:
Le Roſſignol reprenant ſes concerts
Rappelle aux bois la bergère éplorée.
Célie enfin reſpire, ouvre les yeux,
Cherche Lindor, le voit, & raſſurée
Se laiſſe aller dans ſes bras amoureux.

Eh bien, dit-il, tu vois, l'orage passe,
Le jour renaît plus pur, plus radieux.
Vas, jouissons, quand tout nous est propice.
Si chaque fois qu'on cueille un fruit d'amour,
Le Ciel tonnait, nous verrions nuit & jour,
Sur notre tête, un beau feu d'artifice.



A MADAME DE ***.

JE t'offre un cœur plein de toi-même,
Il eſt ſenſible & ſans détour,
Mais réponds-moi, par quel ſyſtême
Veux-tu déjà braver l'amour ?

Ce Dieu n'eſt pas dur & farouche,
C'eſt un enfant ſuivi des jeux,
C'eſt lui qui ſourit ſur ta bouche,
Qui parle & brille dans tes yeux.

C'eſt lui qui fixe ſur tes traces
Les doux déſirs & les beaux jours,
Qui t'embellit, comme les Graces,
De cet attrait qui plaît toujours.

J'en conviens, ſouvent des nuages
Ont obſcurci ſes traits flatteurs:
Mais le printems a ſes orages,
Il eſt pourtant couvert de fleurs.

Aux longs ennuis de la vieilleſſe
Ton cœur déjà veut-il s'ouvrir ?

Va, laiſſe couler ta jeuneſſe
Sur les bords rians du plaiſir.

Crois-moi, dans ce bois ſolitaire,
Sous ces guirlandes de lilas,
Jurons, par l'amour & ſa mère,
De nous aimer juſqu'au trépas.

Je parle au nom de la ſageſſe,
Prête l'oreille à ſes leçons,
Belle Aglaé, viens, l'heure preſſe;
Qui ſait demain où nous ſerons.



LA DÉVOTION ITALIENNE,

CONTE.

DANS le pays charmant où le pieux Enée
Vint terminer enfin ses courses & ses pleurs,
Où la Religion triplement couronnée
Voit encore à ses pieds des flots d'adorateurs;
Vivait la belle Aline, au cœur simple & docile,
Brûlant d'un amour pur pour Marie & J....,
Sans relâche observant quatre-tems & vigile,
Et couvrant son beau corps d'os sacrés & d'agnus.
L'hymen l'avait liée au Seigneur Fabius,
Triste époux que le tems marquait de son empreinte;
D'ailleurs très-peu dévot: de là plus d'une plainte,
Et cent sujets de dispute & d'humeur.
De Pékin à Paris, de Paris jusqu'à Rome,
Il n'est qu'un seul moyen d'adoucir la rigueur
D'un nœud aussi bizarre; & ce moyen se nomme
Le droit de cocuage: il est, dit St J.....,
De toute antiquité: les Rois y sont soumis:
Il fut imaginé pour consoler les femmes;
On le lève, dit-on, sur Messieurs les maris;

Et l'on aſſure que nos Dames,
Douces d'ailleurs, ſenſibles à nos vœux,
Sont ſur ce point ſans indulgence.
L'époux d'Aline en conſéquence
Le payait comme un autre, & n'en dormait que mieux.

Un ſoir d'été lorſque dans le ſilence
La Déeſſe des nuits voilant le front du jour,
Sur ſon trône d'argent paiſiblement s'avance,
Amenant ſur ſes pas le myſtère & l'amour,
Aline ſous l'abri du plus doux des bocages
Dont la lune n'oſait percer la profondeur,
D'un amant adoré recevait les hommages:
Il était à ſes pieds, demandait ſon bonheur,
Et l'obtenait enfin de faveur en faveur:
Quand tout-à-coup le ſon d'une cloche voiſine
Retentit dans le bois: O Ciel! O doux J.... !
S'écrie alors la ſcrupuleuſe Aline,
Arrêtez, arrêtez, on ſonne l'*Angelus*.



A DÉLIE.

QUAND brillera, mon aimable Délie,
Ce jour ſi doux, ſi cher à mes déſirs,
Où dans tes bras, prodigue de ma vie,
J'épuiſerai la coupe des plaiſirs ?

Dieux quel moment! quand d'une main parjure,
Ardent, timide, emporté tour-à-tour,
J'arracherai ta modeſte ceinture,
Et frémirai des fureurs de l'amour.

Mais quel ſera ce moment de délice!
Lorſqu'enlaſſés par un double lien,
De mes tranſports furtivement complice,
Tu preſſeras mon ſein contre le tien!

Ah ſi jamais, de mes feux embrâſée,
Tu fais briller ce jour délicieux;
J'habiterai, tout vivant, l'Elyſée,
Et m'aſſeirai ſur le trône des Dieux!



INVOCATION A LA FORTUNE.

O TOI que l'univers adore,
Qui d'un regard fais nos destins,
Fortune à mon tour je t'implore,
Jette sur moi des yeux sereins.

Mais ne crois pas qu'un bien frivole
Allume ma cupidité ;
Tout l'or que roule le Pactole
Vaut-il la douce pauvreté ?

Des honneurs je fuis la chimère ;
Le bonheur n'est point à la Cour ;
Aux vains cordons mon cœur préfère
Un ruban donné par l'amour.

Je veux une simple chaumière
Que Phébus regarde en naissant ;
Un petit bois que la lumière
Caresse d'un rayon mourant.

Je veux qu'une onde fugitive
Baigne mon champ, & mes trésors,

Et que ſa voix douce & plaintive
M'invite à rêver ſur ſes bords.

Je n'aimerai qu'une maîtreſſe,
C'en eſt aſſez, je n'ai qu'un cœur ;
Délie a fixé ma tendreſſe,
Elle ſuffit à mon bonheur.

Et toi, Délie, ame céleſte,
Soutien, ornement de mes jours ;
Accours, viens de mon toît modeſte
Faire le temple des amours.

C'eſt-là qu'au lever de l'aurore
L'amour hâtera ton réveil,
C'eſt-là que mes baiſers encore,
Le ſoir ſuſpendront ton ſommeil.

Viens auſſi dans ma ſolitude
Douce amitié, préſent des Cieux,
Viens, tes faveurs, l'amour, l'étude
Rendront mes jours délicieux.

Fortune écoute ma prière,
Dans mes projets, ſois de moitié ;
Mes nuits ſeront pour ma bergère,
Mes jours ſeront pour l'amitié.

L'AUMONE,

CONTE.

CONTEURS, parleurs, écoutez la morale
Dont en paſſant je veux vous régaler:
Vous avez tous la fureur ſans égale
De raconter, de parler pour briller:
Chacun de vous ſans doute eſt très-habile;
Mais l'amour-propre eſt un ami trompeur;
Tel nous endort qui ſe croit beau diſeur.
L'art de parler n'eſt pas choſe facile,
Il faut eſprit, mémoire, jugement.
Mais, dites-vous, j'ai tout cela vraiment.
Je le croirai, quand vous ſaurez vous taire.
Mais vous, Monſieur, qui voulez tout régler,
Vous contez bien: Moi, c'eſt une autre affaire
Mon Médecin m'ordonne de parler.
Or écoutez ſi cela peut vous plaire.

UN amateur des fêtes de Cypris,
Dans l'âge heureux où la troupe légère
Des ris, des jeux, vole ſous nos lambris,
Du doux plaiſir ſuivait le cours facile,

Avec ardeur moiſſonnait dans ſes champs ;
Et dans les bras de la jeune Lucile,
Des fleurs d'amour couronnait ſon printems.
Heureux mortel, jouis dans le ſilence !
De ton bonheur qui ne ſerait jaloux ?
Eſt-il Sultan de Madrid à Byſance
Qui ſur le trône ait des plaiſirs plus doux ?
Mais le remords troublait ſa deſtinée,
Il redoutait les griffes du malin ;
Il était faible, & ſon ame entraînée
Pleurait le ſoir les plaiſirs du matin.
Pour appaiſer la divine vengeance,
Concilier ſes plaiſirs & la peur,
Damis ſouvent aux pieds du C. . . . . ;
S'allait laver des eaux de pénitence ;
D'un cœur contrit il demandait pardon ;
Pleurait, du Ciel implorait la clémence,
Puis retournait à ſon péché mignon.

Telle une femme & craintive & ſenſible
Quitte un amant, revient à ſon époux,
Et puis revole à cet objet plus doux.

Un Carme était le Juge incorruptible
De ce Chrétien ſi faible en ſon devoir :
Il fallait voir avec quel air terrible,

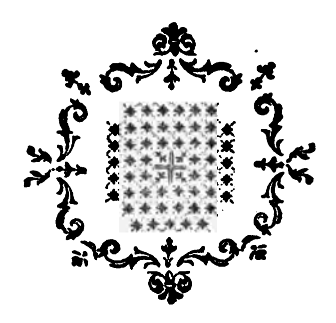
Il le grondait, le damnait ſans eſpoir.
» Dieu, diſait-il, l'auteur de la nature,
» Hait ce péché que l'on nomme luxure,
» Plus que la mort, autant qu'on peut haïr.
» Un ſeul moyen peut par fois l'adoucir,
» Et ce moyen, mon cher fils, c'eſt l'aumône :
» Le pauvre eſt homme, & Dieu veut qu'on lui
donne «.
Auſſi vraîment chaque fois qu'il venait
Au ſaint parquet, le Moine le taxait,
Selon le cas, de telle ou telle ſomme;
Et cet argent était mis en ſes mains,
Pour l'Hopital ou pour les Orphelins.

Ce train finit; notre béat de Rome
Courut ailleurs abſoudre les humains.
Un an après notre aimable jeune homme
Vint à Paris pour changer ſes deſtins.
Là certain ſoir une Nymphe élégante,
En chapeau roſe, en robe voltigeante,
D'un air riant, l'appellant par ſon nom,
De lui s'approche, & le bon ſoir lui donne :
— Bon ſoir, dit-il; mais votre abord m'étonne;
D'où ſavez-vous mon nom ? — Ah ! qu'il eſt bon !
» Vous ſouvient-il du petit Père Anſeaume

» De Perpignan, votre doux C........?
= S'il m'en ſouvient! oui c'était un ſaint homme
Béni de Dieu, tout bouillant de ferveur.
= Vous ſouvient-il que ce zélé Prieur
Pour effacer la tache malheureuſe
De vos péchés, de vos petits beſoins,
Vous impoſait une aumône pieuſe
Que vous daigniez confier à ſes ſoins?
= S'il m'en ſouvient! Oui vraiment: mais vous-même,
D'où ſavez-vous un pareil incident?
= D'où je le ſais? Ah le bon ſtratagême!
Ecoutez bien: le conte en eſt plaiſant.
L'homme de Dieu, dès qu'il avait l'argent,
Venait chez moi: d'un zèle charitable
Il ordonnait un ſouper excellent;
Bon feu, grand vin, du Cap, du Frontignan
Point de témoins, l'amour ſervait à table:
On ne pouvait, Monſieur, regardez-moi,
De votre argent faire un plus doux emploi:
Auſſi le Père, en cette ſainte orgie,
Je dois l'aveu de cette vérité,
Ne manquait pas de boire à la ſanté,
Du petit Saint & de ſa bonne amie.

La belle alors termina ſon récit.

Damis s'en fut, dit-on, tout interdit.
Le tour eſt bon, l'on aurait pu m'y prendre.
Mais je voudrais que l'on me dît ici,
Dans quel Couvent ce Moine put apprendre
A vivre ainſi des ſottiſes d'autrui.



PRIÈRE A LA PARQUE.

A DÉLIE

AU JOUR DE L'AN.

O LACHESIS plus lentement
File la trame de ma vie;
Je vis auprès de ma Délie,
Près d'elle un ſiècle eſt un moment.

Phébus du cercle de l'année
A quatre fois décrit le tour;
Cependant mon ame enchaînée
Brûle toujours de plus d'amour.

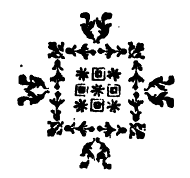
Tel l'arbriſſeau cher à Pomone,
Qu'ont reſpecté les vents jaloux,
A chaque été qui le couronne
Porte des fruits toujours plus doux.

Délie a l'éclat de la roſe,
Sa voix touchante arrive au cœur,
Son ame où la mienne repoſe
Eſt l'image de la candeur.

Que j'aille au loin, ma bien aimée,
Habiter les affreux déſerts
Où la nature inanimée
Gémit ſous d'éternels hivers;

Qu'on m'entraîne aux bords du Zaïre
Bouillonnant des feux de l'été,
Ton doux parler, ton doux ſourire
Seront toujours ma volupté.

Suſpends le ſonge de ma vie;
O Parque arrêtes ton fuſeau;
Et dans les bras de ma Délie
Conduis-moi doucement aux portes du tombeau!



BILLET,

A LA MÊME.

VOUDRIEZ-VOUS belle Délie,
M'ouvrir chez vous le temple à l'heure du repas :
Là plus heureux qu'Alcide, avant le noir trépas
Dans un ſimple cryſtal je boirai l'ambroiſie ;
Mais j'oſe vous prier de recevoir en tiers
Un convive connu, de bonne compagnie ;
Il voit les Grands, les Rois, juſques aux Financiers,
Mais chez ces gros Meſſieurs il prétend qu'il s'ennuie ;
Aimable quand il veut, il paſſe tour-à-tour
De la raiſon à la folie,
Il eſt ſombre & riant, faible & plein d'énergie ;
Il a vos yeux, vos traits ; il ſe nomme.... l'amour.



A LA MÊME.

AIMONS, ô ma chère Délie,
Aimons jusques au dernier jour;
Cueillons, en passant sur la vie,
Les fleurs légères de l'amour.

Du Ciel la bonté secourable
Donna pour nous l'être au plaisir;
Et pour le rendre plus aimable
Mit près de lui le doux désir.

Suivons toujours sa pente aisée,
Qu'il meure, & renaisse toujours;
Et descendant dans l'Elisée
Porté sur le char des amours.

Aimons pendant que règne Flore,
Aimons sous les feux de l'été,
Et que l'hiver nous trouve encore
Dans les bras de la volupté.

Et si notre ame est immortelle,
Si nous voyons les sombres bords,
Des vrais amants, parfait modèle,
Aimons dans l'empire des morts.

A LA MÊME,

AU JOUR DE L'AN.

Qu'il eſt heureux, ô ma Délie,
De couler ſes rapides jours
Auprès d'une fidèle amie,
Et careſſé par les amours !
Qu'il eſt doux ſur notre paſſage
De ſemer les fleurs des beaux ans,
De naviguer, au gré des vents,
Quand le plaiſir eſt du voyage!
Il eſt vrai qu'oiſeau du printems
Quand Progné fuit, l'amour s'envole ;
Plus de chanſons, plus de faveurs,
Des jeux, des ris l'eſſaim frivole
Ne fait ſon nid que ſur des fleurs.
Mais l'amitié, la confiance,
L'intimité, ce nœud preſſant,
Conſole encore notre exiſtence,
Egaye encore notre couchant.
Hiver, été, l'homme ſenſible
Eſt toujours auprès du bonheur,

La volupté pure & paiſible
Eſt un fruit doux qui naît du cœur.

Déjà le Dieu de la lumière
A touché les bords du midi,
Déjà plus lent dans ſa carrière
Il lève un front moins obſcurci:
Un an de plus preſſe notre âge:
Mais je l'ai paſſé près de toi:
Si j'euſſe été Miniſtre ou Roi,
Qu'aurais-je, aujourd'hui davantage?
Tout eſt déjà bien loin de moi.
Si le paſſé n'eſt plus qu'un ſonge,
Un enfant léger du ſommeil,
Ah! que mon rêve ſe prolonge,
Du moins il charme mon réveil!

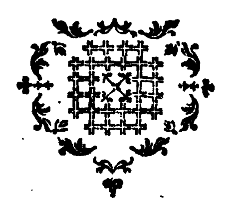
Tel, dans la ſaiſon fortunée,
Aſſis le ſoir dans ſon jardin,
On voit jouir l'heureux Colin
Du ſouvenir de la journée,
Et de l'eſpoir du lendemain.

Filons ainſi, ma chère amie,
Juſques au terme limité
Le doux tiſſu de notre vie;

Du

Du tems trompons l'agilité :
Qu'amour toujours tienne la chaîne
Des jours que nous devons remplir :
Soumis au ſort qui nous entraîne
De notre état ſachons jouir.
On peut dans un vaſe d'argile
Quand on modère ſes déſirs,
Avec un cœur pur & tranquille,
Boire le nectar des plaiſirs.

Marchons gaiement au noir rivage ;
Prêts à quitter d'un œil ſerein,
Notre palais, notre hermitage ;
Mais jouiſſons juſqu'à la fin.



A MADAME DE ***,

Qui vantait ſes douceurs de l'oiſiveté.

AIMABLE Eglé, non la froide inertie,
L'oiſiveté ne font pas le bonheur ;
Qui le pourſuit doit animer ſa vie,
Et cultiver ſon eſprit & ſon cœur.

Heureux qui vit ſans avoir rien à faire,
Dit le vulgaire, aveugle en ſon déſir :
Pour être heureux, dit le ſage Voltaire,
Occupez-vous ; s'occuper c'eſt jouir.

Ne penſe pas qu'élève du portique,
Je veuille ici te condamner tout bas
A repouſſer d'une main fanatique
Les doux plaiſirs qui volent ſur tes pas :

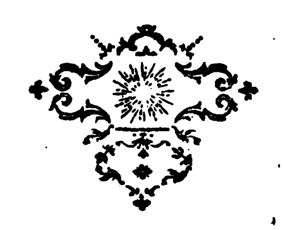
Non le plaiſir eſt un amant aimable
Fait pour te plaire, & pour orner ta Cour :
Mais une belle adroite & raiſonnable ;
Ne garde pas ſon amant tout le jour.

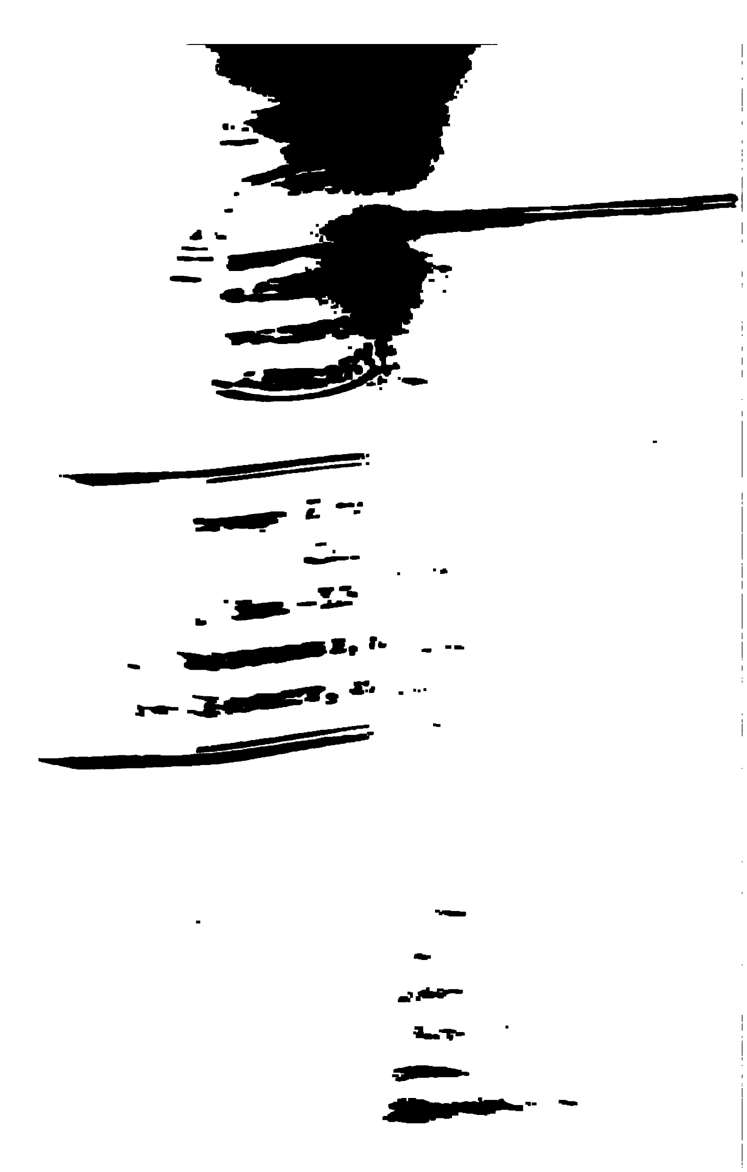
Bientôt le tems, qui nous ſuit & nous preſſe,
Ravagera les lys de ton printems :

Mais ſi Minerve a formé ta jeuneſſe,
Elle ornera le déclin de tes ans.

Vois ce jardin qu'un amant de Pomone
A fécondé par ſon activité;
Il en jouit; il cueille dans l'automne
Les fruits qu'il doit aux travaux de l'été.

Oui jeune Eglé : tout vit par la culture :
La fleur lui doit l'éclat de ſes couleurs :
Roſe toi-même ajoute à la nature,
Et tu ſeras la première des fleurs.





Sans oublier dans ces momens
Mon rendez-vous avec Délie.
Mais l'âge éteint l'enchantement.
Déjà ſous le voile des graces,
Sous l'attrait le plus ſéduiſant,
De cent défauts je vois les traces.
Oui maintenant, & j'en gémis,
J'en trouverais aux immortelles
Qui découvrirent à Paris,
Ces appas, ces formes ſi belles
Qu'on ne voit plus dans nos pays;
Chez nos bégueules de mortelles:
Minerve avec ſa gravité
Me ſemblerait très-peu piquante;
Junon aurait trop de fierté,
Vénus ſerait trop indulgente.
Mais vous dans la fleur des beaux ans,
Lorſque l'amour de faits galans
S'apprête à remplir votre hiſtoire;
N'allez pas dans votre manoir
Couvrir les ris d'un manteau noir;
Et ſurcharger votre mémoire
Des Logogryphes de Platon,
Pour faire annoncer votre nom

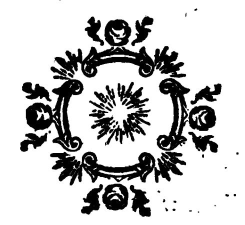
ÉPITRE

A M. DE P***.

LES sons charmans de votre lyre
Bien doucement bercent les cœurs ;
Mais l'amitié qui vous inspire
Prodigue un peu trop ses douceurs :
Je suis peu connu des neuf sœurs ;
Si dans leur riante prairie
J'osai dérober quelques fleurs ,
Leur sort n'est pas digne d'envie ;
Le soir vit faner leurs couleurs.
Vous me parlez de la couronne
Que tresse la main des amours ;
Hélas ! l'astre de mes beaux jours
Pâlit , & l'amour m'abandonne.
Il est passé ce doux printems ,
Cet âge heureux de la folie ,
Où dans les bosquets d'Idalie ,
Séduit , égaré par mes sens ,
J'errais sur les pas d'Egérie ,
D'Eglé j'écoutais les accens ,

Sans oublier dans ces momens
Mon rendez-vous avec Délie.
Mais l'âge éteint l'enchantement.
Déjà ſous le voile des graces,
Sous l'attrait le plus ſéduiſant,
De cent défauts je vois les traces.
Oui maintenant, & j'en gémis,
J'en trouverais aux immortelles
Qui découvrirent à Paris,
Ces appas, ces formes ſi belles
Qu'on ne voit plus dans nos pays;
Chez nos bégueules de mortelles:
Minerve avec ſa gravité
Me ſemblerait très-peu piquante;
Junon aurait trop de fierté,
Vénus ſerait trop indulgente.
Mais vous dans la fleur des beaux ans,
Lorſque l'amour de faits galans
S'apprête à remplir votre hiſtoire;
N'allez pas dans votre manoir
Couvrir les ris d'un manteau noir;
Et ſurcharger votre mémoire
Des Logogryphes de Platon,
Pour faire annoncer votre nom

Par la trompette de la Gloire
Jusques aux rives du Japon.
Imitez le Dieu du Permesse ;
Aux plaisirs faites votre cour :
Le doux souris d'une Maîtresse
Vaut tout l'éclat du plus grand jour :
Cueillez les dons de la jeunesse :
On a trente ans pour la sagesse ;
On n'a qu'un moment pour l'amour.



TOUT SE DÉCOUVRE,

CONTE ORIENTAL.

Le naturel me disait un savant,
Je ne sais trop de quelle Académie,
Malgré l'effort d'un travail vigilant,
Malgré la voix de la Philosophie
Ne change pas; se trahit brusquement
Dès que de lui l'on approche l'amorce;
Tel un rameau que courbe un bras puissant
Abandonné se relève avec force.
Il a raison: j'ai lu dans Richardet,
Auteur profond connu de nos Lucrèces;
Que Ferragus qu'un saint zèle embrâsait,
Qui se fessait, entendait plusieurs messes,
Et qui voulait, il n'importe à quel prix,
En ligne droite aller en Paradis,
Dès qu'à dix pas il flairait une femme,
Ou belle ou non, soit en robe ou corset;
Crac aussi-tôt le ressort s'échappait,
Et cent Démons s'emparaient de son ame.
Homme, animaux, ou peu moins, ou peu plus;

Nous ſommes tous comme Saint-Ferragus.
Mais je m'égare, & pendant que je cauſe,
Phébus deſcend du palais du midi ;
Déjà le Dieu par Veſper adouci,
Peint l'horiſon d'un beau couleur de roſe :
Le tems me preſſe, ainſi donc je pourſuis.
Voici le fait : vers les bords du Boſphore,
Je ſerai long ; je vous traite en amis,
Un vieux Sultan ſe portait bien encore
Lorſqu'il teſta ; mais la Parque & le tems
Ouvraient déjà ſous les pieds du Monarque
Le gîte où vont Eſclaves & Sultans ;
Ou pour parler en termes plus ſavans,
Il s'approchait de la fatale barque
Qu'Abel, je penſe, a paſſé le premier ;
Je ne ſais trop qui ſera le dernier.

Le Teſtateur, par un long codicile,
Et donne, & lègue aux trois Princes ſes fils,
Un petit coffre où cent bijoux de prix
Depuis un ſiècle avaient leur domicile ;
Mais ordonnant, on ne ſait trop pourquoi,
De ne l'ouvrir qu'après qu'un beau convoi
Garni d'Imans, d'Abbés de toute eſpèce
En faux-bourdon, aurait chanté la meſſe,

Et qu'on l'aurait enterré comme un Roi.
Après cela, n'ayant plus rien à faire,
Il rendit l'ame à ſon Dieu Mahomet;
Et fut au Ciel par la route ordinaire
Où cent Houris lui verſent le ſorbet.

Les deux aînés, Princes d'un vrai mérite,
Du papa Roi ſuivent la loi preſcrite;
Mais le cadet élève d'Harpagon,
Le cœur ému, preſſé de convoitiſe,
Court aux bijoux, les prend en trahiſon,
Puis tout joyeux il retourne à l'Egliſe,
Chanter l'office avec dévotion.

Les héritiers, radieux d'eſpérance,
S'en vont d'abord après le *Requiem*
Devant témoins viſiter leur écrain.
On l'ouvre, ô Ciel! ô ſurpriſe! ô vengeance!
Le coffre eſt vuide, & l'on regarde envain.
Jugez du bruit: on ſoupçonne, on s'écrie,
On délibère, & l'on parle à la fois.
Enfin pourtant, au travers de cent voix,
Le Gouverneur de la grande Ecurie,
Eſprit ſubtil, ouvre un avis prudent.
Princes, dit-il, mandez le Parlement.
Cette Cour là, quoiqu'en diſe l'envie,

Pourrait ici montrer du jugement.
L'avis passa, l'ordre part sur le champ;
Le Parlement, selon l'antique usage,
Sur des mulets, arriva gravement.
Rangé qu'il fut, un Conseiller savant
Fit le rapport, sans trop de verbiage.

Se lève alors le premier Président,
Homme d'esprit & d'une rare étoffe,
Qui sous l'ampleur de son lugubre étui,
Osait avoir l'ame d'un Philosophe;
Tant la raison se propage aujourd'hui!
Messieurs, dit-il, ici rien ne m'étonne,
Qui vit longtems, voit beaucoup d'attentats.
J'ai vu le vol dans nos brillans climats,
Et chez le Peuple, & souvent près du Trône.
Mais permettez qu'avant de hasarder
Un seul soupçon, & de rien décider;
Je vous raconte une petite Histoire;
Elle est unique, & vient très-à propos.

Jadis vivaient, aux bords de la mer noire,
Deux vrais amans, chers encore à Paphos.
Noble candeur, feux délicats, constance,
Désir timide, amour, soins ingénus,
Furent toujours, ainsi que l'espérance,

De leurs deux cœurs les hôtes assidus ;
Mais les parens, père, mère, oncle, tante,
Gens mal venus à la cour de Cypris,
Contrariaient les désirs de l'amante,
Ne voulaient point qu'elle épousât Zilblis ;
C'était le nom du galant personnage.
Il était pauvre, alors c'était l'usage,
Le Dieu de l'or était le Dieu des cœurs.
Je vous étonne, autre tems, autres mœurs ;
Mais rien ne doit étonner l'œil du sage.
De plus encor, malgré ses pleurs touchans,
On va l'unir des nœuds de l'hymenée
Avec Derback dont depuis soixante ans
Dame Clotho filait la destinée,
Riche au surplus comme quatre traitans.

Au noir chagrin abandonnant son ame,
Azélima pleurait sa douce flamme,
Pleurait Zilblis, son amour, ses vertus ;
Lui de sa part s'affligeait encor plus :
Ses pleurs coulaient aux pieds de son amante ;
L'air gémissait des sons de sa douleur.
Que la pitié ! Que sa flamme est pressante !
Combien d'amans lui doivent leur bonheur !
Azélima par sa voix entraînée,

Jure à Zilblis par l'amour & l'honneur,
D'aller chez lui le jour de l'hymenée,
Dès que la nuit, si propice aux amans,
Aurait tendu ses voiles bienfaisans,
Pour lui céder cette fleur fortunée,
Ce lys si pur qu'on ne doit qu'à l'amour.
Il arriva ce jour, ce triste jour.
Azélima de roses couronnée,
Sur un fauteuil de damas cramoisi,
Reçut pendant toute l'après-dînée,
Les complimens du parent, de l'ami;
De son voisin, de sa femme Renée,
Qui ce jour-là brillait comme un rubis.
La nuit enfin vint clore la journée,
Trop lente, hélas! pour le pauvre Zilblis.

Bien s'attristait aussi sa douce amie
Qui l'œil au guet, épiait le moment
D'aller trouver, fidèle à son serment,
Celui qu'elle aime encor plus que sa vie.
Mais son époux, avide de cueillir
Les fleurs d'un champ devenu son partage,
Pria Madame, au nom du doux plaisir
Et de l'amour dont elle était l'image,
D'avoir pitié de son nouveau tourment;

Et de monter dans ſon appartement.
Que faire hélas ! Obéir & ſe taire.
Elle monta. Tôt d'une main légère,
Monſieur Derback prend ſon bonnet de nuit,
Met un ruban de couleur de ceriſe,
D'une eau d'œillet parfume ſa chemiſe,
Et tout brûlant ſe jette dans ſon lit.
Mais ſa moitié fait d'abord ſa prière ;
Longue elle fut, plus qu'à ſon ordinaire :
Et puis va, vient, revient plus lentement :
═ Hâtez-vous donc : livrez-moi tant de charmes ;
Je ſuis en feu : le plaiſir vous attend.
Point de réponſe : elle eſt ſans mouvement :
Quand tout-à-coup un déluge de larmes,
Vient inonder deux globes arrondis,
Ornés chacun d'une roſe vermeille :
Que j'aimerais à voir de pareils fruits,
Dans mon jardin ſuſpendus à ma treille !
D'un tel début, Monſieur Derback ſurpris
Se lève & dit : y ſongez-vous, Madame ?
Si cet hymen excitait vos douleurs,
Vous auriez dû m'ouvrir plutôt votre ame,
Et m'épargner cette ſcène de pleurs.
A ce diſcours, Azélima confuſe

Laiſſe échapper un triſte & long ſoupir :
= Je vous entens, Madame, ou je m'abuſe,
Je viens trop tard, veuillez en convenir :
Quelque rival plus heureux que fidèle
S'eſt avant moi logé dans votre cœur.
De tout mon ſang je paîrais ſon bonheur :
Mais je vous crois auſſi ſage que belle :
Ainſi daignez, Madame, avec candeur,
Me confier les erreurs de votre âge :
Du nom d'époux n'ayez aucun ombrage,
Derback n'eſt rien : il n'eſt que votre ami.

Azélima, par ces mots raſſurée,
Lui conte alors, baiſſant un front rougi,
Comme elle aimait, comme elle eſt adorée
Du beau Zilblis, comme elle a conſenti,
Voyant ſon ame au déſeſpoir livrée,
D'aller le joindre au milieu de la nuit,
Pour conſoler ſa fidèle tendreſſe,
Et lui céder d'amour le premier fruit.
= Vous avez fait une telle promeſſe ?
= Il eſt trop vrai : ſoit bon cœur, ſoit faibleſſe,
Il s'affligeait, je ne puis voir ſouffrir.
= Elle m'étonne un peu, je le confeſſe.
Eh bien, Madame, il faudra la tenir :

Pourvu du moins que la reconnaiſſance
D'un nœud plus doux puiſſe un jour nous unir;
Et que ce ſoit l'unique complaiſance
Que vous aurez pour le galant Zilblis.
Azélima d'une ame pénétrée
Le lui jura par les Saints du Pays.
Alors Derback, qu'heureuſe eſt la contrée
Qui dans ſon ſein porte de tels maris!
Pour réprimer, tromper la médiſance,
Vieille bégueule à la langue d'airain,
Prend ſa moitié, la conduit en ſilence,
Et ſans lumière, en bas, juſqu'au jardin;
Puis doucement, au bout de l'avenue,
Ouvre un guichet qui donnait ſur la rue,
Puis d'un baiſer lui donna la faveur,
En lui diſant bon ſoir & bon voyage;
Puis du ſommeil vint chercher la douceur.
Quoi! Dormit-il? Vous en doutez, je gage:
J'en doute auſſi: mais en homme d'eſprit,
Il ſe diſait, je vois ce qu'il m'en coûte,
Je ſuis cocu dès la première nuit;
Mais au marché je gagnerai ſans doute,
Pour une fois j'en ſerai quitte ici;
Qui n'eſt cocu qu'une fois dans ſa vie,

A mon avis, n'eſt cocu qu'à demi.
Il a raiſon, & ſi je me marie,
Ma foi j'abonne au même prix que lui.
Mais revenons à notre voyageuſe
Que nous laiſſons dans la rue à minuit :
Heureuſement elle n'eſt pas peureuſe,
Et de Vénus l'étoile la conduit.

Je dois vous dire, à moins on perd la tête,
Que dans le trouble où flottaient ſes eſprits,
Elle ſortait en bel habit de fête,
Le cou chargé de perles & rubis.
Elle marchait, allait & vîte & vîte,
Sans rien entendre, ou voir autour de ſoi ;
Quand un Voleur, non pas de ceux qu'on cite
Dans le beau monde, & qui parlent au Roi,
Mais de ceux-là que pend Dame Juſtice,
Pour nous prouver qu'elle fait ſon métier.
Or ce Voleur qui guettait ſon gibier,
Oyant marcher, le long du mur ſe gliſſe,
Puis fond ſur elle, ainſi que le vautour
Fond ſur l'oiſeau de la mère d'amour.
Quel froid mortel, quelle frayeur ſoudaine
Glaça les ſens de notre jeune Hélène,
Au noir aſpect de ce hideux coquin !

Mais du Voleur peignez-vous la ſurpriſe,
Alors qu'il voit une beauté bien miſe,
Ayant joyaux ſur la tête & le ſein,
De quoi garnir une châſſe de Saint:
Saiſi, frappé d'une ſi belle vûe,
Il la regarde, héſite, s'applaudit,
Demande enſuite, encor tout interdit,
Par quel haſard elle eſt là dans la rue,
A pied, ſans guide, au milieu de la nuit.
Azélima, d'un ton plein d'innocence,
Raconte alors ſes nœuds mal-aſſortis,
Ses premiers feux, ſa promeſſe à Zilblis,
De ſon époux la rare complaiſance,
Comme elle allait porter dans ce moment
Son pucelage à ſon fidèle amant.
L'habit, dit-on, ne fait toujours le moine,
L'état non plus, on s'y trompe ſouvent:
Moi-même ai vu, non ſans étonnement,
Un érudit ſous l'habit d'un Chanoine.

Notre Brigand, tout à travers l'horreur,
Le noir tiſſu d'une méchante vie,
Etait humain; quelques reſtes d'honneur
Germaient encor dans ſon ame flétrie.
= De votre époux j'admire le grand cœur;

Il eſt ſublime ; & je lui porte envie ;
Mais c'eſt trop peu, dit-il, de le vanter ;
Dans ſes vertus je prétends l'imiter.
Sans nul effroi pourſuivez votre route.
Prenez mon bras pour plus de ſûreté.
Tous mes pareils, quoique belle ſans doute,
N'auraient pour vous tant de civilité.
Azélima fille très-bien inſtruite
Le remercie & ſourit de ſon mieux ;
Puis s'appuyant ſur ſon bras vigoureux,
Au cher Zilblis va faire ſa viſite.
Dès qu'elle fut au logis du galant,
La porte s'ouvre, & ſon guide la quitte,
En lui tournant un bout de compliment.

Le beau Zilblis, ſur ſon lit ſolitaire,
Dans ce moment gémiſſait étendu ;
Le doux ſommeil fuyait de ſa paupière,
Et de longs pleurs, dans ſa douleur amère,
Sortaient du fond de ſon cœur éperdu.
Déjà l'eſpoir était loin de ſon ame,
Quand tout-à-coup il voit devant ſes yeux,
Le tendre objet dont la beauté l'enflamme :
— Eh quoi, dit-il, c'eſt vous ! Vous dans ces lieux !
— Oui, oui, c'eſt moi qui, pour vous trop ſenſible,

Viens m'acquitter du vœu fait à l'amour ;
Je suis à vous. = O Ciel ! est-il possible !
Mais votre époux ? = C'est le héros du jour.
Elle lui conte alors son indulgence,
Et ses bontés qui vivront dans son cœur ;
Sans oublier les soins, la complaisance,
L'honnêteté du généreux Voleur.
L'amant surpris de ces traits de grandeur,
Frappé de voir deux ames aussi belles,
Sent dans la sienne un mouvement d'honneur
Qui lui disait, tiens, voilà tes modèles !
Sois magnanime & sublime comme eux.
= Vous m'apprenez d'étonnantes nouvelles :
Dans ce récit, tout est miraculeux.
Un tel exemple est fait pour me séduire,
Allons, Madame, oubliez mon délire ;
Malgré mes vœux & mes félicités,
A votre époux je vais vous reconduire,
Sans recueillir le fruit de vos bontés.
Daignez me suivre : il dit, baisse la vûe,
Et part soudain : Azélima le suit,
Ne parle pas, & beaucoup réfléchit.
On arriva : la belle fut rendue
A son mari, sans qu'amant ou filoux

Euſſent ravi quelqu'un de ces bijoux.

Or maintenant c'eſt vous que j'interroge
Princes ; lequel eſt plus digne d'éloge,
Ou le voleur, ou l'amant, ou l'époux ?

L'aîné répond c'eſt le mari ſans doute ;
De ſes rivaux l'effort eſt moins puiſſant :
Céder ſa femme ! oui c'eſt-là ce qui coûte !
Le ſecond dit, moi je tiens pour l'amant :
Facilement on peut prêter ſa femme
Pour un ſeul jour : l'année a trois cens nuits :
Mais qu'il eſt dur de refuſer ſa Dame !
Faveurs d'amour ſont bien d'un autre prix !
Pour le Voleur Meſſieurs je me déclare
Dit le coupable, il les ſurpaſſe tous :
Car avec l'or dans notre ſiècle avare,
Honneurs, plaiſirs & femmes ſont à nous.

Le Préſident à ces mots l'interpelle :
= Prince, du vol vous devez être inſtruit ;
Convenez-en ; c'eſt une bagatelle ;
Vous aimez l'or, & l'or vous a ſéduit.
Le Prince alors, pris dans ſon propre piége,
Avoua tout : on ſe tut ; on ſourit :
De tout Sultan c'eſt-là le privilége.

ENVOI

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE ***.

C'EST ſous vos yeux aimable Hortenſe
Que ma nouvelle a vu le jour :
Combien de fois dans le ſilence
Errant de détour en détour,
Tantôt ſous ce berceau tranquille
Qu'une Naïade, au pied mobile,
Baigne de ſes flots argentés,
Tantôt ſous ce rocher ſauvage
Que protégent de leur ombrage
Deux noyers du tems reſpectés,
M'agitant, tourmentant ma verve,
Ai-je appellé, malgré Minerve,
La rime qui toujours fuyait.

C'eſt-là que ma muſe éclipſée
A tes conſeils s'abandonnait ;
Qu'au feu brillant de ta penſée
Mon eſprit froid ſe rallumait.

Mais le paſſé n'eſt plus, Hortenſe,
Qu'un léger ſonge qui s'enfuit ;
C'eſt de mon Conte qu'il s'agit.
Vous lui devez quelque indulgence ;

C'eſt près de vous qu'il fut écrit :
Au plaiſir il doit ſa naiſſance ;
Mes jours alors étaient charmans ;
Mais le plaiſir dans ſa démence,
A ſouvent fait de ſots enfans.

LES AVEUX,

A ZÉLIS.

En fait d'amour, ſoit faibleſſe ou ſyſtême,
Nous ſommes tous & trompés & trompeurs :
Belle Zélis, je t'ai trompé moi-même,
Et je t'aimais : juge hélas de nos cœurs !

Te ſouvient-il de ce jour plein de charmes
Lorſque brûlant de ravir tes faveurs
A tes genoux je verſai tant de larmes ?
C'eſt mon flaccon qui fourniſſait les pleurs.

Rappelle-toi ces couplets qu'à ta gloire,
En in-promptu, je fis le jour des Rois ;
Je t'enchantai : l'éloge eſt doux à croire :
Eh bien ces Vers m'avaient ſervi dix fois.

N'oublions pas cette grande tempête,
Quand pour fléchir ton amour outragé

D'un pistolet je menaçai ma tête ;
Eh bien, d'honneur il n'était pas chargé.

Puis-je citer le billet de Clarice
Qui respirait l'indulgence & l'amour?
Las ! je t'en fis le pompeux sacrifice :
Mais le billet s'adressait à Valcourt.

Au dernier bal, où tu parus en Flore,
Plus que jamais je fus tendre & flatteur :
Je te ravis : je voulais plaire à Laure,
Et par l'envie arriver à son cœur.

Le lendemain il survint un nuage ;
Ton vieux mari gronda sur nos amours :
J'avais sous main excité cet orage :
Pour suivre Laure, & lui donner huit jours.

Te souviens-tu quand du Comte Alexandre,
Sans nul motif, je devins si jaloux ?
Que je m'en fus sans vouloir rien entendre?
Avec Cloé j'avais un rendez-vous.

A mon retour tu me vis pâle & blême ;
Tu fus émue, & même tu grondas ;
J'en accusai l'amour, l'amour extrême ;
Cloé sait bien que je ne mentais pas.

Mais pourquoi donc ces ris, cette ironie ?

= Vraiment Monſieur, je vous trompais bien
mieux.
= Cela doit être : & je t'en remercie :
Le mieux trompé n'eſt pas le moins heureux.

ÉPILOGUE.

C'EST par ces Vers que dans ma ſolitude,
Libre de ſoins, j'amuſais mes loiſirs :
Beſoin du ſage, aimable & douce étude,
Heureux celui qui connaît tes plaiſirs !
Oui c'eſt par toi que mon ame inquiète
Trouvait la paix dans mon humble ſéjour,
Se conſolait des ſottiſes du jour,
Des trahiſons d'une adroite coquette,
Et des grands airs de nos Meſſieurs de Cour.
Puiſſe durer cet état ſi tranquille,
Juſqu'au moment où le vieillard agile
Qui dans ſes jeux dévore l'univers,
Aura jetté ſur ma tête débile
Le poids glacé de quatre-vingts hyvers.
Puiſſé-je alors, deſcendant vers la barque,
Sans regretter le ſonge d'un moment,
Sans m'effrayer des ciſeaux de la Parque,
Comme un beau jour m'éteindre doucement.

FIN.



Air *avec un accompagnement de Piano-Forte ou de Harpe, fait pour être adapté aux paroles que chante M. l'Abbé de* Saint-Paulin, *dans le Petit Candide.*

CHANSON.

Moderato.
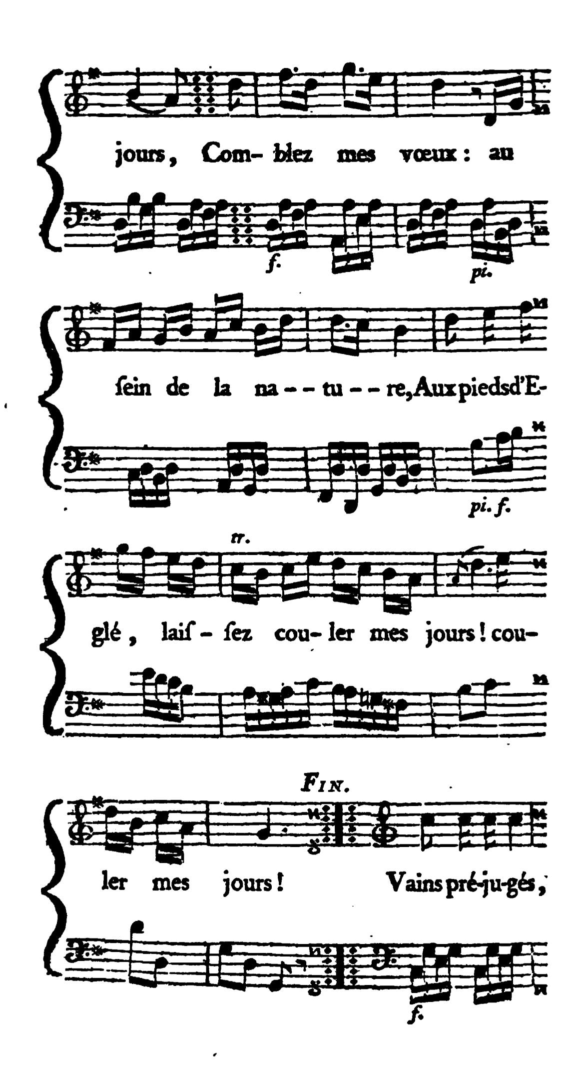
A-mour, plai - ſir, volup-

pi.
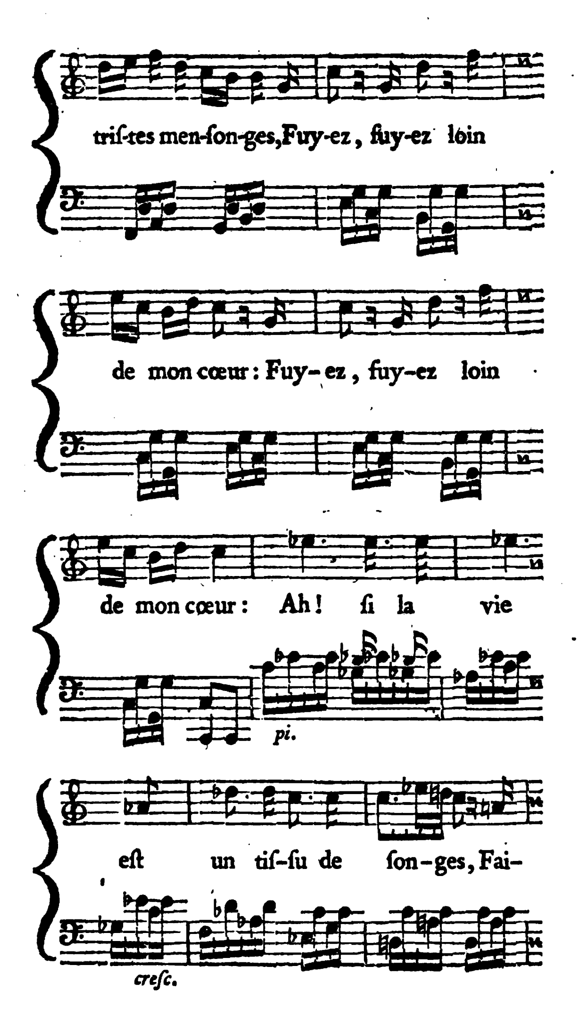
té douce & pu - - re, Dieux

bien-fai - ſans que j'a - do - - rai tou-
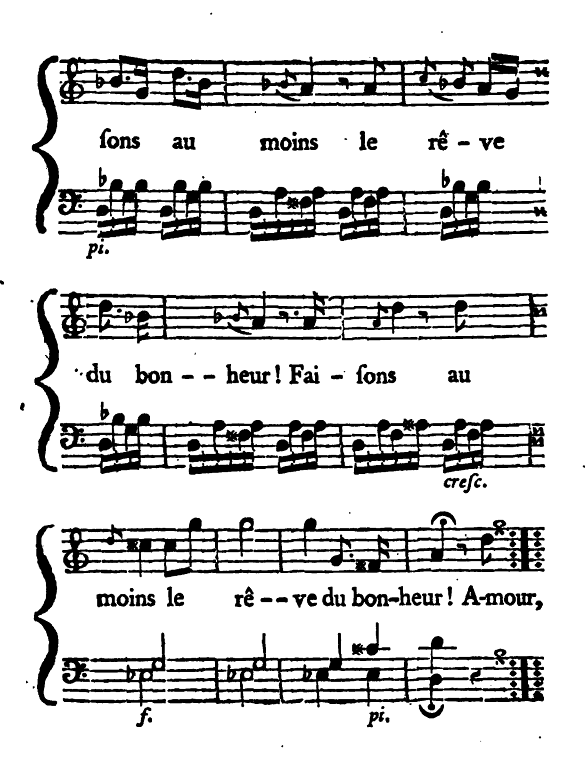
f.p. f.p.



jours, Com- blez mes vœux: au
f.
pi.
ſein de la na - - tu - - re, Aux pieds d'E-
pi. f.
tr.
glé, laiſ - ſez cou- ler mes jours! cou-
FIN.
ler mes jours!
Vains pré-ju-gés,
f.



trif-tes men-fon-ges,Fuy-ez, fuy-ez loin
de mon cœur: Fuy-ez, fuy-ez loin
de mon cœur: Ah! fi la vie
pi.
eft un tif-fu de fon-ges, Fai-
crefc.



ſons au moins le rê - ve
pi.
du bon - - heur! Fai - ſons au
creſc.
moins le rê - - ve du bon-heur! A-mour,
f.
pi.

ERRATA.

PAGE 5, ligne 16, *me court après*, lisez *court après moi.*

Page 29, ligne 14, *comment y irez-vous?* lisez *comment irez-vous?*

Page 61, ligne 10, *engagement de Monsieur*; lisez *engagemens de Monsieur.*

Page 140, vers 10, *ô Parque arrêtes*, lisez *ô Parque arrête.*

Page 143, vers 16, *console encore notre existence*, lisez *console encor notre existence.*

Idem, vers 17, *égaye encore notre couchant*, lisez *égaye encor notre couchant.*

Page 166, vers 8, *belle Zélis, je t'ai trompé moi-même*, lisez *belle Zélis, je te trompois moi-même.*

NE

a

